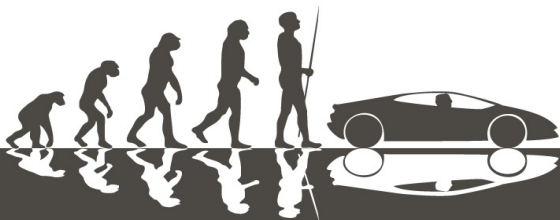


Philippe Hubert

PeoPle PoWare



Amandine

« À table ! »

Tout en criant, Amandine place deux assiettes de gâteau aux carottes sur la table basse. Elle les dispose avec soin, ce n'est pas tous les jours que Julie accepte un dîner en amoureux ! Elle pose

deux verres et ouvre la
bouteille de vin rouge
achetée chez l'épicier d'en
bas. « Un nectar ! » lui a-t-
il dit. Faut voir... Elle ne
lui accorde qu'une
confiance relative, car
comme la majorité des
commerçants, il est
capable d'affirmer
n'importe quoi dès qu'il
s'agit de vendre... Mais

comme elle y va tous les jours, elle a la faiblesse de penser qu'il fait tout de même attention à ce qu'il lui propose. Elle verse le vin dans les verres et range la bouteille par terre à côté de la table.

« À taaaaable !!! »

Pourquoi Julie met-elle toujours trois heures à venir quand elle l'appelle ?

Elle se reproche aussitôt sa réflexion. C'est comme ça que les couples foirent se dit-elle. On se reproche mutuellement des peccadilles qui, avec le temps, deviennent des problèmes insurmontables et pourrissent les relations. Soit je lui fais la remarque tout de suite, quitte à

avoir une explication
houleuse, soit je
m'interdis de penser à ce
genre de chose. Ce soir,
j'ai décidé que ce serait
une soirée en amoureux,
donc j'oublie. D'ailleurs,
Julie arrive en dévalant,
comme à son habitude, le
mini-escalier en
colimaçon. Julie ne fait
rien tranquillement. Chez

elle, tout semble urgent !
La vie, l'amour, la marche,
la descente d'escalier...
Elle s'élanche de l'avant-
dernière marche et atterrit
directement sur un des
coussins qui entourent la
table basse. Évidemment
l'atterrissage est scabreux
et elle finit
lamentablement vautrée
sur le tapis.

« Un jour, tu y arriveras !
soupire Amandine.

— Avec ta marotte du ménage, tu déplaces tout le temps les coussins, comment veux-tu que je prenne mes marques ?

— Holà, on dirait une sportive... Pas de ça à la maison ! Ce n'est pas prévu dans le contrat de colocation !

— Bon d'accord, je
m'entraînerai en secret »
Depuis le début de leur vie
commune elle ont adopté
un ton de conversation
plus proche de deux
copines devisant que de
celui d'un couple. C'est un
accord tacite entre elles :
on vit sous le même toit
mais on reste
indépendantes. Le

principe a fait ses preuves.
Depuis qu'elles partagent
leurs vies et
l'appartement, elles se
sont rarement engueulées
sérieusement et jamais
aucune lassitude ne s'est
fait sentir de part et
d'autre. Cela fait
maintenant huit ans que
ça dure. Amandine ne
veut pas se marier. Julie

fait l'indifférente, mais
Amandine est sûre qu'en
secret, elle aimerait bien
passer par la case mairie.
Sous des dehors
décontractés, elle est
finalement assez
accrochée aux symboles
idiots et vains que les
humains s'imposent.

Amandine est une rousse

plantureuse sortie tout droit d'un Botticelli. Elle assume une magnifique quarantaine et demie avec un regard vert et des tâches de rousseur qui lui valent au moins une demande en mariage par jour, qu'elle repousse en regardant le prétendant liquéfié droit dans les yeux et en lui décochant

un sourire ravageur
assorti d'une mimique
genre : trop tard ! Aucune
étude n'a mesuré à ce jour
l'évolution du taux de
suicide et de dépression
consécutive à ces
demandes refoulées.
Ses cheveux se répandent
sur ses épaules comme
une source intarissable de
boucles soyeuses et la

lumière qui les caresse est renvoyée en millions de reflets rouge-orangé.

N'importe quel photographe se damnerait pour quelques clichés de son visage et sa chevelure.

Le corps d'Amandine est à l'unisson. Ses formes généreuses soulignent tout ce que l'on souhaite voir chez une femme et ce

qui est dénoncé comme des bourrelets par ses copines jalouses la rend belle et désirable. Elle prend soin de toujours souligner ses courbes avec des vêtements moulants, jamais vulgaires. Bref, Amandine est une très belle femme.

Après des études littéraires brillantes, elle a

finalement opté pour un doctorat en histoire. Elle travaille à sa thèse qui porte sur le début du vingt-et-unième siècle, de 2000 à 2058, période également surnommée « les trente foireuses » par les historiens. Elle donne des conférences à Paris-Sorbonne et quelques cours particuliers, ce qui

lui assure un salaire
suffisant pour vivre, en
ces temps de
consommation raisonnée.
Amandine a hérité de sa
mère un caractère bien
trempé et se définit
comme une « rebelle
tendance anar » Elle est
particulièrement attachée
au mouvement hippie qui
correspond parfaitement à

l'idée qu'elle se fait de la société idéale. En femme sensée, elle sait aussi que ce type de vie relève de l'utopie et n'en applique les principes que pour défendre les causes désespérées. Elle a également reçu de sa mère une méfiance envers les hommes. Son père les a abandonnées juste avant

sa naissance et sa mère ne s'est pas privée pour généraliser ce comportement à toute la gent masculine sans distinction. La petite Amandine a grandi dans cette critique permanente du mâle et du coup, la grande Amandine n'a aucune confiance envers ses contemporains

masculins. Bien sûr, sa décision de vivre avec Julie s'inscrit plus ou moins inconsciemment dans cette méfiance du sexe opposé.

Elles sont tombées dans les bras l'une de l'autre lors d'un coup de foudre à très haute tension. À l'époque, Amandine

donnait quelques conférences sur divers sujets d'histoire pour se faire un peu d'argent. Ce jour-là, l'auditoire était autant anglophone que francophone et avait nécessité la venue d'un — ou plutôt d'une — interprète. Dix minutes avant le début de la manifestation,

la porte de coulisse de l'amphithéâtre s'ouvre à la volée et une espèce de furie déboule en trombe sur l'estrade, tente de s'arrêter et part en dérapage à cause de sa trop grande vitesse et du parquet, soigneusement ciré quotidiennement depuis environ deux cents ans. Le contrôle du dit

dérapiage ayant
passablement échoué, elle
se rattrape à Amandine
qui perd l'équilibre et
chute lourdement,
entraînant la traductrice
désespérément accrochée
à son bras. Elle finissent
toutes les deux étalées par
terre au milieu de
l'estrade, Julie vautrée sur
Amandine, le nez de la

première dans les cheveux
et l'oreille de la seconde.

Lorsque tout s'arrête,
Julie, qui ne fait pas mine
de se relever, susurre à
l'oreille d'Amandine :

« Wow, qu'est-ce que vous
êtes belle ! Vous faites
quelque chose ces
cinquante prochaines
années ? »

Amandine tourne

légèrement la tête et leurs regards se croisent enfin. Ce qui passe alors dans les yeux et l'esprit de chacune est difficile à décrire. Une explosion nucléaire serait assimilable à un rot de nouveau-né comparé au choc amoureux que ressentent les deux carambolées ! Elles restent un long moment les yeux

dans les yeux, ne sachant pas quoi dire ou faire — ou plutôt ne voulant pas dire ou faire. Elles espèrent juste que ce moment va durer encore une petite éternité. Elles savent déjà que leur vie ne sera plus jamais pareille. Que le jour se lèvera désormais différemment tous les matins et que le

petit déjeuner n'aura plus
jamais le même goût !

Pendant ce temps, les
organisateur du colloque
s'affairent autour des
supposées victimes de la
chute, lesquelles ne sont
en fait victimes que... d'un
coup de foudre. Elles sont
relevées, on prend des
nouvelles, on s'enquiert,
on se lamente, on

tergiverse, on commente, on donne son avis, on dit que ce parquet ciré est dangereux, qu'il faudra en parler en prochain comité d'établissement et on fait tous les commentaires inutiles et inévitables, mais d'usage en pareil cas. Les deux protagonistes de l'accident doivent maintenant se mettre

d'accord sur leur manière de travailler pour la traduction de la conférence.

Naturellement, elles sont tellement perturbées par ce qui vient de se passer, qu'elles sont incapables de s'organiser. Amandine pense un instant à annuler, se fait rembarrer vertement par

l'organisateur, tandis que Julie semble être plus fataliste et laisse les événements se dérouler malgré elle, incapable d'émettre un avis ou une suggestion. Finalement, le colloque commence. Julie est assise pile en face de l'estrade, dans une cabine située là où se trouve la console de mixage dans

les concerts. Amandine la regarde constamment dans les yeux et perd souvent le fil de son discours. La conférence se déroule cahin-caha et l'accueil de l'auditoire est mitigé. Mais Amandine et Julie n'en ont cure. Elle attendent de se retrouver enfin en tête à tête.

Dès qu'elles sont sorties

de la salle, elles foncent dans le bistrot le plus proche et se plantent les yeux dans les yeux.

« Nous ne nous sommes pas embrassées ! dit Amandine

— Pas le temps ! répond Julie, nous devons d'abord décider où nous allons habiter, de quelle couleur sera la chambre et si tu

préfères la moquette au
parquet ! Et pour ma part,
il est hors de question que
je prenne mon petit
déjeuner seule demain
matin.

— J'aimerais mieux qu'on
s'embrasse avant les
formalités de location qui
pourraient prendre du
temps...

— D'accord, mais j'habite

chez mes parents,
comment fait-on ?

— Et moi chez ma mère,
comment fait-on ?

— Hôtel ?

— Hôtel ! »

Après un mois à l'hôtel où
elles dormirent peu et
s'aimèrent beaucoup, elles
louèrent un petit duplex
dans le dixième
arrondissement, rue du

château d'eau. Les conditions furent posées dès le départ : elles vivraient en colocation, c'est-à-dire que certaines pièces de l'appartement seraient communes tandis qu'elles auraient chacune leur chambre et leur intimité. Depuis leur installation, elles n'ont jamais dérogé à cette règle

qui fonctionne plutôt bien. Elle leur permet de vivre comme un couple traditionnel tout en gardant chacune leur vie quand elles le souhaitent.

L'appartement, qui donne sur la rue, est plutôt bien situé et bien orienté avec ses fenêtres au sud-est diffusant une lumière

chaude toute la journée.
L'escalier en bois qui
mène aux chambres
dégouline dans le salon et
meuble avantageusement
la pièce. En fait le salon
représente toute la surface
du rez-de-chaussée du
logement. Les filles l'ont
entièrement tapissé de
photos, journaux, posters,
bouts de tissus ou autres

cartons décorés à l'encre de chine. Plus un centimètre carré de mur n'est visible. L'association des parquets et de ce patchwork mural donne un sentiment de lieu historique où plein de choses seraient arrivées. C'est exactement ce que voulaient les colocataires. L'ameublement est très

succinct et n'encombre pas l'espace. Le tout donne une impression d'intimité et d'espace à la fois. Le loyer est tout à fait raisonnable grâce aux lois de la PeoPlePoWare et Amandine et Julie n'ont aucune difficulté à l'assumer.

Ce qui passionne Amandine avant tout,

c'est la période d'histoire sur laquelle elle écrit sa thèse, 2000 à 2058. Elle n'aurait pas aimé vivre durant la première partie de cette période mais se serait bien vue en révolutionnaire pendant la seconde, lorsque la PPPW est apparue et que les premiers dissidents se sont retrouvés en Islande.

PPPW (à prononcer pi-pi-pi-oui) est l'acronyme utilisé pour « PeoPlePoWare », le système qui gère aujourd'hui, en 2084, la gouvernance de pas mal de pays, dont la France. Le « wer » de « power » à été remplacé par le « ware » de « software » ce qui donne une connotation

logicielle à l'écrit, tout en permettant d'entendre « power » à l'oral.

Amandine ne tarit pas d'éloge pour les gens qui ont pensé et mis en place le système. « De vrais révolutionnaires avec de vraies couilles et de vraies nouvelles idées » comme elle les définit dans sa thèse en cours d'écriture.

Elle est intimement
persuadée que si ces gens
n'avaient pas fait cela, la
vie humaine sur terre
serait aujourd'hui
fortement compromise et
proche de s'éteindre.
D'ailleurs, les pays qui
n'ont pas voulu la
Révolution sont tous
proches de l'asphyxie,
coupés du reste du monde

et des plans sont envisagés par les pays qui sont sous PPPW pour venir en aide à certains d'entre eux.

« Wow, il est super bon ton gâteau ! Tu fais ça comment ?

— Avec des carottes...

— Pour un gâteau aux carottes, c'est une base...

Mais encore ?

— Ben je mélange des carottes râpées avec des œufs, du sucre, de la farine et un peu de levure.

— Et beaucoup de savoir-faire ?

— Bof, ce n'est pas si compliqué que ça.

— Pour toi peut-être...»

Amandine regarde Julie avec tendresse. Elle se sous-estime toujours,

pense-t-elle. Elle se demande comment serait sa vie aujourd'hui si leurs chemins ne s'étaient pas croisés. J'aurais peut-être rencontré un homme ? se dit-elle, pour immédiatement chasser cette pensée et tout aussi vite se dire qu'elle aurait peut-être des enfants. Elle s'avoue que cette idée lui

revient assez souvent mais elle connaît et approuve la liste des arguments contres, dressée au fil de longues soirées de discussion passionnée avec Julie. Elles ont tout envisagé : adopter, faire un enfant en choisissant une d'entre elles comme génitrice, faire un enfant chacune ou ne pas en

avoir du tout. Cette dernière hypothèse est la tendance du moment et tient depuis maintenant plusieurs années. Elles ne s'interdisent pas de la remettre en question si besoin. La Révolution PPPW a remis les pendules des humains à l'heure en terme de procréation. La mode de

« l'enfant à tout prix » du début du siècle et du siècle précédent est terminée et les enfants qui arrivent au monde aujourd'hui sont issus d'une réflexion beaucoup plus responsable de la part de leurs parents. Les naissances « artificielles » ont disparu et l'acharnement

thérapeutique sur les femmes infécondes n'est plus d'actualité.

« Demain, j'ai un jardin à faire pour un mariage, plus les bouquets qui vont avec, annonce Julie.

— Où ça ? demande Amandine.

— Du côté de Versailles, je crois. Et je dois y être

vers neuf heures...

— À l'aube, quoi !

— Ouais... Heureusement, les outils sont sur place, je vais y aller à vélo, les mains dans les poches.

— La station d'en bas est en maintenance, tu devras aller à celle de République.

— Ouais, j'avais vu...»

En 2084, les habitants des

agglomérations n'ont pas le droit de posséder de véhicule autre que ceux à traction humaine. Des vélos et des voitures à inertie et assistance électrique sont mis à leur disposition moyennant une taxe prélevée sur le montant du loyer. Ces véhicules sont disponibles dans un rayon d'action

défini. Ils s'arrêtent dès que la limite géographique est franchie et une station est toujours présente pour les restituer, ainsi qu'un autre moyen de transport pour aller plus loin. Pour circuler au-delà de la zone autorisée, il faut louer un véhicule capable de parcourir des longues distances. Mais les

transports en commun inter-cités étant très bien organisés, il est plus simple de rejoindre les villes avec ceux-ci et d'utiliser un véhicule urbain gratuit une fois sur place.

Plus aucun véhicule thermique, c'est-à-dire utilisant un moteur à combustion de carburant,

n'est toléré dans le pays, excepté pour des engins très particuliers utilisés dans des endroits où la recharge électrique est impossible. Les véhicules de transports terriens tels que les voitures, camions et autocars sont tous dits « à inertie et assistance électrique » Le principe est d'utiliser l'énergie

électrique pour lancer un volant d'inertie puis entretenir son mouvement. La rotation du volant est alors utilisée à la demande du conducteur pour entraîner le véhicule. Le principe de l'inertie avait été laissé de côté durant les années pétrole, car l'énergie ne coûtant

rien — ou plutôt rapportant beaucoup à ses extracteurs — il était plus facile et lucratif de s'appuyer uniquement sur le moteur pour faire avancer les véhicules.

Mais vers les années 2070, l'exploitation du pétrole arrivant à son terme, on a ressorti et optimisé les travaux du début du

vingtième siècle pour
utiliser plus finement les
principes de l'inertie. C'est
aussi grâce à ce principe
que tout véhicule est
dorénavant générateur et
consommateur d'énergie,
car on utilise toutes les
situations dans lesquelles
il n'est pas tracté
(descente, freinage et
même arrêt, grâce à la

peinture photo-voltaïque)
pour charger ses batteries,
ce qui allonge le temps
d'utilisation de celles-ci.
Les véhicules ont donc de
grandes autonomies
pouvant aller de 300
kilomètres pour les moins
performants à 1000
kilomètres pour les
meilleurs. Enfin leur
vitesse est régulée

automatiquement à trente kilomètres à l'heure dans les villes, ce qui optimise encore leur consommation d'énergie.

« C'est un grand jardin ?
demande Amandine.

— Non, deux ou trois cents mètres carrés. Je vais pouvoir faire mon sport »
Les tondeuses motorisées

sont interdites en dessous de cinq-cent mètres carrés. Dans ce cas, c'est la bonne vieille tondeuse anglaise qui est utilisée, celle dont la lame est entraînée par la poussée du jardinier. Une bonne occasion de « faire son sport », comme dit Julie. « Et les bouquets, il y en a beaucoup ?

— Non, juste un gros pour les mariés et quelques petits pour les enfants. Et tout doit être cueilli dans le jardin.

— Wow, la classe...

— Oui, il semblerait que ces gens soient des spécialistes du jardin et des fleurs, si j'en juge à la façon dont ils m'ont questionnée avant de

m'engager.

— Alors pourquoi ne le font-ils pas eux-mêmes ?

— J'imagine que le jour du mariage ils ont autre chose à faire...

— C'est pas faux...

— Et toi tu fais quoi demain ?

— Je vais travailler à ma thèse.

— Elle avance ?

— Pas comme je voudrais.
Je découvre de nouvelles choses tous les jours et comme je veux à tout prix les intégrer je remanie sans cesse le texte déjà écrit.

— Hé, fais gaffe, tu ne seras jamais prête à temps !

— Oui, c'est un risque. Mais cette période est

tellement troublante et passionnante, je ne peux pas m'empêcher de creuser toujours plus...

— Tu as des exemples ?

— Oui, euh... tiens, l'agriculture par exemple. Dans les années 2015-2020, ils produisaient plus que nécessaire uniquement pour des raisons économiques et

politiques et ils jetaient les excédents à la poubelle, pendant qu'une partie des gens de la même société ne pouvaient pas se payer à manger...

— Ils étaient graves...

— Sans compter qu'ils détruisaient

consciencieusement

l'environnement partout

où ils pratiquaient cette

agriculture débile. En fait, je crois que je comprends qu'à cette époque, l'intérêt personnel primait. Tout le monde se foutait royalement de l'intérêt général. Les actions des gouvernements étaient dictées par les entreprises ou leurs actionnaires et le but final était de se remplir les poches quelles

qu'en soient les conséquences pour la société. Heureusement, le système PPPW a arrêté ça et les réformes sur la spéculation et les entreprises ont fait revenir l'intérêt de la communauté au premier plan.

— Mais comment les entreprises pouvaient elles

faire pression sur les dirigeants ?

— Ce n'était pas comme aujourd'hui.

« Entreprise » à cette époque pouvait signifier plusieurs centaines de milliers d'employés et c'était bien souvent une multinationale. Le chantage à l'emploi était facile, d'autant qu'ils

allaient d'une crise économique à l'autre. Il y avait même des organisations appelées lobbies qui étaient spécialisées dans la pression sur les élus pour le compte des entreprises ou de leur fédération.

— Évidemment, aujourd'hui comme il n'y a plus d'élus...

— Oui, et les techniciens chargés de l'interprétation de la PPPW sont au secret, donc pas de risque de ce côté-là.

— Tu penses qu'aucune pression n'est possible ?

— Il faudrait connaître les techniciens et pour ça pénétrer les coffres de l'état... Un peu compliqué.

— Et sur les gens qui

proposent les réformes,
pas de pression possible
non plus ?

— La seule et unique
pression est celle des
partis dont les campagnes
sont faites pour ça. Quant
aux entreprises, elles sont
aujourd'hui limitées en
taille et ne peuvent pas
soudoyer des milliers de
gens à la fois, ça coûterait

trop cher...

— Tu en sais des choses...

— C'est simplement mon boulot et ma passion. Je n'y connais rien en jardin, moi !

— Et en amour ?

murmure Julie en se rapprochant d'Amandine.

— En amour, je ne connais que toi » répond doucement Amandine en

se penchant pour embrasser Julie, ce qui offre à cette dernière une vue plongeante dans son décolleté.

Amandine s'est habillée en accord avec son plan pour la soirée, c'est-à-dire en utilisant tous les vêtements dont elle connaît le pouvoir d'attraction sur sa

colocataire et concubine. Elle a mis son débardeur noir sans rien dessous et sa longue jupe volante, noire également. Un boxer en dentelle, toujours noir, complète sa panoplie de « tombeuse de Julie » Le maquillage n'a quasiment plus cours en 2084. Excepté pour la photo, le cinéma ou le

théâtre, les visages sont toujours naturels. Par goût, elle ne porte pas de bijou.

« J'y crois pas, je veux des preuves, relance Julie en effleurant à peine les lèvres d'Amandine avec les siennes.

— Pour les autres, il n'y a pas d'amour, juste une attirance sexuelle. Voilà

ma preuve Votre
Honneur, affirme
Amandine en lui rendant
la caresse avec ses lèvres.

— Et ce gâteau aux
carottes, on le mange ? »
s'écrie Julie en s'écartant
brusquement.

Frustrée, Amandine se dit
que Julie ne perd rien
pour attendre et se met à
manger son gâteau. Elle

sait que sa compagne adore faire traîner, se faire désirer et cela augure d'une bonne soirée.

Elles viennent de passer une semaine intense durant laquelle elles se sont peu vues. Julie était accaparée par un gros travail dans un parc public tandis qu'Amandine était de

permanence sur le stand d'information que Paris-Sorbonne ouvre chaque fin d'année aux étudiants ou futurs étudiants.

Encore une conséquence de la PPPW : une loi du travail oblige toutes les entreprises sans exception à une semaine d'information annuelle sur son métier. Cela se

traduit en général par des portes ouvertes ou des stands dressés à la porte des entreprises. Paris-Sorbonne ne déroge pas à la règle. Le principe est très efficace sur le plan de l'information. Il est épuisant pour les informateurs présents sur le stand car il demande un engagement permanent

durant huit à dix heures par jour toute la semaine. Amandine à été très sollicitée car, aujourd'hui, l'histoire est revenue à la mode, et de nombreux jeunes souhaitent en faire leur métier. De plus, le principe même de PeoPlePoWare incite de nombreux citoyens à suivre des cours d'histoire

ou de sociologie pour être plus pertinents dans leurs propositions faites au système.

Julie trempe délicatement ses lèvres dans son verre de vin et hoche la tête en signe d'approbation.

« Il est bon, bravo pour le choix.

— Oh, c'est plutôt

Maurice qui l'a choisi, pas moi »

Maurice, c'est l'épicier d'en bas. En réalité il s'appelle Mohammed, mais il fut quelque temps appelé Momo par certains clients, puis d'autres clients ont transformé Momo en Maurice.

Momo, Maurice ou Mohammed, l'intéressé

s'en contre-fout pourvu qu'il vende ses produits et que ses clients lui restent fidèles...

« Après une semaine aussi dure, c'est agréable de siroter un bon vin toutes les deux à la maison, tranquilles. Tu as eu une excellente idée !

— J'avais envie d'une soirée en amoureuses...

— Hmmmm...

— Finalement, on ne prend pas beaucoup de temps pour nous deux.

— Oui, on est tellement accaparées par nos boulots.

— En même temps tu nous imagines toute la journée ici à se regarder dans le blanc des yeux ?

— Pas vraiment...

— Donc, tout est pour le mieux !

— J'admire ta façon de rendre les choses positives !

— Oui, c'est ce qui fait mon charme. Un autre aspect de celui-ci est ma compétence en massage...

— Ah oui ? Montre un peu pour voir ?

— D'accord ! Allonge toi

sur le canapé...»

Julie s'étend sur le ventre et niche sa tête dans ses bras croisés. Amandine commence à lui masser doucement le dos par dessus son tee-shirt. Ses gestes sont à la fois efficaces et tendres et Julie frissonne de plaisir sous le massage, ou bien la caresse, la nuance est

difficile à discerner.

Bientôt, les gestes
d'Amandine s'étendent
vers les fesses et
s'attardent longuement
dans cette région
vallonnée. Le corps de
Julie se tend sous les
mains attentionnées.

Amandine passe sa main
sous le jean puis répète le
geste plusieurs fois jusqu'à

ce que Julie laisse
échapper un soupir. Alors
elle lui enlace la taille,
passe les mains sous son
ventre pour tenter de
défaire le bouton du jean.
La sonnerie d'un
téléphone retentit.
« Merde ! peste Amandine
en se dégageant.
— Tu n'es pas obligée de
répondre, tente Julie d'un

ton suppliant.

— J'attends une confirmation pour demain, je préfère l'entendre en direct...» réplique impitoyablement Amandine en se levant pour attraper son téléphone.

« Allô ?

— ...

— Oui, c'est bien moi...

— ...

— Comment ?

— ...

— Oh, nooon ! Mais quand, comment ????

— ...

— D'accord, euh... oui..., d'accord..., bien... à tout à l'heure »

Julie a senti le ton grave et inquiet d'Amandine.

« Que se passe t-il ? »

demande-t-elle au moment où Amandine se retourne pour lui faire face. Elle est livide, son menton commence à trembler, des larmes coulent, elle regarde fixement sa compagne sans la voir.

« C'est maman... Elle... Elle est... morte ! »

Et elle s'effondre dans les

bras de Julie.

PeoPlePoWare

Amandine pose son sac sur le bureau et jauge l'amphithéâtre. Une cinquantaine d'étudiants sont là, discutant en attendant qu'elle commence. Elle a tenu à assurer la conférence de

ce matin. Le choc de
vendredi soir l'a d'abord
terrassée puis, se
rappelant le caractère de
sa mère, elle est arrivée à
la conclusion tôt ce matin
après une nuit blanche,
qu'elle se serait fait
engueuler si elle n'avait
pas été là maintenant. Elle
est donc là.

Comme tous les lundis,

elle donne une conférence à la Sorbonne sur l'avant PPPW à des étudiants en histoire. Ce cycle a été voulu par la population pour entretenir la mémoire de ce qu'il ne faut pas faire. Cette période va de la fin de la deuxième Guerre Mondiale à 2058, année durant laquelle la France a

adopté PeoPlePoWare.

« Bonjour à tous »

« Bonjour » répond en écho une cinquantaine de voix. Amandine prend une grande inspiration, réprime une crise de larmes et se lance :

« La semaine dernière, pour la première conférence, nous avons parlé de la fin de la

deuxième guerre mondiale et de la reconstruction qui a suivi. Aujourd'hui, nous allons nous intéresser à l'avènement de la consommation irréfléchie, phénomène qui a mené le modèle de société de l'époque à sa perte »
Immédiatement, sa mère lui revient à l'esprit. Elle

était une ennemie active de ce système dans lequel elle était née et où elle avait toujours vécu en marge. Cela lui avait valu bien des inimitiés dont elle était fière. « Ne pas imiter les cons » était sa devise. Le terme de « con » signifiait dans sa bouche « toute personne qui se plie au dictât de la

société sans chercher à
comprendre ni critiquer »
Elle estimait que « La
meilleure des sociétés doit
être critiquée, c'est une
simple question de
survie »

Amandine reprend : « les
États-Unis avaient aidé
l'Europe à se débarrasser
du nazisme, pas
seulement pour redonner

la liberté aux nations,
mais aussi pour reprendre
le commerce que la guerre
avait plus ou moins
interrompu.

Cela a fonctionné au-delà
de leurs espérances,
puisque dès les années
1950 les groupes
américains investissaient
massivement en Europe
avec succès. Du même

coup, la société
américaine devenait un
modèle pour notre vieux
continent. À partir de ce
moment, tous les pays
européens se mirent à
copier bêtement, avec un
temps de retard plus ou
moins grand, tout ce que
les USA faisaient, sans
chercher à comprendre si
cela était néfaste ou non à

leurs propres sociétés. Ils appelaient cela le « rêve américain » et c'était à celui qui le reproduirait le mieux, dans les domaines du commerce, de la mode, de la musique, du cinéma, de l'industrie et bien d'autres.

De ces plagiats aveugles, celui qui a causé le plus de tort au monde entier est

sans aucun doute celui du système bancaire. Avant cela, la vieille Europe ne pratiquait quasiment pas le crédit pour autre chose que les gros investissements industriels, commerciaux ou de travaux publics, bref, pour l'entreprise. Progressivement, à l'instar des établissements

américains, les banques européennes ont ouvert le crédit aux particuliers, d'abord pour les grosses sommes destinées aux achats immobiliers ou de voitures puis rapidement pour de toutes petites sommes servant à acheter des meubles ou de l'électroménager »

Une étudiante lève la

main.

« Oui ? l'encourage

Amandine.

— Cela veut dire que tout le monde achetait une maison ou une voiture ? » demande l'étudiante d'un air étonné.

— Absolument ! Le maître mot de l'époque, s'agissant de maison, était : « tous

propriétaires » En France,
c'était l'état qui
encourageait cette
démarche en
subventionnant les achats
dès qu'une baisse du
marché se faisait sentir »
— Mais c'est idiot, la terre
n'appartient à
personne ! » se rebiffe un
autre étudiant.
— Oui, c'est ce que vous

pensez vous, ici et
aujourd'hui, en 2084, mais
à cette époque on estimait
qu'il valait mieux être
propriétaire de son
logement. En fait, les
loyers n'étaient pas
contrôlés et les bailleurs
abusaient tellement qu'il
était effectivement
souvent moins cher
d'acheter sa maison. Mais

finalement le prix de la propriété a lui aussi augmenté et les deux solutions ont fini par revenir aussi cher l'une que l'autre. Dans tous les cas, à partir des années 2020, il est devenu quasiment impossible de se loger avec un salaire moyen.

Mais vous parlez d'idiotie,

or ce n'était pas — et de loin ! — le seul aspect stupide de cette consommation irraisonnée. Par exemple, on encourageait les gens à stocker. De tout. On vendait d'énormes congélateurs dans lesquels s'entassait de la nourriture par kilos. Ou on vendait les gâteaux par lots de

plusieurs boîtes en faisant croire au consommateur que cela lui revenait moins cher... Les constructeurs automobiles de l'époque avaient même des plans marketing pour équiper chaque foyer d'une, puis deux, puis trois voitures »

Un étudiant lève le bras :
« Quel était l'intérêt des

marchands, puisque tout ce qui est vendu en grande quantité en une seule fois ne l'est plus tout le temps qu'il n'est pas consommé par le client ?

— Petit à petit, les services marketing des entreprises ont compris que les gens consommaient de plus en plus. Avoir déjà quelque chose n'empêchait pas son

rachat car tout le monde se mettait à manger de plus en plus ou à posséder nombre de gadgets inutiles que la publicité leur présentait comme indispensables. Mais également, avec le temps, les industriels ont discrètement raccourci la durée de vie de leurs produits afin que les

clients les remplacent plus souvent.

— Les gens étaient-ils dupes de ces pratiques ? demande une étudiante, visiblement atterrée par ce qu'elle entend.

— Oui et non, répond Amandine. Il faut bien comprendre cela : il n'y avait pas de complot formel pour pousser la

population à ce comportement ridicule. S'il y en avait eu un, certains médias auraient eu tôt fait de le découvrir et le dénoncer. Mais il y avait une suite d'intérêts particuliers qui, mis bout à bout donnaient le même effet qu'une machination. En fait, le comportement général était justifié par

les économistes qui se
faisaient les porte-parole
des financiers. Ces
derniers étaient
certainement les plus
cyniques et n'avaient de
morale que pour l'argent.
Il expliquaient leurs
actions à grand renfort de
courbes et d'équations
mathématiques fumeuses,
auxquelles les gens

étrangers à leur métier ne comprenaient absolument rien. Les économistes, qui ne pigeaient rien non plus s'arrangeaient à trouver une justification plus ou moins logique pour ne pas passer pour des ignares. Les médias relayaient la démonstration et le peuple finissait par y croire. Seule une partie

marginale comprenait ce
fonctionnement — je
devrais dire ce
dysfonctionnement — mai
elle était trop faible en
nombre pour faire
entendre raison à la
majorité. Et puis surtout,
les explications des
économistes satisfaisaient
les politiques qui, n'y
comprenant absolument

rien non plus, étaient trop heureux de trouver une justification à leurs actions et à leurs dépenses »

Maman serait fière de moi, pense Amandine. Tout ce qu'elle explique à l'instant, elle l'a étudié, glané dans des ouvrages et sur la toile. Mais, en substance, sa mère lui

avait déjà expliqué tout ça. Le capitalisme, le complot de fait des multinationales et des banques, les économistes imbéciles, les consommateurs béats...

Avec ses mots à elle, bien sûr, mais elle avait tout compris. D'instinct.

Une voix la tire de ses pensées : « Si ce que vous dites est juste, pourquoi et

comment ce système s'est-il terminé ?

— Le système capitaliste était basé sur une soi-disant progression constante des richesses appelée la « croissance ». En fait, cette croissance, en théorie bénéfique à tous, rapportait énormément à certains, et rien à d'autres. Tant que

la proportion de ceux qui n'en bénéficiaient pas était faible, le système pouvait fonctionner et toujours promettre des jours meilleurs aux plus pauvres. Il suffisait de lâcher une allocation par-ci, une subvention par-là et tout fonctionnait à merveille. Mais ceux qui profitaient de la

croissance entendaient en profiter de plus en plus, et l'écart de pouvoir d'achat entre bénéficiaires et oubliés de la richesse s'est creusé outrageusement. Beaucoup de gens se sont retrouvés dans des situations dramatiques, ce qui à fait réagir une partie de la population. Des idées ont germé, des partis

et des associations se sont créés, jusqu'à ce qu'arrive la PeoPlePoWare qui a remporté tous les suffrages et ensuite balayé le capitalisme. Mais attention : le résumé que je viens de faire pour pouvoir répondre à la question est simpliste. D'autres facteurs ont participé à la décadence

du système capitalisme.
Entre autres, l'écologie »
Amandine jette un regard
circulaire sur
l'amphithéâtre tout en
attrapant sa bouteille
d'eau. Elle sent que les
étudiants sont à la fois
captivés et plus ou moins
dégoûtés par ce qu'ils
viennent d'entendre. Elle-
même a ressenti ce

trouble lorsqu'elle étudiait la période. Elle est heureuse de partager cette connaissance avec eux.

« Nous devons entrer un peu plus dans certains détails pour bien comprendre comment la chute est devenue inexorable.

L'écologie fut une valeur montante à partir des

années 2000 et des scandales se sont succédés, rapportés par les médias. Un énorme scandale, qui a duré plusieurs dizaines d'années avant que l'on y mette fin, a été celui de la viande. Avant les deux Guerres Mondiales du début du vingtième siècle, les populations

européennes mangeaient peu de viande car elle était rare et chère.

L'importation des modes de vie américains a fait passer l'élevage et le commerce de la viande du mode artisanal au mode industriel. Même la médecine s'en est mêlée dans les années 1960 en expliquant que la

consommation de viande
était indispensable aux
gens pour rester en bonne
santé. Après quarante
années d'élevage intensif,
vers les années 2000, on
s'est rendu compte que
l'obésité humaine se
répandait
dangereusement et que la
viande avait une bonne
part de responsabilité

dans cette épidémie. On a aussi compris que la production de chaque kilo de viande coûtait très cher à l'écologie de la planète. Enfin, on s'est aperçu que les industriels du secteur se moquaient des consommateurs en nourrissant les bêtes avec des produits de plus en plus nocifs mais de moins

en moins chers dans le
seul but d'augmenter leurs
marges. Mais il faudra
attendre 2030 pour que les
consommateurs réagissent
enfin et que le commerce
de la viande commence à
sérieusement décliner. En
2040, il était devenu ce
que nous connaissons
aujourd'hui en 2084 : un
élevage artisanal de

qualité, un commerce de proximité et une consommation raisonnée »

Amandine reprend son souffle.

« Un autre exemple emblématique est celui du sucre. En moins de trente ans les sucriers ont rendu les gens dépendants au sucre. Pour cela, ils

menaient des campagnes énormes auprès de leurs clients, les entreprises agro-alimentaires. La quantité de sucre ajoutée dans les produits était environ dix fois supérieure à la quantité nécessaire. La réalité de l'addiction au sucre n'a été admise que dans les années 2015 à 2020 »

« La prise de conscience écologique a duré de nombreuses dizaines d'années. Peu avant 2000, des associations existaient et leurs membres militaient en faveur d'un mode de vie plus écologique. Mais il restèrent marginaux très longtemps. En fait, certainement à cause des

crises économiques à répétition, la société faisait encore plus ou moins confiance aux hommes politiques et l'écologie ne parvenait pas à s'intégrer dans ce système à cause des multiples courants qui l'animaient et la divisaient. Lorsque des tendances plus à gauche ont vu le jour, toujours à

cause des crises, l'écologie s'y est naturellement fondue, mais c'était seulement vers 2025 à 2030. Elle a ensuite été un refuge pour ceux qui ne s'intéressaient pas à la politique bipolaire traditionnelle. Elle leur permettait de se reconnaître dans des courants d'opinion sans

pour autant avoir à
s'engager dans un parti
classique.

A partir de là, la
population a commencé à
sérieusement se rebeller et
refuser de plus en plus les
dictâts imposés par cette
société, que ce soit à
travers l'anarchie,
l'écologie ou sans
appartenance à aucun

mouvement. Ce refus se manifestait le plus souvent par l'opposition d'une inertie au pouvoir en place et un boycott des multinationales. Une des manifestations les plus emblématiques de cette époque fut la « semaine passive » en septembre 2034. Les mouvements s'étaient tous mis d'accord

via Internet pour organiser conjointement l'événement. Le dimanche soir, des millions de gens se déplaçaient vers les centre-villes, équipés de tentes et de quoi se nourrir. On a estimé à l'époque que plus de cinquante pour cent de la population a suivi ce mouvement. Il campèrent

pendant une semaine sans rien consommer du tout. Aucun achat dans aucun magasin. Beaucoup d'entreprises de l'époque ne s'en sont pas remises et déposaient le bilan quelques mois plus tard. La preuve était faite que le pays vivait dans un système absurde et que l'économie s'appuyait sur

du vent.

C'est à ce moment que la mouvance PeoPlePoWare est apparue. Il s'agissait de quelques utopistes qui avaient imaginé un système de gouvernance par le peuple grâce à l'informatique libre. Nous savons maintenant que l'idée était bonne. En 2058 la France l'adoptait, après

bien d'autres pays.

Je suggère que nous prenions une pause avant de parler de la création de PeoPlePoWare. À tout de suite »

Amandine a besoin de reprendre son souffle. La nuit blanche et le week-end ont eu raison de son énergie. Julie a fait de son

mieux — comme
toujours — pour la
soutenir. Elle repense à la
relation privilégiée que
Julie avait avec sa mère,
comme si elles s'étaient
toujours connues. A
l'évocation de cette
complicité, des larmes
coulent sur les joues
d'Amandine. Comment
est-il possible que d'un

instant à l'autre une vie
bascule ainsi ? La seconde
précédent le coup de fil de
l'hôpital, tout était clair,
ouvert, simple, limpide
voire routinier. À la
seconde suivante, toutes
ses certitudes s'étaient
envolées, laissant place au
doute et à l'angoisse,
comme quand elle était
enfant et qu'elle perdait sa

mère de vue dans la foule.
Je dois me reprendre, je
suis adulte pense-t-elle
sans vraiment y croire.
Mais le fait est que, toute
la nuit, c'est Julie qui l'a
soutenue.

Sa mère n'a pas eu le
temps de la prévenir. Un
voisin, intrigué par sa
porte ouverte, l'a

retrouvée gisant dans le couloir. Les secours ont conclu à une crise cardiaque. Amandine n'est pas étonnée. Sa mère refusait tous les conseils pour une vie plus saine. Elle ne voulait pas entendre parler de visites médicales, de nourriture équilibrée ou d'arrêter de fumer. Elle disait

simplement que quand son heure serait venue, elle mourrait. Un peu prématurée aux yeux d'Amandine, cette mort-là est exactement ce que sa mère avait envisagé. C'est le seul point positif qu'elle aperçoit dans cet océan de tristesse.

Que faire maintenant ? Se lamenter *ad vitam*

æternam ? Sûrement pas.

Je dois me ressaisir,
pense-t-elle pour la
seconde fois de la
matinée.

Les étudiants sont tous
revenus, ils semblent
attendre Amandine mais
sans pression, comme s'ils
sentaient qu'elle avait
besoin de temps. Elle s'en
persuade et trouve cela

très sympathique de leur part.

« Bien, nous allons maintenant essayer de comprendre comment la PeoPlePoWare est née » annonce-t-elle, avec une pointe de bonheur dans la voix, comme si la seule évocation de PPPW suffisait à lui redonner le moral.

« À l'origine de cette idée, on trouve quatre personnes. Notez qu'il y en a certainement d'autres mais elles n'ont pas souhaité se faire connaître. Ces quatre personnes, qui ne veulent pas que leurs noms soient révélés, sont d'origines allemande, polonaise, japonaise et indienne.

D'autres se sont joints à eux par la suite, mais l'impulsion vient bien de ces quatre-là.

Deux d'entre eux travaillaient sur la sémantique dans les moteurs de recherche et la traduction en ligne, un troisième sur la sécurité des serveurs et le quatrième était à la tête

d'une entreprise de vote en ligne. Ils se connaissaient au hasard des chats et des forums et échangeaient régulièrement leurs points de vue sur un système qui permettrait à la terre entière de donner son avis sur tout et rien. Ce système serait possible grâce au traitement

sémantique de
l'information recueillie
qui permettrait ensuite
une classification des
sujets abordés pour
aboutir à des statistiques
sur ce que pensent « les
gens » À ce moment, la
conception d'un tel
système n'était encore
qu'un hobby pour nos
héros. Lorsque les

troubles sociaux ont commencé à apparaître vers les années 2040, ils pensèrent à exploiter leur système pour aider les manifestants en leur donnant la possibilité de s'exprimer via le Web sur tous les sujets de leur choix, de trier et publier les résultats par thèmes afin d'informer les

gouvernants de ce que
pensaient les populations.
Il ouvrirent une interface
pour recueillir les textes
postés par les internautes
et mirent en place le
traitement sémantique
dont je viens de parler.
Malgré la jeunesse du
système et la pauvreté des
analyseurs sémantiques de
l'époque, les résultats du

traitement furent
édifiants : non seulement
la richesse des textes était
énorme, mais en plus, les
auteurs faisaient des
propositions d'une
extrême intelligence
comme jamais aucun
système politique n'avait
su en faire !

Le constat était sans
appel : l'agrégation des

propositions de toute une population était infiniment plus pertinente que celles d'une équipe d'élus au pouvoir, fussent-ils très bons. Il suffisait donc d'être capable de réaliser cette agrégation dans des conditions efficaces et objectives. Nos quatre héros ont senti tout de suite qu'ils tenaient

quelque chose d'énorme entre leurs mains et qu'ils ne pouvaient pas garder ça pour eux.

En bonne intelligence, ils ont tout de suite mis au point un plan d'action. Ils décidèrent de s'entourer des compétences nécessaires et complémentaires à leur propre savoir-faire et

montèrent une équipe
qu'ils baptisèrent la
PoWare, double allusion à
la puissance et
l'informatique. L'équipe
se mit au travail durant
quelques mois.

Le résultat de leurs
travaux est à quelque
chose prêt le système de
gouvernance que nous
utilisons encore

actuellement, quarante ans plus tard, c'est vous dire s'il était bien pensé ! La seule différence notable est qu'il avait été imaginé en vue d'une gouvernance mondiale mais que sa mise en pratique ne s'est avérée possible que pays par pays à cause des différences de structures et de constitutions des

états.

Le système proposé
était — et est
toujours — le suivant :
une interface en ligne,
ouverte en permanence,
permet à chacun de
proposer ce qu'il veut en
terme de gestion ou de
fonctionnement de la
société. Les auteurs de
propositions sont

anonymes. Malgré tout, le système les connaît et repère ceux qui feraient du dumping en proposant x fois la même chose.

Les propositions passent alors par une première analyse sémantique qui les range dans des catégories.

Par exemple : affaires étrangères, fiscalité, sécurité... Un second filtre

sémantique est chargé du regroupement par thème au sein des catégories. Un troisième reformule en une seule proposition toutes celles qui traitent de la même chose en dépit d'écritures différentes. Un calcul vérifie ensuite que l'addition des propositions sur un même thème représente au

minimum vingt pour cent de la population en mesure de proposer des réformes. Le calcul tient compte en temps réel de l'état civil, donc de la population exacte et considère comme étant force de proposition les personnes entre 14 et 90 ans. Si le thème n'atteint pas ces vingt pour cent en

nombre de propositions, il est mis en attente de nouvelles soumissions. Enfin, un dernier traitement classe les propositions résultantes de tous ces filtres par quantités décroissantes afin que les idées soumises en plus grand nombre se retrouvent sur le haut de la pile.

Une commission de juristes et de constitutionnalistes traite en permanence les sujets ainsi retenus. Son rôle est de vérifier si un projet de loi ou de décret est techniquement possible au sens de la loi et de la constitution sur la base de la proposition analysée. Si oui, la proposition est

passée à une autre équipe de techniciens chargée de rédiger le projet de loi ou de décret. Notez que ces équipes sont totalement inconnues. Elles sont en fait constituées de façon aléatoire par un système logiciel qui est lui-même alimenté en noms par le biais du fichier de l'éducation et qui analyse

les qualifications et l'expérience, exactement de la manière dont le ferait un spécialiste en ressources humaines. Seules, les personnes concernées savent qu'elles travaillent dans l'équipe. Tout ce monde est au secret et sous serment et n'est donc pas influençable. Notez que

ces gens ne sont requis au maximum que deux ans pour cette tâche et que leur rémunération est calculée au minimum de leur besoin. Cette caractéristique était considérée comme essentielle lors de la création du système pour éviter de retomber dans les travers d'intérêts

particuliers qui
gangrenaient l'ancien
mode de gouvernance.
Lorsqu'un projet de loi est
prêt, il est soumis au
peuple par le biais de la
même interface, qui agit
alors en machine à
référendum. La loi est
adoptée ou pas en
fonction des résultats du
vote.

Une autre équipe de techniciens, connue celle-là, est chargée de soumettre au peuple des lois très spécialisées auxquelles les personnes non initiées ne peuvent penser, notamment en matière de droit constitutionnel pur, quand par exemple une loi en contredit une autre

ou s'oppose à la constitution. Elle se charge également des lois concernant la gestion pure de l'état, un aspect technique qui échappe à la majorité de la population. C'est l'équivalent des ministres d'un gouvernement d'avant PPPW. La différence majeure avec l'ancien

systeme est que cette
equipe doit vulgariser et
publier ses travaux pour
proposer une loi ou un
decret et consulter le
peuple grace au
referendum en ligne pour
faire adopter le texte.

Cette equipe est nommee
par le systeme
PeoPlePoWare, a l'instar
des techniciens de la

sémantique et peut être à tout moment récusée via la machine à voter du système, donc le peuple. Elle est en place pour un an »

Amandine reprend son souffle. À chaque fois qu'elle explique la PeoPlePoWare, elle est en effervescence, ne respire plus, veut tout dire en

même temps tellement le sujet la passionne. Et au bout de quelques minutes elle doit reprendre son souffle. Elle poursuit : « Selon les pays, PPPW a une place différente dans l'état, cela dépend de la structure de ce dernier. En France, la PeoPlePoware a remplacé l'ancien parlement, c'est-à-dire

l'assemblée plus le sénat et les équipes techniques ont remplacé les ministères »

Un étudiant l'interroge :

« Peut-on en savoir plus sur les filtres

sémantiques ? Comment et par qui sont-ils paramétrés ?

— Des équipes

spécialisées sont chargées de lister et d'établir les

équivalences de toutes les expressions de la langue et de la région qu'ils ont en charge. Leur travail alimente sans cesse l'analyseur sémantique. À l'inverse, à chaque fois que l'analyseur ne comprend pas une expression, il alerte l'équipe concernée afin qu'elle résolve le

problème. Toutes les équipes sont doublées afin d'être contrôlées, car des interprétations erronées pourraient conduire à des tricheries ou des erreurs. Cela fut un travail considérable au début de l'application car il a fallu lister les expressions, les mots, les règles en très peu de temps. Aujourd'hui, il

suffit d'entretenir la base de connaissances au fur et à mesure de l'évolution des langages »

Elle s'adresse de nouveau à la salle entière :

« Lorsque ce travail a été prêt, il a fallu le tester.

Notre quatuor a lancé alors un appel sur Internet pour constituer une communauté de

volontaires qui voudraient se plier à ce système de gouvernance. Une communauté de quelques dizaines de milliers de personnes s'est mise en place et les tests ont pu commencer. Mais tout cela restait virtuel et les « lois » n'étaient que de la théorie, aucun effet concret n'existait nulle

part. De plus, la structure mondiale du système engendrait deux problèmes : d'abord, les propositions faites l'étaient souvent dans le cadre d'un pays et proposer des lois d'envergure internationale pour régler un problème local n'avait pas de sens. Ensuite, cette dimension

planétaire diluait la communauté des testeurs et l'empêchait d'exister de manière forte dans un pays en particulier et donc de prétendre à la gouvernance. Il fallait donc trouver un pays dans lequel créer une force politique pour l'opposer aux autres forces en vigueur afin d'en mesurer

sa pertinence.

Après quelques mois de questionnement et de recherches, une communauté fut créée en Islande, avec l'accord des autorités du pays, très ouvertes à la démocratie participative à l'époque. Les membres déjà acquis au mouvement ont afflué, rapidement rejoints par

tous les déçus de la contestation par inertie qui balbutiait dans tous les pays. En peu de temps — moins de trois ans — le mouvement prit une ampleur énorme, à tel point que les membres de la communauté furent vite plus nombreux que les Islandais eux-mêmes ! Puis, effet inattendu, les

Islandais se sont mis à rejoindre la communauté des PoWare, comme on l'appelait à l'époque, tout en boycottant les élections et les institutions de leur propre pays. C'est comme ça que fut créé le parti PeoPlePoWare. Dès sa troisième année d'existence, il prenait la gouvernance de l'Islande,

démocratiquement élu.

Jamais un parti — ou
plutôt un

système — n'avait aussi
rapidement été appelé à
diriger un pays.

— Quel était l'intérêt de
l'Islande de laisser faire
ça ? questionne une
étudiante.

— Aucun, mais elle
n'avait pas le choix,

répond Amandine. Si votre question porte sur l'hébergement de la communauté au tout début, nous dirons que c'était dans un souci de respect de la démocratie ou de la liberté d'opinion. Je pense que personne ne pouvait imaginer ce qui s'ensuivrait. Mais si votre question parle de

l'élection de
PeoPlePoWare, comme je
vous l'ai dit, l'Islande
n'avait pas le choix
— Comment ce système
de gouvernance s'est-il
étendu aux autres pays ?
— Essentiellement sous la
pression des peuples. Dès
que l'Islande a
switché — c'est le terme
qui désigne le passage

d'un système politique
traditionnel à la
PeoPlePoWare — elle a
été immédiatement
surveillée et couverte par
les médias du monde
entier. Des habitants de
tous les pays ont migré là-
bas, ce qui a d'ailleurs
rapidement posé des
problèmes logistiques,
l'Islande étant une île avec

peu de surface habitable.
Assez rapidement, des
petits pays en mal de
gouvernance ont adopté le
système, notamment en
Afrique. Les peuples ont
renversé les pseudos
présidents et les
gouvernements, pour les
remplacer par
PeoPlePoWare, avec plus
ou moins de succès

d'ailleurs. Le premier pays influent au plan économique à switcher fût l'Allemagne. Les dirigeants de ce pays étaient ouverts à la démocratie participative et l'Islande faisait la preuve que le système fonctionnait. Il l'adoptèrent donc en mars 2054. C'était le signal de

départ pour les pays industrialisés, comme on disait à l'époque. Quatre ans après, en 2058, la France basculait. Puis le Japon un an plus tard. Les pays d'Europe de l'Est ont suivi presque tous la même année, en 2062. En 2074, le monde entier avait switché à l'exception des États-Unis, de la

Russie, de la Chine et la Suisse.

— Sait-on pourquoi ces quatre pays n'ont pas basculé ?

— Les raisons restent floues. On suppose que c'est la pression des banques sur les gouvernements qui les incite à réprimer les mouvements favorables à

PPPW. Le parti existe dans chacun de ces pays, mais de sombres complots lui accrochent en permanence des casseroles afin de le discréditer auprès de la population. Finalement, les gens convaincus par PeoPlePoWare migrent petit à petit vers les pays qui l'ont adoptée, du

coup, l'électorat PPPW
potentiel dans ces pays
diminue.

— Des propositions sont-elles faites par les gens des pays PPPW pour les inciter à switcher ?

demande un étudiant.

— Oui, par milliers. Mais les techniciens repoussent toujours ces projets, qui seraient du ressort des

affaires étrangères, en invoquant la non-ingérence. Et puis, rien ne prouve que PPPW soit le meilleur système de gouvernance. On peut estimer que le fait d'avoir éliminé l'homme, jugé trop vénal, du système législatif, est sans doute une bonne chose. Mais rien ne dit que

PeoplePoWare soit le meilleur procédé. Peut-être en inventent-ils actuellement un autre.

— Si les derniers à switcher l'on fait en 2074, cela fait maintenant dix ans. Ils auraient déjà mis en route quelque chose, s'ils y travaillaient réellement ! s'exclame une jeune fille qui a l'air fâchée

de cette éventualité de concurrence.

— Oui, vous avez sans doute raison, conclut Amandine. Avez-vous d'autres questions sur l'avènement de PPPW ?

— A-t-on récompensé les gens qui ont fait ça ? demande un étudiant.

— Comme je vous l'ai dit, ils ont souhaité rester

incognito. À chaque fois que des propositions de récompense ou de commémoration sont faites via le système ou les médias, ils publient un communiqué laconique expliquant qu'ils n'ont fait que leur devoir de citoyen du monde et que la première qualité humaine doit être le

désintéressement.

— Quel âge ont-ils ?

— Il semble qu'ils avaient la trentaine vers 2040, ils doivent donc en avoir environ soixante-dix aujourd'hui.

— Peut-on avoir des exemples de premières propositions adoptées au commencement de PPPW ? Car au début,

cela a du partir dans tous les sens ? demande une étudiante, approuvée par de nombreux autres.

— Exact, les débuts étaient houleux, mais cela fera l'objet de la prochaine conférence, car l'heure est malheureusement terminée ! » répond à regret Amandine en regardant la pendule de

l'amphi. Une rumeur de réprobation lui confirme que l'intérêt pour la création de PeoplePoWare est grand chez les étudiants. Cela lui fait le plus grand bien, car quelque part, ils rendent hommage à sa mère qui se passionnait aussi pour cette révolution.

« À jeudi ! » lance-t-elle

avant de quitter la salle.

Julie

Julie conduit la voiture qui avance presque sans bruit sur le boulevard de la République. Seul un léger chuintement émis par les pneus et renforcé par le volant d'inertie emplît l'habitacle.

Amandine est prostrée sur son siège. Régulièrement, elle éclate en sanglots, se calme, bafouille deux ou trois mots incompréhensibles puis retombe dans sa prostration. Elles reviennent de la cérémonie d'incinération et se rendent à l'appartement de sa mère.

Elle regarde défiler sa vie.
Elle voit sa chambre
d'ado, tapissée de
paysages. Elle était
passionnée par la
géographie à l'époque. Sa
mère l'encourageait à faire
le tour du monde.

« Soit indépendante, lui
disait-elle souvent. Si le
monde t'intéresse, va à sa
rencontre. Tu es une

femme, tu dois en faire deux fois plus pour être totalement libre. Ne te laisse pas appâter par les hommes, ils n'en valent pas la peine » Ça, c'était son dada ! Elle avait fait de sa vie un combat permanent contre les hommes, quels qu'ils soient, sans discernement aucun. Amandine trouvait

cela un peu exagéré, mais pas moyen de lui faire entendre raison sur ce sujet. Le point de départ de cette aversion semblait être la fuite de son père juste avant sa naissance. Sa mère disait toujours qu'il « n'avait pas de couilles » et était « incapable d'affronter la vraie vie » En même

temps, Amandine finissait souvent par adhérer à cette vue des choses car les comportements immatures de certains de ses amis hommes face à des situations beaucoup moins graves, la laissaient parfois dubitative...

Elle revoit les soirées passées à discuter toutes les deux durant lesquelles

sa mère lui expliquait son point de vue sur une multitude de choses. Elle avait des idées arrêtées sur beaucoup de sujets, notamment la mort. Elle disait que ce n'était qu'un épisode obligatoire de la vie et qu'il était vain et stupide de s'y opposer. Par extension, elle estimait que les médecins

s'escrimaient bêtement à la repousser alors qu'il suffit de l'accompagner. Et maintenant, qu'en pensait-elle ? Alors que c'était son tour, avait-elle espéré qu'on la sauve ? Avait-elle souffert ? L'hôpital avait juste dit qu'elle avait eu une violente attaque à laquelle son organisme fatigué

n'avait pas su résister.
Organisme fatigué, tu
parles d'un euphémisme !
Elle ne prenait
absolument pas soin
d'elle ! Elle avait décrété
une fois pour toutes
qu'elle n'avait pas à se
priver, son corps lui
appartenait, il tiendrait le
temps qu'il tiendrait et
basta. Donc elle buvait

quand elle en avait envie, elle fumait son paquet de cigarettes chaque jour et ne crachait pas sur un pétard de temps en temps avec ses amis. Elle s'était fâchée avec le dernier médecin qu'elle avait vu trois ans auparavant, car il lui avait suggéré de perdre du poids. Elle lui avait répondu que si sa femme

était aussi moche qu'il était chiant, il ne devait pas s'amuser tous les jours ! Au demeurant elle n'était pas grosse du tout et ce médecin aurait mieux fait de s'abstenir au lieu d'ânonner bêtement les théories apprises durant ses études.

Amandine se repasse toutes ces images pendant

qu'elles arrivent rue du
Faubourg Saint-Antoine.

Julie range la voiture.

« Ça va aller ? » demande
t-elle, légèrement
inquiète, à Amandine. Elle
l'a toujours vue forte et
volontaire dans toutes les
situations, jamais dans un
tel état d'abattement.

« Oui, répond Amandine
dans un nouveau sanglot.

Je m'y attendais tôt ou tard, tu connais maman...

Mais pas aussi soudainement ! »

Tous les sentiments par lesquels elle est passée le week-end dernier lui reviennent à l'esprit. Elle pensait les avoir tous passés en revue et refermés.

« Dans le fond cela vaut

peut-être mieux... Tu l'imagines à l'hôpital pendant quelques temps ? — Je n'ose pas y penser ! »

Julie est une « bonne fille » C'est tout du moins ce que lui disait la mère d'Amandine qui employait parfois ce genre d'expression désuète. Elle est plus que brune, ses

cheveux mi-longs sont noir corbeau brillant. Elle est grande, plus grande qu'Amandine, et mince. Son visage est tout en angles mais l'ensemble crée une harmonie parfaite qui amène parfois à la comparer à une madone. Son regard, bleu profond impressionne définitivement ceux qui

s'y plongent. Son corps androgyne plaît beaucoup à Amandine qui semble y chercher son contraire.

Julie, qui a cinq ans de plus qu'Amandine, a grandi en Lorraine, non loin de Metz, dans un patelin dont le nom finit par « ange » comme beaucoup de villages de la région. Ses parents

bossaient dans l'aciérie, qui vit aujourd'hui des heures nouvelles depuis que des lois sorties de la PPPW ont relancé l'activité locale. La Lorraine a retrouvé son passé. Julie n'est pas très attachée à ses parents. Ils ne lui ont jamais témoigné énormément d'affection, cherchant plutôt à faire

d'elle l'enfant parfaite
qu'on peut exhiber dans
les dîners en ville, façon
« Voici notre fille, elle a
une excellente moyenne à
l'école, nous envisageons
pour elle les plus hautes
études et bla bla bla...»
C'est sans doute ce qui l'a
poussée à faire une
spécialisation horticulture
dès qu'elle a été en âge de

se décider, au grand dam de ses parents. En parallèle de ses études horticoles, elle a mené une maîtrise d'anglais, se disant que ce serait une corde de plus à son arc. Bien lui en a pris car ne trouvant pas de boulot dans sa spécialité après ses études, cela lui a permis de faire quelques piges en

traduction. L'une de ces prestations a d'ailleurs provoqué la mémorable rencontre avec Amandine. Depuis le coup de foudre, elle a opté pour le travail en free-lance. Elle se définit comme « artisan jardinier » Elle ne veut pas entendre le terme de « jardinière » car « ça fait potiche » dit-elle.

Son activité marche plutôt bien et lui permet de dégager un salaire tout à fait suffisant pour vivre. Elle n'a pas de prétention particulière et estime simplement avoir la chance de faire ce qu'elle aime.

Les gens comme elle sont légion en 2084. Les lois issues de PPPW ont

définitivement mis un coup d'arrêt au gigantisme industriel ou commercial en limitant le nombre de salariés en fonction de l'activité, en interdisant la formation de groupes et en imposant la fabrication et la vente dans un rayon maximum de 1000 kilomètres. Ces lois ont eu pour effet de

multiplier les petites entreprises locales, ce qui était le but recherché, mais aussi comme effet secondaire de multiplier les travailleurs indépendants, employés à des tâches diverses dans les entreprises. De cette façon, les sociétés peuvent consacrer leur quota humain maximum à

employer des gens formés à leur savoir-faire et confier les tâches annexes à des indépendants. Ainsi, Julie travaille-t-elle régulièrement à l'entretien des espaces verts et des plantes d'intérieur de plusieurs entreprises de la région parisienne, ce qui lui assure un matelas confortable de revenus.

Les travaux comme les mariages, fêtes ou autre décoration florale d'événement, sont du bonus.

En entrant dans l'appartement de la mère d'Amandine, Julie repense aux moments agréables qu'elles ont passées ensemble. Pour l'essentiel,

des escapades dans Paris,
sans Amandine, qui se
terminaient
invariablement par un fou
rire et une bonne bière à
la terrasse d'un café. Julie
adorait écouter la mère
d'Amandine râler. Elle
râlait contre tout un tas de
choses, parfois
inattendues. Un jour, elle
se prit à pester contre les

garçons de café qui ne portaient pas d'uniforme, arguant qu'on ne pouvait les distinguer du simple client. Elle finit par mander le patron du café, qui s'attendait à toute sorte de critique sauf celle-ci. Comme il ne manquait pas d'humour, il répondit du tac au tac aux doléances absurdes

par des arguments non moins loufoques et un long débat s'engagea, auquel d'autres clients se joignirent. Le tout se termina par des tournées générales, offertes par la mère d'Amandine et le patron, ce qui occasionna un début d'ivresse fort agréable pour les deux amies. Bien sûr, aucune

conclusion n'en sortit,
mais Julie buvait du petit
lait à l'écouter défendre
ses arguments loufoques
avec son air très sérieux.
Ce souvenir lui rappelle
que le patron du bistrot
est resté un ami et qu'il va
 falloir le prévenir du
décès.

Amandine est figée dans

l'entrée, prostrée. Elle regarde autour d'elle, le regard vide. Julie s'approche par derrière, lui prend les épaules et la serre contre elle.

Amandine chuchote : « Je n'ai pas le courage de remuer tout ça » Julie répond à peine plus fort : « Je vais m'en occuper, tu n'as qu'à rester dans le

canapé » Elle la guide doucement et l'aide à s'asseoir. Elle lui dépose un baiser sur le front puis part à la conquête des papiers de location et autres comptes en banque. Julie décide de commencer par le bureau, c'est là qu'elle a le plus de chance de trouver quelque chose. La mère

d'Amandine n'avait pas de chambre à coucher — « Une pièce stupide, on dort partout » disait-elle. En revanche, elle avait un bureau, essentiel à ses yeux pour écrire, réfléchir, travailler. Julie ouvre les tiroirs, regarde leur contenu sans y toucher, en approches successives. Au troisième

tiroir, le titre d'un dossier retient son attention : « Noémie » en lettres majuscules tracées avec soin. Prise de curiosité, elle s'en saisit et l'ouvre. Sur la pile de documents trône une enveloppe marquée « Amandine » que Julie n'ouvre pas. Puis un procès-verbal de police parlant d'un enlèvement.

Julie parcourt rapidement le texte. Elle voit « 16 mai 2038 », « Rapt de la petite Noémie » Suivent des plaintes, des lettres recommandées au procureur de la république, au ministre de l'intérieur. D'autres lettres, manuscrites, toutes signées « Georges » complètent le dossier.

Julie se demande ce que signifie cet archivage relatif à l'enlèvement d'une certaine Noémie. Elle décide de le mettre de côté pour le soumettre à Amandine lorsqu'elles seront rentrées à la maison.

Elle finit par dénicher les papiers concernant la location, les comptes en

banque, la retraite de la mère d'Amandine. Elle pense qu'elles ont l'essentiel et que le mieux est de rentrer pour en parler loin de cet appartement qui leur plombe le moral.

Arrivées enfin à leur propre appartement, Amandine et Julie se

jettent littéralement sur le canapé et sur le fauteuil.

Un long moment de silence s'écoule, rompu par Julie :

« Amandine ?

— Oui ?

— J'ai quelque chose à te montrer.

— Oui, quoi ?

— Un dossier étrange que j'ai trouvé dans le bureau

de ta mère. Dedans il y a une lettre pour toi et des papiers qui parlent d'un enlèvement.

— Un enlèvement ?

— Oui, une certaine Noémie. Tu la connais ?

— Pas du tout, jamais entendu parler ! »

Julie tend le dossier à Amandine qui le feuillette rapidement avant d'ouvrir

l'enveloppe sur laquelle figure son nom. Trois feuilles manuscrites en sortent, rédigées d'une écriture fine et assurée. Plus Amandine avance dans la lecture, plus ses yeux semblent s'écarquiller. Lorsqu'elle a terminé, elle laisse tomber ses mains sur ses genoux, comme hébétée.

« Alors ? s'empresse Julie.
— Ben... lis ! » répond
Amandine dubitative.
Julie prend la lettre et lit :

Paris, le 7 juillet 2083

*Ma petite Amandine,
Si tu lis cette lettre, c'est
que je suis morte. Tu ne
devrais jamais la lire, non
pas que je sois immortelle,*

*tu me connais..., mais
parce que je devrais
absolument te parler de ce
qui va suivre sans que tu
aies besoin de lire ceci.
Mais je repousse sans
arrêt, je ne sais pas si
j'aurai la force de le faire
un jour. Et comme je me
sens un peu patraque en ce
moment, je préfère écrire
ce mot afin que je ne*

disparaisse pas sans que tu saches tout ça. Que tu saches quoi ? J'y viens.

Tu as une sœur ! Elle s'appelle Noémie, elle a quatre ans de plus que toi. Elle est née le 7 juillet 2034 — tu vois, j'écris le jour de son quarante-neuvième anniversaire. Elle a été enlevée le 16 mai

2038. Nous étions toutes les deux dans le métro. Il s'est arrêté à la station Guy Moquet. Au moment de repartir, quand la sonnerie a retenti, une femme a couru du fond du wagon, a attrapé Noémie par le bras et s'est précipitée dehors au moment où les portes se fermaient. Un voyageur a

tiré le signal d'alarme.

Mais il était déjà trop tard, elles avaient disparu dans les couloirs lorsque les flics sont arrivés.

Ensuite, la police n'a jamais rien trouvé sur l'enlèvement. Ton père et moi avons tout tenté, écrit au procureur, au ministre. Nous avons harcelé le commissaire qui était en

*charge de l'affaire, même
porté plainte contre la
police. Rien n'y a fait.
Aucune trace n'a jamais
été trouvée. Ton père
était — et est toujours, je
crois — persuadé que des
gens importants étaient
mouillés là-dedans et qu'ils
étaient protégés à tous les
niveaux. Il ne s'est jamais
remis de cet échec.*

Moi, j'ai voulu positiver en tombant enceinte de toi, peu après. Ton père ne l'a pas supporté car il estimait que c'était un crime de compenser une absence aussi cruelle par une naissance. Je ne voulais pas compenser, je voulais juste que nous ayons une nouvelle motivation, une nouvelle vie. Il est parti à

*cause de cela, il ne t'a
jamais vue, tu ne l'as
jamais vu.*

*Par fierté, j'ai toujours
renoncé à le contacter pour
que tu le rencontres. Je ne
sais pas si j'ai bien fait. Je
t'ai aussi caché tout ça
pour éviter que tu ne sois
élevée dans le culte d'une
disparition, d'une absence.
Je pense toujours que*

*c'était la meilleure
décision.*

*Voilà, ma petite
Amandine. Tu connais
maintenant le drame de
notre vie, à ton père et
moi.*

*Je te laisse le dossier des
pièces que nous avons
accumulées avec le temps,
si jamais tu as envie de le*

parcourir...

*Je ne mesure pas le choc
que sera cette nouvelle
pour toi. Je ferai tout pour
t'en parler avant de
disparaître et être avec toi,
mais je ne te garantis rien.*

Je t'aime Amandine.

Maman

Julie est sans voix. Elle regarde Amandine qui la fixe des yeux, mais visiblement sans la voir.

Que dire ?

Un long moment s'écoule durant lequel les deux filles sont comme tétanisées. Elle pourraient avoir perdu la parole, ce serait crédible.

Enfin, Julie se décide :

« Qu'est-ce que tu en penses ?

— Je dois la retrouver !

— Pardon ?

— Il faut que je la retrouve. Je ne peux pas laisser ma sœur aux mains de ravisseurs ! Et s'ils lui faisaient du mal ?

— Amandine ! Elle a cinquante ans, mon âge !

Il y a quarante-six ans
qu'elle est « aux mains des
ravisseurs » comme tu
dis !

— Et alors ?

— Alors, sans doute les
choses ont-elles évolué.

Elle doit maintenant avoir
une vie à elle,

indépendante j'imagine.

On ne peut pas rester
captive quarante-six ans,

si ? Et on ne peut pas non plus exclure qu'elle soit décédée...»

Amandine éclate en larmes.

« Tu es négative ! sanglote-t-elle. Bien sûr qu'elle vit ! Bien sûr qu'elle attend que je vienne la retrouver. Il faut lancer tout de suite des recherches, alerter la

police !

— Elle ne sait même pas qu'elle a une sœur et au vu du dossier qu'a laissé ta mère, tout, ou presque, a déjà été fait.

— Mais la police est plus forte aujourd'hui. Ils ont des moyens scientifiques.

— À l'époque aussi.

Amandine, cela ne se passait pas au moyen âge

mais en 2034.. »

Amandine s'enfonce dans le canapé, désespérée.

« Tu ne veux pas que je la retrouve, tu es jalouse ! »

Julie ne sait quoi répondre à cet argument loufoque.

Loufoque ? Et si

Amandine avait raison ?

Si elle était jalouse de cette sœur, tombée du ciel il y a dix minutes à peine ? Pour

le moment, elle n'a aucune idée sur la question, mais elle pense que si Amandine se met ça dans la tête, cela risque de dégénérer en conflit stérile.

« OK, tu as raison, il faut faire quelque chose. De toute façon, si nous ne le faisons pas, nous nous le reprocherons toujours.

— Qu'est-ce que tu proposes ?

— Allons voir José. Il saura nous conseiller sur ce qu'il faut faire.

— Évidemment, José ! Je n'y avais pas pensé ! Bien sûr, il va nous aider, lui ! » Julie est déjà en train de l'appeler.

« On peut y aller, il nous attend ! »

Économie

« Bonjour à toutes et à tous !

— Bonjour !

— Lundi, nous nous sommes quittés sur une question que j'ai notée :
quelles étaient les premières propositions faites par PeoPlePoWare

et est-ce que cela ne partait pas dans tous les sens ? »

Amandine est heureuse de retrouver son amphithéâtre et ses étudiants. Tout cela la rassure après le double choc du décès de sa mère et de l'enlèvement de sa sœur. La Sorbonne, ses couloirs, ses boiseries, ses

amphis peuplés
d'étudiants ont quelque
chose d'immuable qui
apaise. Elle a l'impression
de reprendre pied dans sa
vie.

« Effectivement, dès la
mise à disposition du
système PeoPlePoWare, il
y a eu une envolée de
propositions farfelues qui
a duré presque un an.

Paradoxalement, ce sont les hommes politiques évincés, de l'époque, qui y ont mis fin. En effet, ils ont rapidement compris que le système PPPW était infiniment supérieur à leurs pratiques en terme de démocratie. De plus, le système n'empêche pas la politique, simplement elle redevient ce qu'elle aurait

toujours dû être : un débat permanent de la population, en amont de prises de décisions collectives. Ils ont donc conseillé les gens sur la manière de faire des propositions intéressantes, constructives, et qui ne soient pas des règlements de comptes avec leurs

voisins. Au demeurant, ces propositions farfelues n'aboutissaient pas car leur nombre pour un même sujet n'atteignait jamais le quota minimum, les thèmes étant beaucoup trop éparpillés. Sur les bons conseils des hommes politiques, donc, tous d'accords et tous bords confondus, les idées

proposées sont devenues plus censées, en rapport avec les problèmes de notre société.

— Peut-on avoir des exemples ?

— J'y viens. Au départ, certaines propositions ressemblaient à « nous devons éliminer les riches », ce qui était peu constructif. Puis elles sont

devenues « il faut empêcher les inégalités », ce qui était déjà plus recevable. Enfin, avec l'aide des anciens élus prodiguant leurs conseils via les médias, lors de débats ou de conférences, les propositions concrètes ont commencé à arriver. Bien sûr, elles concernaient à peu près

toutes le niveau de vie des citoyens, préoccupation majeure du moment du fait des inégalités énormes. Deux propositions sont sorties du lot, étudiées par les équipes techniques et votées immédiatement par la population à une très large majorité : la première visait à

supprimer la bourse et l'actionnariat, la seconde à interdire les groupes d'entreprises et les holdings. Cela déclencha une vive émotion dans le secteur de la finance.

Nombre d'acteurs français de ce milieu émigrèrent aux États-Unis, en Chine ou en Russie. Ils prédirent les pires catastrophes aux

pays qui avaient adopté ces lois. Relayés par les médias, ils ont lancé des campagnes de dénigrement de PPPW et ont tenté de semer le doute parmi les citoyens, mais ceux-ci ont tenu bon.

— Quels sont les pays qui avaient voté ces deux lois ?

— La plupart des pays de l'Union Européenne qui faisaient déjà cause commune à l'époque, débattant de leurs idées à l'échelle de l'Europe et suggérant leurs propositions à tous les peuples européens simultanément. Mais aussi tous les pays d'Amérique Latine. Les

pays asiatiques ont adopté ces lois quelques temps après et avec quelques différences.

— Quels étaient les contenus exacts de ces lois ? Étaient-elles similaires à celles que nous appliquons aujourd'hui ?

— Absolument, même si celles appliquées

aujourd'hui ont été légèrement affinées, elles étaient déjà très pertinentes et efficaces. Leur contenu était pour le moins drastique, jugez plutôt : la première loi disait simplement que la bourse fermerait à une date fixée et que, à compter du jour de fermeture, les actions

n'auraient plus aucune valeur légale, à charge pour les actionnaires de se débrouiller à l'amiable avec la société émettrice de l'action. La seconde loi prévoyait que les groupes d'entreprises n'auraient plus aucune légitimité vis-à-vis des pouvoirs publics à échéance d'un an et que les entreprises constituant

ces groupes devaient, dans ce même délai, redevenir indépendantes et autonomes.

— Comment de simples citoyens ont-ils pu penser à cela ?

— Quelques économistes réalistes avaient écrit des ouvrages expliquant que le fléau principal de nos sociétés était la finance,

plus particulièrement la rente et l'actionnariat. Les crises qui se sont succédées à l'époque ont achevé de persuader les gens qu'ils avaient raison.

— Une telle décision était-elle grave à l'époque ?

— Oui, très grave car toute la finance internationale était basée sur la bourse, y compris

les taux d'intérêts
d'emprunts des états. Il
faut ajouter deux autres
lois, qui ont achevé les
milieux financiers de
l'époque : aucune dette
publique — entendez
dette d'état, de région, de
municipalité — ne serait
remboursée aux
créanciers privés et seules
les banques publiques

seraient dorénavant habilités à prêter de l'argent. Cela a signé l'arrêt de mort de la finance et du même coup du capitalisme car celui-ci ne s'appuyait plus que sur le milieu financier pour exister.

— Comment cela ? Le capitalisme n'était pas basé sur la richesse

matérielle ?

— Le capitalisme était né de l'industrie vers la fin du dix-neuvième ou le début du vingtième siècle. Il a d'abord vécu des fruits de la production industrielle, de l'extraction des matières premières, et bien sûr, du pétrole. Mais vers la fin du vingtième siècle, la finance a pris le

dessus sur la production pour devenir sa principale source de revenu. La finance spéculait sur les outils de production que le capitalisme avait lui-même mis sur pied des années auparavant, jusqu'à rendre exsangues ces outils après en avoir tiré le maximum de profit, ou plutôt de « cash » selon

l'expression consacrée de l'époque. Dans la première partie du vingt et unième siècle, la finance se cherchait un nouveau souffle, ayant quasiment épuisé tous les outils industriels. Elle se diversifiait dans les services, cherchait de nouvelles ressources naturelles à exploiter,

relançait la
consommation en
obligeant les politiques à
inventer des artifices
fiscaux, mais la machine
était en bout de course.
Lorsque la PPPW est
apparue dans les pays où
l'activité financière était la
plus importante et que ces
lois ont été votées, la
finance s'est retrouvée du

jour au lendemain sans aucun moyen de faire de l'argent. Elle s'est donc éteinte et le capitalisme, c'est-à-dire toutes les entreprises et tous ceux dont les énormes profits étaient uniquement basés sur cette finance ont vu leur source de revenus disparaître brutalement. — Cela a dû créer un choc

à l'échelle de la société ?

— Oui, effectivement. Les entreprises financières et les banques, entre autres, ont rapidement débauché tout leurs salariés et mis la clé sous la porte. Dans le même temps, les comités d'actionnaires disparaissaient de la tête des entreprises de production de biens et les

managers de ces entreprises revenaient vers des modes de gestion plus traditionnels qui ont fini par générer de l'embauche. Globalement et grâce aux autres lois mises en place par le peuple, le choc a été plutôt bien encaissé, en tout cas il n'a pas aggravé la situation de pauvreté et

d'inégalité qui régnait à l'époque.

— Quelles autres lois ?

— La loi dite « mille bornes » qui a totalement révolutionné les échanges commerciaux et le paysage industriel en Europe. Cette loi dit, en substance, qu'aucun produit fini, qu'il soit d'origine artisanale,

industrielle ou agricole ne peut parcourir plus de mille kilomètres entre son lieu de fabrication et son lieu de vente. Seul le transport de matières premières sur de longues distances reste autorisé.

— Cette loi est naturelle aujourd'hui, en quoi était-elle importante à l'époque ?

— Elle fut plus qu'importante, elle était la clé de la reprise économique qui s'en est suivie. Comme je vous l'ai dit, le capitalisme suçait jusqu'au sang ses outils industriels pour dégager du profit immédiat. Une des optimisations, très en vogue pour dégager encore plus de profit, était

la délocalisation, c'est-à-dire le déplacement de la production dans des pays où le coût de la main-d'œuvre était plus faible que dans les régions où l'on vendait le produit fini. Tout cela fonctionnait pour une seule raison : le transport était très peu cher. On pouvait se permettre de

transporter un produit de faible valeur d'un bout à l'autre de la planète sans grever le prix de revient du dit produit. La population qui a fait cette proposition avait bien compris que résidait là une des clés de son exploitation : non seulement on créait du chômage dans son pays en

faisant fabriquer les produits ailleurs mais en plus on lui revendait ces produits avec des marges démentes. Le seul moyen d'arrêter cela était de rendre intransportables les produits. Ce qu'a fait la loi des « mille bornes » — Pourquoi mille kilomètres ? Pourquoi pas cinq cents ou deux mille ?

— Le but était d'empêcher le dumping social, pas de protéger le pays contre une production étrangère. Rien n'empêche un fabricant étranger de s'installer en France pour produire et vendre. Il doit simplement se plier à notre système social et produire dans sa zone de chalandise. Les mille

kilomètres sont donc symboliques. Des dérogations existent d'ailleurs lorsque qu'un problème se pose à cause de quelques dizaines de kilomètres. Mais le concept qui consiste à faire travailler une partie de la planète pour des cacahuètes tout en facturant largement

l'autre partie n'est plus possible. Comme je vous le disais tout à l'heure, cette loi a permis de retrouver l'emploi que les préceptes de la finance avaient détruit. Bien sûr, il a fallu beaucoup former et recycler mais finalement au bout d'une dizaine d'années, l'équilibre était atteint. Le chômage était

inférieur à deux pour cent de la population active et les disparités de niveau de vie considérablement réduites.

— Uniquement grâce à ces deux ou trois lois ?

— Non, bien sûr, pas seulement. Beaucoup d'autres choses ont été revues, améliorées, créées. Mais celles-ci sont

certainement les symboles du tout nouveau pouvoir du peuple depuis 2054.

— Pouvez-vous nous donner d'autres exemples de lois créées à l'époque ?

— Pour en rester au chapitre économie, qui est le sujet de cette conférence, je citerai les lois sur le crédit. Par le biais de PeoPlePoware, les

gens ont rapidement interdit le crédit à la consommation, source de beaucoup de problèmes de surendettement, et *a priori*, inutile dans une société saine. Des lois ont donc interdit l'allocation de prêt pour tout autre usage que l'investissement industriel ou public qui nécessite des fonds très

importants. De plus, seules les banques publiques sont habilités à faire ces prêts. Sachez qu'un des indicateurs et moteurs du capitalisme financier était la « croissance » Il s'agissait d'un taux issu d'un calcul intégrant un certain nombre de paramètres économiques. Les milieux

financiers avaient réussi à faire avaler à tout le monde, hommes politiques et économistes compris, que cet indicateur devait absolument être positif et le plus élevé possible pour que la société fonctionne bien et que les gens soient heureux. Effectivement, cet indicateur était

essentiel pour le bon
fonctionnement de... la
finance. Encore que,
même en période de faible
croissance, la finance
continuait à faire des
profits en prêtant aux
états au taux de l'usure ou
en utilisant la
délocalisation à outrance...
Mais cette croissance
n'était pas tenable, pour

une simple raison : elle signifiait une augmentation constante et infinie des richesses, ce qui est impossible. Tout phénomène croissant finit par stagner ou décroître, n'importe quel esprit sain comprend cela. Mais pas les financiers de l'époque, car leur but était sur le court terme. Ils avaient

donc estimé que l'entretien de cette courbe montante et infinie devait se faire grâce au crédit. Crédit aux États, crédit à la consommation, crédit à l'immobilier, etc... Bref, l'interdiction du crédit tous azimuts signifiait la mort du système sur lequel étaient basés les produits financiers. Les

citoyens de l'époque ont pu en concevoir quelque contrariétés, car ils étaient habitués à acquérir des biens qu'ils n'avaient absolument pas les moyens d'acheter. Mais, si eux-mêmes ont demandé l'arrêt de ce système, c'est qu'ils avaient compris qu'il était néfaste. Un exemple de loi

complémentaire de celle que je viens d'expliquer est la loi sur la publicité. À l'époque, la publicité vous expliquait pourquoi vous aviez besoin de ceci ou cela et entraînait même des phénomènes de mode si elle était bien faite.

Cette loi a exigé lors de son adoption, que la publicité soit désormais

strictement informative,
non conceptuelle et sans
jugement de valeur.

— C'est-à-dire ?

— Et bien, au lieu de dire,
comme à l'époque :

« Vous avez besoin de
cette voiture parce que
votre rang social exige que
vous ayez au moins un
véhicule de ce prix, parce
que c'est la meilleure, et si

vous l'achetez aujourd'hui
nous vous ferons un
cadeau », la publicité dit
aujourd'hui : « Cette
voiture a quatre places,
une autonomie de six
cents kilomètres par
vingt-quatre heures et
coûte dix-mille euros »
Point ! Il s'agit
uniquement d'une
description factuelle qui

n'influe pas le jugement de l'acheteur. Cela a beaucoup aidé le passage du « tout à crédit » vers aucun crédit possible en diminuant les envies impulsives de consommation.

— Vous parlez tout le temps de « consommation » Était-ce si important que ça, à

l'époque ?

— Oh, que oui ! Toutes les sociétés dites industrialisées était uniquement basées sur la consommation.

Aujourd'hui, vous ne vous demandez pas si vous avez *envie* de ceci ou cela, mais si vous avez *besoin* de ceci ou cela. À cette époque, la publicité et le commerce

dit de grande distribution, avaient réussi à rendre quotidienne l'envie d'acheter. Les gens entassaient une multitude de choses qui ne servaient strictement à rien ou cumulaient plusieurs objets pour le même usage. Les stations de vacances, par exemple, étaient de grands centres

commerciaux dans
lesquels les vacanciers
déambulaient pour
acheter n'importe quoi
simplement parce que la
consommation étaient
devenue une habitude au
même titre que manger ou
dormir. Il semble que les
intéressés aient bien
compris l'absurdité de
cette vie puisqu'ils ont fait

des lois tendant à
supprimer ce
comportement.

— Autrement dit, les gens
passaient leur temps à
consommer ?

— Vous ne croyez pas si
bien dire. Tout était
devenu
« marchandisable » grâce
aux bons soins du
marketing — dont c'était

le rôle au demeurant. Le sport, par exemple, n'était pas un loisir ou une simple compétition pour le plaisir de se mesurer, mais un véritable marché où on achetait des sportifs, on touchait des primes de victoire énormes. Les entreprises sponsorisaient les sportifs, c'est-à-dire qu'elle les

payaient pour porter leurs
marques et attendaient en
retour des retombées
publicitaires pour
améliorer leurs ventes.

Aujourd'hui, vous ne
connaissez pas cela
puisque c'est interdit et
que le sport est sans autre
enjeu que la victoire et la
fête qui s'ensuit. L'art
était également un enjeu

financier. Les entreprises
finançaient des réseaux
chargés de trouver et aider
des artistes afin de
spéculer sur leurs
œuvres. Même la
médecine était devenu un
marché ! Mais cela fera le
sujet d'une autre
conférence. Lundi
prochain nous parlerons
de la politique énergétique

avant PPPW. Bonne fin
de semaine à tous »

José

Place Alligre, dans le
XIIème arrondissement.
Le marché du matin se
termine, les commerçants
chargent les fretomobiles,
chassés à grand coup de
jets d'eau par les employés

de la voirie qui nettoient la place.

Les fretomobiles sont de petites camionnettes électriques mises gratuitement à disposition des citoyens qui ont besoin de transporter des marchandises au centre ville. Elles sont à disposition dans des centres dédiés, un peu

partout autour des villes. Ces centres permettent de transborder un chargement depuis un véhicule plus gros dans la fretomobile, de parquer le véhicule non-autorisé et de livrer la cargaison n'importe où en ville. Les fretomobiles sont électriques et depuis l'adoption de ce principe,

les villes sont devenues
très propres, car
pratiquement aucun poids
lourd n'y circule plus.

José habite au 18 de la rue
d'Alligre, autrement dit à
l'angle, ce qui lui procure
une double vue sur la rue
et la place. Fixée sur le
chambranle de la porte de
droite, au troisième étage,
la sonnette déclenche un

solo de batterie de John Bonham, batteur de Led Zeppelin — un grand groupe de la fin du vingtième siècle — solo interprété au Madison Square Garden en 1973. Après environ une minute, durée interminable compte tenu du vacarme, la voisine d'en face ouvre la porte à

la volée.

« Y'en a marre de c'te connerie d'sonnerie, quand est-ce que vous allez la changer, merde ? » hurle-t-elle pour tenter de couvrir la batterie.

Le solo s'arrête net, remplacé par la voix de fausset de José dans le haut-parleur :

« Une minute et vingt-

trois secondes, je vous ai connue moins patiente Angèle ! » répond calmement l'apostrophé. « Abruti ! » rétorque Angèle en claquant violemment sa porte. Pendant ce temps, celle de José s'est entrouverte, Amandine et Julie peuvent entrer. La porte donne

directement dans la seule et unique pièce de l'appartement qui fait environ cent cinquante mètres carrés. Depuis un cercle en plein centre du plafond, un tissu bleu nuit parsemé d'étoiles est tendu jusqu'aux murs, le long desquels il descend façon rideau pour atteindre le plancher. Les

fenêtres, elles, n'ont pas de rideau. En plein centre du cercle pend une énorme lune qui diffuse un clair d'elle-même, source unique de lumière pour tout l'appartement. La moquette est une mappemonde, visiblement tirée d'une photo satellite. La porte d'entrée donne en plein

sur l'Afrique du Sud et un coup d'œil vers l'avant permet d'apercevoir le continent africain, puis l'Europe. Quelque part sur le Pakistan, se trouve une douche, en fait un bac rond au-dessus duquel est pendu un tuyau transparent de diamètre identique. Celui-ci descend lorsque l'on

monte dans le bac,
rendant l'ensemble
étanche. Le lit, rond, est
en Russie, vers
Vladivostok. Le chiotte,
sec, se trouve en plein
océan Atlantique, sans
protection visuelle
d'aucune sorte. Il est
surmonté d'une réserve de
sciure que l'on libère à
l'aide d'une poignée

attachée à une chaînette.
Quelque part vers le Nord,
vraisemblablement en
Islande, on aperçoit un
bloc évier-plaque-
chauffante-machine-à-
laver-placard que l'on
pourrait appeler la cuisine
dans un appartement
commun, mais celui-ci ne
l'est pas. Aucun autre
meuble n'est visible dans

la pièce, laquelle peut s'assimiler à un chapiteau, il ne manque que le trapèze volant. La tenture bleu foncé conjuguée à la lune créent un clair-obscur très agréable à l'œil et reposant.

En plein sur le Paris de la moquette, sur une estrade, se trouve le centre névralgique du logement,

et en plein milieu de cette espèce de scène, se trouve José. Il est assis dans un énorme fauteuil pivotant sur les bras duquel se trouve tout un fatras de boutons, claviers, touchpad et autres commandes. Autour de lui, un genre de console forme un cercle presque complet, avec une ouverture plein sud, du

côté de Montpellier. Le plan de travail de la console est surmonté sur toute sa circonférence de toutes sortes d'écrans. Certains présentent un contenu animé, d'autres sont statiques. Il y en a en couleurs, en noir et blanc, en vert et noir, en bleu et noir. Au-dessus des écrans, des haut-parleurs

diffusent un morceau de
musique métal. Des
caissons sous la console
martèlent les basses
puissantes. Des faisceaux
de lumières colorées
savamment dirigées
éclairent les parties
essentielles de la zone
dans des teintes naturelles
et apaisantes qui
contrastent avec l'aspect

machine infernale de l'ensemble.

Depuis la porte d'entrée, les filles ont l'impression d'être dans l'espace, en présence d'une sorte de vaisseau flottant quelque part entre la terre et la lune. Elles avancent presque timidement vers leur ami commun, comme si elles

l'abordaient pour la première fois.

« Salut José ! tente Amandine.

— Salut mon p'tit couple ! répond José, tout en fixant un écran. Je suis à vous dans cinquante-deux secondes, environ »

José dit s'appeler José White. Son prénom, d'origine espagnole se

prononce « rozé », ce qui donne finalement « rosé blanc » si on prend la peine de traduire son nom. Il n'est pas plus espagnol que Shakespeare et encore moins anglais, malgré le nom qu'il affiche. En fait, personne ne connaît son vrai nom. Physiquement, il est difficile de passer à côté de

lui sans le remarquer : il doit peser son quintal, en muscles uniquement. Il est vêtu d'un débardeur noir orné d'une tête de mort occupant tout le torse et d'un kilt écossais avec chaussettes homologuées. Aux pieds, il porte des babouches dont les bouts remontent en volute. Les parties

apparentes de son torse, de ses bras et de ses jambes montrent une pilosité fournie. Sur son bras gauche, une zone est rasée en forme de cœur, laissant voir un tatouage représentant une marguerite sous laquelle est écrit « À ma maman » Ses cheveux forment une houppette à l'avant et une

queue de cheval derrière.
Les filles l'ont connu dans
une soirée durant laquelle
il s'était distingué comme
chevalier servant. Ce soir-
là, elles durent affronter
deux méchants avinés qui
leur proposaient une
partie carrée et tentaient
de les empêcher de se
défiler. Courageusement,
Amandine faisait face,

prête à frapper son adversaire tandis que Julie essayait de parlementer, mais visiblement aucune méthode ne semblait faire reculer les agresseurs. À ce moment passait José qui évalua d'un coup d'œil la situation. Il s'approcha alors des filles en vociférant vers Amandine : « Zézette, je

t'ai déjà dit qu'il ne faut pas t'y prendre comme ça ! Si tu tentes de te battre aux poings avec ce con, il est capable de gagner ! » L'autre, touché dans sa fierté se dirigea alors vers José qui l'accueillit d'un monumental coup de genou dans les parties. Pendant que le quasi

émasculé était à terre, se tordant de douleur, son comparse vint au renaud : « Hé ho, l'écossais, faudrait voir à pas toucher à mon pote... » gouailla-t-il en tentant un crochet du droit sur José. Mais il était tellement ivre que José se contenta d'esquiver, attrapa son bras et l'envoya valser trois

mètres plus loin où il s'étala lamentablement dans un parterre de fleurs. On prit un verre pour fêter ça et remercier le justicier qui finalement devint leur meilleur ami commun.

José travaille pour le gouvernement. Il fait partie de l'équipe de

maintenance et de
sécurité des réseaux de la
PeoPlePoWare, un rôle
primordial, puisque tout
le système repose
justement sur ces réseaux.
Lui seul connaît sa
mission, même pas les
filles qui sont pourtant ses
meilleures et uniques
amies. Elles pensent qu'il
travaille pour une boîte

d'informatique. Il a fait partie des nommés du système il y a cinq ans, élu par le peuple et il est reconduit chaque année, depuis. Il faut dire qu'à chaque vote de reconduction à son poste, les électeurs disposent de notes que lui attribue le système. Ces notes sont basées sur des mesures de

rapidité de réaction face aux situations et sur des erreurs informatiques éventuelles. José, en cinq ans, n'a jamais laissé passer un seul script malveillant et déclenché aucune erreur, ce qui est exceptionnel pour ce poste. L'appartement est mis à sa disposition par l'état et il touche un

salaire de fonctionnaire moyen. Il n'a aucune obligation de présence, simplement une obligation de résultat. Il s'acquitte des tâches de maintenance que lui attribue le centre de gestion de PPPW, surveille et empêche les intrusions et tient à jour des bases de reporting qui

permettent aux développeurs de PeoPlePoWare d'améliorer sans cesse le système.

Le matériel qu'il utilise lui donne accès à tous les systèmes qui gèrent PPPW ainsi qu'à tous les rouages informatiques de l'état. Les seules données qu'il ne peut pas voir sont

les noms des équipiers
tenus au secret. Il est en
liaison permanente avec
ses coreligionnaires, sans
connaître leur nom,
uniquement leur pseudo.
Ensemble, ils
coordonnent leurs actions
dans le même but :
maintenir et protéger le
système PPPW.

« Désolé, un script que je

devais absolument
surveiller jusqu'au bout.
Comment allez-vous mes
poulettes d'amour ? »
s'enquiert José.

Il met quelques écrans
indiscrets en veille, retire
un doigt de son nez,
considère le fruit de sa
recherche perché au bout
de son doigt, hésite à
l'ingurgiter, l'envoie

finalement voler d'une
 chiquenaude vers le Sud
 de la France et tourne
 enfin son fauteuil d'un
 quart de tour.

« Mal ! répond Julie,
 devançant Amandine.

— *Wow, ¿ que pasa ?*
 fronce-les-sourcils-t-il.

— Maman est...

morte...commence

Amandine. Une larme

perle sur sa joue.

— ...et Amandine s'est trouvée une sœur !

conclut Julie sentant qu'Amandine ne peut pas aller plus loin.

— Et ben, quand vous venez me voir, c'est pas pour rien ! s'écrie José, ajoutant très vite : désolé pour ta maman, Amandine. Tu dois être

très malheureuse...

— Très, souffle
l'intéressée.

— Que lui est-il arrivé ?

— Crise cardiaque...

— Merde. Condoléances.

Tu as eu le temps de lui
parler ?

— Non, elle était seule, on
l'a retrouvée morte.

— C'est moche...

— Oui, mais ce n'est pas

tout...

— ???

— Maman a laissé une lettre.

— Et ?

— Elle dit que j'ai une sœur aînée qui a été enlevée avant que je naisse.

— Wow, ça c'est du lourd ! Même la presse people n'y a pas encore

pensé !

— Comme tu dis, et je ne sais pas trop quoi faire de cette nouvelle.

— Et tu t'es dit : faut que j'aille voir mon copain José ?!

— Exactement, avec Julie on a pensé que...

— Et vous avez bien fait.

Racontez moi tout ça »

Julie sors l'enveloppe de la

maman d'Amandine et la
tend à José.

« Voyons ça...»

grommelle-t-il en se
plongeant dans la lettre. Il
lance son fauteuil d'un
coup de talon et se met à
tourner à grande vitesse.
Les deux filles ont un
mouvement de recul et se
regardent d'un air résigné.
« C'est José...» fatalise

Julie.

« Oui... c'est bien José ! »
confirme Amandine.

Au bout de quelques
dizaines de révolutions, le
derviche tourneur ralentit
pour s'arrêter
définitivement.

« Où est le dossier dont
elle parle ?

— Ici, répond Julie en
sortant le dossier de son

sac à dos. Tu n'es pas malade à tourner comme ça ?

— Non, j'adore tourner. Les humains s'acharnent à fabriquer des trucs carrés, moi j'aime le rond. Le rond comme la terre, comme le soleil, comme ma chaise qui tourne. La nature ne fait rien de carré, pourquoi aller

contre ? »

Julie encaisse la réponse et se garde de tout

commentaire qui

risquerait d'emballer José.

Elle sait que s'il démarre

dans ce genre de délire,

elle ne pourra pas l'arrêter

avant longtemps.

L'intéressé étudie le

dossier dans un silence à

la hauteur de sa

concentration, pendant que le guitariste du groupe diffusé dans les enceintes se débat dans un long solo et semble avoir pour ambition d'atteindre au plus vite le haut du manche de sa guitare.

Enfin, José relève la tête, éteint la musique, se lève, passe sur

Montpellier, oblique vers

l'ouest et se dirige droit
vers l'Amérique du nord.
En plein milieu de
l'Atlantique, il s'arrête
devant les gogues,
remonte son kilt — ce qui
permet de voir qu'il ne
porte rien
dessous — s'assoit sur le
siège et pousse un long
soupir de soulagement.
« Qu'est-ce que vous

voulez, moi l'émotion ça me prend aux intestins...» assure-t-il doctement.

Amandine regarde Julie, ne sachant quelle attitude adopter. Julie lui fait signe de rester silencieuse.

« Évidemment, si on s'arrête à ce qui figure dans le dossier, on n'ira pas loin... commence-t-il après un long moment.

— Comment ça ?

— Là-dedans, il y a tout ce que peut faire un citoyen lambda face à la police : donc, rien ! Si je vous disais que pas plus tard que la semaine dernière, j'ai consulté le compte en banque du président ? Et vous savez quoi ? Il est à découvert ! »

Julie et Amandine se

demandent si c'est du lard ou du cochon. Elles attendent patiemment le verdict de José, sachant qu'il va passer par tout un tas de circonvolutions avant de se prononcer. Le peu qu'il a dit pour le moment ne leur permet pas de savoir où il veut en venir.

« José n'est pas un citoyen

lambda mesdames,
sachez-le. José il espionne,
il hacke, il accède, il
craque, bref il peut tout
savoir avec quelques
lignes de commande. Je
crois que j'aimerais
vérifier ce que la police a
réellement fait dans ce
dossier.

— Ça veut dire que tu
veux nous aider à

chercher Noémie ?

— Tu en doutais ?

— Euh... non !

— Tu me crois capable de vous laisser tomber ?

— Euh... non !

— Tu me crois incapable de trouver ce qu'a fait la police ?

— Euh... non !

— Alors ?

— Alors, je t'aime José ! »

Les trois amis sont assis par terre, sur l'île Maurice, un verre de vin devant chacun d'eux. C'est José qui parle.

« Comme c'est vieux, il va falloir un peu de temps pour trouver les archives et les décompresser car au bout de dix ans les dossiers sont rangés dans

des coffres numériques et au bout de trente ans ces mêmes coffres sont regroupés et rangés dans d'autres coffres. Il y en a plusieurs millions, de plus les vieux dossiers du début du siècle sont moins bien qualifiés que les dossiers actuels. Je vais tenter de me procurer tout ce qui a pu exister sur cet

enlèvement à l'époque,
aussi bien chez les flics
que chez le juge ou le
procureur. Quand nous
aurons étudié tout ça,
nous serons à même de
décider si nous
continuons ou pas.

— Mais comment vas-tu
faire pour chercher tout
ça ? C'est illégal, non ?

— Ce qui est légal est

d'une mièvrerie ma
pauvre Julie... Si tu savais
à quoi je passe mes
journées...
— J'aime autant pas... »

Énergie

Amandine s'installe au
bureau de l'amphithéâtre.
Elle est arrivée la

première, elle a donc un peu de temps devant elle. Elle se demande ce que José va trouver durant ses recherches du dossier de l'enlèvement de sa sœur. Au fond d'elle-même, elle sait qu'il y a peu d'espoir de retrouver une personne disparue cinquante ans auparavant... Mais le fait que cette personne soit sa

sœur crée une espèce de sentiment irrationnel comme si tout était possible. Et puis, elle se sent investie d'une mission. Elle doit réussir pour que sa mère soit fière d'elle.

« Bonjour ! »

Les premiers étudiants arrivent et s'installent dans l'amphi. Deux ou

trois garçons la regardent rêveusement... Amandine est consciente de son pouvoir de séduction mais évite de s'en servir sur les hommes car elle sait qu'il est difficile de les arrêter une fois le processus enclenché. En revanche, elle ne rechigne pas à séduire les femmes, mais elle n'est jamais allée plus

loin que la simple drague, car jusqu'ici Julie suffit à son bonheur. Elle met donc le nez dans ses notes pour éviter les garçons qui la déshabillent littéralement du regard.

« Bonjour à toutes et à tous. Aujourd'hui, je vais vous parler de la politique énergétique du début de la

PeoPlePoWare.

Les premières propositions émises sur ce sujet en quantités significatives ont concerné le pétrole.

Comme nous l'avons déjà évoqué, peu de personnes avaient compris qu'elles avaient le pouvoir et les propositions étaient du genre « stopper

l'hégémonie des
pétroliers » ou
« privilégier les énergies
alternatives » Les
politiques, toujours eux,
ont expliqué que le travail
du législateur était de faire
des propositions d'actions
concrètes pour arriver au
résultat énoncé. Il ne
fallait donc pas dire « stop
au monopole des

pétroliers », mais plutôt proposer une loi qui les empêche d'exercer ce monopole.

La source de propositions s'est alors tarie pendant quelques temps, les gens réalisant la difficulté de proposer des lois concrètes et efficaces. Ils avaient besoin d'apprendre le travail

législatif.

Petit à petit, favorisées par des débats organisés partout dans le pays, les idées ont germé. Puis une vague de propositions centrée sur un sujet a déferlé dans le système : limiter notre consommation de pétrole pour éviter la dépendance aux producteurs et le

chantage de l'offre et la demande. Des propositions similaires ont également été faites sur une base écologique et leur finalité était la même. La commission des techniciens a alors communiqué que ce concept serait retenu comme une idée fédératrice de la

gouvernance du pays et qu'il fallait maintenant des propositions concrètes qui puissent servir à mettre cet adage en application. Des propositions précises sont rapidement arrivées. La plus emblématique est celle sur les transports de marchandises que vous connaissez tous : aucun

produit fini, qu'il soit d'origine artisanale, industrielle ou agricole ne peut parcourir plus de mille kilomètres entre son lieu de fabrication et son lieu de vente. Seul le transport de matières premières sur de longues distances reste autorisé. Cette loi a révolutionné beaucoup de choses dans

le pays — pas seulement le nôtre, car bien d'autres l'ont

adoptée — notamment la répartition géographique de l'emploi. Alors qu'avant PPPW tout était centralisé par des groupes financiers basés à Paris qui faisaient fabriquer dans des pays à bas coût, ce nouveau principe a

favorisé la production locale, notamment celle des artisans et des PME. Il faut coupler cela à la loi sur la finance, adoptée pratiquement à la même époque, qui interdit la formation de groupes financiers, la spéculation et la bourse dont nous avons parlé lors de notre dernière conférence. Ces

deux lois constituent un des fondements de notre société.

La loi sur les transports a eu une autre conséquence majeure sur l'importation et l'exportation de marchandises. Alors que l'économie mondiale d'avant la PeoPlePoWare était essentiellement basée sur ces échanges

commerciaux
internationaux, paramètre
primordial pour les
économistes, l'adoption,
pays après pays de cette
loi sur le transport a freiné
les échanges et modifié la
manière de faire du
commerce.

Des exportations comme
celles de la Chine de
l'époque se sont

retrouvées, en moins de deux ans, amputées de 70 pour cent, ce qui était certes dramatique, mais aussitôt compensé par des implantations d'usines dans les pays concernés. Pour les pays adoptant la loi, les situations étaient également difficiles, car beaucoup de produits étaient fabriqués à plus de

mille kilomètres de leur lieux de vente. Des pénuries se sont ensuivies, c'est la fameuse époque des « recycleurs » entre 2059 et 2065. Le temps que les sociétés se restructurent pour implanter des usines là où c'était nécessaire pour respecter la loi des mille kilomètres, il a fallu faire

avec l'existant. Des tas d'entreprises de recyclage ont vu le jour pour faire durer les produits existants en attendant que leur fabrication reprenne. Cela a d'ailleurs été bénéfique en terme d'expérience du recyclage. D'autres produits, notamment agricoles, ont purement et simplement

disparu dès lors que leur production locale s'avérait impossible du fait du climat par exemple. Mais le plus gros effet de cette loi a été sur la gestion de l'énergie elle-même et quand je dis énergie, je veux dire pétrole »

Amandine reprend son souffle et avale une gorgée d'eau avant de poursuivre.

« Cette loi que tout le monde avait envisagée comme permettant d'être moins dépendant du pétrole a eu une conséquence non prévue par ses créateurs. Les producteurs de pétrole ont immédiatement doublé son prix ! À cette époque de début de

PPPW, tout était encore basé sur ce produit, à savoir les transports et la chimie. Il a donc fallu réagir vite pour éviter un choc majeur qui viendrait s'ajouter à celui de la mort de la finance.

Les équipes techniques ont tout d'abord suggéré que tous les brevets relatifs aux énergies

alternatives dormant dans les tiroirs des pétroliers ou autres entreprises soient réquisitionnés et redistribués à de nouvelles entreprises afin qu'elles mettent au point le remplacement du pétrole dans tous les domaines. Ce qui fût immédiatement voté par le peuple. De grosses surprises sont

alors apparues : ces entreprises en situation de monopoles avaient caché depuis des décennies leurs avancées en matière de remplacement du pétrole vraisemblablement pour exploiter jusqu'au bout cette manne financière. Certaines avaient même développé des trouvailles qui étaient

révolutionnaires. Comme par exemple la peinture photo-voltaïque qui permet la génération d'électricité de tout objet qui en est recouvert.

L'utilisation conjointe de cette peinture et des travaux sur l'inertie, effectués par d'autres entreprises ont conduit à la conception de nos

véhicules électro-inertiels
que nous utilisons
aujourd'hui et qui sont
cent pour cent autonomes
entre trois cents et mille
kilomètres par vingt-
quatre heures, selon les
modèles.

Ces peintures photo-
voltaïques ont également
permis de rendre la
plupart des habitations et

entreprises autonomes en énergie, et par conséquent, de diminuer considérablement la génération d'électricité publique qui n'est maintenant plus utilisée que pour l'éclairage public, certaines industries et les transports collectifs.

C'est également à la suite

de cela que le
CM2P — Clean My Planet
Please — a été crée par
l'ensemble des pays
abandonnant le nucléaire
et que le monument des
déchets nucléaires fût
construit.

— Est-ce que tous les pays
adhèrent au CM2P ?
questionne un jeune
homme sur le côté de

l'amphi.

— Non,
malheureusement, la
Chine, les États-Unis et la
Russie n'adhèrent pas
encore car ils sont
toujours dépendant du
pétrole et ont aussi encore
besoin du nucléaire pour
leur électricité. Mais des
pourparlers sont en cours
pour les aider à se sortir

de cette dépendance.

— Le pétrole n'était-il important que dans les transports et l'électricité ?
questionne à son tour une jeune fille.

— Non, bien sûr, il y avait d'autres applications, notamment la pétrochimie, qu'il a fallu remplacer, ce qui a mis un certain temps et créé

quelques troubles dans les habitudes de vie. Les plastiques ont été abandonnés. Là, les écologistes ont joué un rôle majeur. Ils dénonçaient leur hégémonie depuis longtemps et avaient donc déjà réfléchi à des solutions. Elles ont toutes été appliquées dans les

cinq ans qui ont suivi.

Pour cela aussi, les pétroliers avaient caché les brevets susceptibles de permettre le remplacement des matières plastiques. Après la réquisition, certains ont été utilisés.

— Quelle a été la solution pour remplacer les plastiques ?

— Ça n'était pas « une » solution, mais des multitudes. Les plastiques étaient partout, même là où ils étaient inutiles. On a commencé par éliminer les produits dits « gadgets », c'est-à-dire dont l'utilité n'était pas flagrante. Les récipients alimentaires ont été fabriqués en verre, terre

cuite, céramique, techniques qui étaient très bien maîtrisées avant l'avènement du tout plastique. D'autres produits comme les jouets ont été refaits en bois, en alliages ou en tissu. On s'est rendu compte assez vite que le plastique n'était utilisé qu'à des fins purement mercantiles et

que l'on pouvait s'en passer facilement.

— Est-ce que la pétrochimie avait d'autres applications ?

— Des tas. Les médicaments par exemple. Pour ce domaine en particulier, la transition fut moins difficile car les lois sur la médecine voulues par le

peuple ont éliminé une grosse part inutile de médicaments avant que se pose la question de leur remplacement. Nous en reparlerons lors d'un prochain cours sur la politique de santé avant PPPW.

Toujours en rapport avec l'abandon du pétrole, certaines activités ont

purement et simplement
été abandonnées. Suite à
une proposition qui
recommandait que
« l'énergie ne devait pas se
substituer à l'homme dans
les tâches que ce dernier
était capable d'assumer
physiquement » des
centaines de milliers
d'emplois sont apparus.
Par exemple, l'entretien

des voiries urbaines — le balayage, le ramassage des feuilles — est devenu manuel. En agriculture, cette loi conjuguée à celle qui limite la taille des champs exploitables a rendu manuelles certaines opérations comme les cueillettes ou les vendanges par exemple.

— Excusez-moi, vous avez

parlé du monument des déchets tout à l'heure.

Pouvez-vous nous dire comment il est apparu ?

— Et bien, des écologistes de plusieurs pays se sont mis d'accord pour faire passer une proposition visant à ériger les déchets nucléaires en exemple de ce qu'il ne fallait plus faire. Ce projet était à but

pédagogique, mais aussi technique car basé sur une idée simple : on surveille mieux ce qui est visible.

Toutes les nations utilisant le nucléaire avant la PPPW cachaiient leurs déchets en les enfouissant ou en les coulant au fond des océans. Des négociations se sont engagées entre tous les

pays possédant de tels déchets et elles ont débouché sur les principes suivants : tous les déchets nucléaires de tous les pays signataires de la charte CM2P seraient regroupés en un seul endroit, choisi pour sa faible activité sismique et bien visibles. Sur ce lieu, seraient érigés un ou des monuments

faits de déchets
nucléaires — et même
d'autres déchets dont
l'auto-destruction prend
plusieurs centaines ou
milliers d'années. Les
monuments seraient
surveillés et entretenus
par une fondation
internationale, la CM2P
Foundation. Tous les pays
signataires auraient

l'obligation de fournir des moyens et du personnel à la fondation. Cette participation serait proportionnelle à la quantité de déchets du pays concerné.

En France, comme vous le savez, tous les citoyens doivent effectuer une période d'un an au service de la CM2P Foundation à

Tamanrasset, où se trouve la zone des monuments »
Amandine demande une pause et va s'asseoir au premier rang de l'amphi. Elle est toujours émue lorsqu'elle aborde le sujet des déchets. Elle voue une admiration sans borne aux gens qui ont suggéré et mis sur pied cette CM2P. Admiration au

moins aussi importante que le dégoût ressenti pour ceux qui ont créé ces déchets... De « sombres cons » comme dit José. « Sans eux, nous n'en serions pas là aujourd'hui » ajoute-t-il quand on le branche sur ce sujet. Chaque fois, il insiste : « Le premier qui a compris que la production

nucléaire engendrerait de
tels déchets contaminés et
indestructibles, ne pouvait
pas arrêter le truc ? C'est
lui et lui seul le con ! Ou
bien le deuxième, pas
foutu de dire au premier :
on ne peut pas faire ça !
Une belle bande
d'abrutis ! »

L'organisation CM2P,
c'est trois cents kilomètres

carrés de *no man's land* en plein milieu du Sahara, sur lesquels se trouvent quatre-vingt pyramides, chacune équivalente en volume à celle de Khéops, construites avec des briques de déchets.

Chaque brique est faite de plomb et de béton et contient un volume de déchets radioactifs qui ne

peut contaminer qu'une surface limitée en cas d'accident. C'est aussi huit mille personnes employées à la maintenance et la surveillance de la zone.

Dans certains cas, comme par exemple en France, une partie des employés est recrutée via une période obligatoire d'un

an que chaque citoyen doit à l'état. La personne est alors utilisée en fonction de ses compétences, ce qui ne pose pas de problème car CM2P est une véritable micro société où tous les métiers, ou presque, sont présents. Il y a même un système journalistique qui fournit des images

commentées vingt-quatre heures sur vingt-quatre qui sont diffusées sur des moniteurs placés dans des endroits publics de tous les pays concernés. En France, ces moniteurs sont dans les stations de métro et les gares, ce qui rappelle en permanence à tout le monde les erreurs du passé. CM2P

Foundation a signé un bail de neuf cent quatre-vingt-dix-neuf ans avec l'Algérie pour l'utilisation de ce territoire. Le choix s'est porté sur cette région qui est la moins peuplée du monde et qui présente une activité sismique très faible. Les populations locales ont été grassement subventionnées pour

pouvoir déménager. Une bonne part de ces populations a préféré rester sur place et est rémunérée par CM2P pour partager sa connaissance de la région. Une clause permet à l'Algérie de demander le déménagement du site, si besoin.

CM2P ne stocke pas que

des déchets nucléaires. Il y a aussi du plastique, récupéré partout sur la planète après la fin de sa production, notamment dans le pacifique dans la zone que l'on appelait le « septième continent » Il devrait se détruire un peu plus vite, quelques centaines d'années pourraient suffire d'après

les spécialistes.

« Bien, reprenons, dit Amandine, se levant et regagnant l'estrade.

Un autre aspect législatif d'importance concernant l'énergie est l'autonomie requise et obligatoire pour tout bâtiment ou entreprise. Dès les premières lois destinées à

favoriser le remplacement du pétrole, une d'entre elles a interdit tout projet non autonome sur le plan énergétique. Si le projet concerne des bâtiments d'habitations ou de bureaux à but locatif ou non, ils doivent être autonomes en énergie, c'est-à-dire électricité, chauffage et eau chaude.

S'il s'agit d'une entreprise, elle doit également être autonome en énergie motrice, à l'exception des entreprises de transports publics. Cette dernière loi a changé beaucoup de choses par rapport à la période précédant la PPPW. À l'époque, on montait des entreprises sans chercher à savoir si

les fournisseurs
d'énergie — en fait LE
fournisseur, puisqu'il n'y
en avait qu'un en
France — étaient capables
de fournir les ressources
nécessaires. D'où
l'obligation pour ce
dernier de fabriquer de
plus en plus d'électricité
quelqu'en soit le coût,
financier ou écologique. Il

a d'ailleurs été jugé et condamné depuis comme criminel écologique pour avoir conçu et construit des centrales nucléaires en toute connaissance de cause des risques encourus.

— Est-ce que CM2P s'occupe d'autre chose que de déchets ? » demande un étudiant.

« Oui, CM2P a créé une filiale CM2P-ADSIA : Clean My Planet Please — And Don't Soil It Again, qui est chargée de prévenir toute forme de pollution à venir. Son rôle est de contrôler les processus de fabrication et de destruction de tout objet, bâtiment ou ouvrage public afin de

déterminer si des sources potentielles de pollution existent et dans ce cas faire modifier ledit procédé en conséquence. Aucun processus de fabrication quel qu'il soit ne peut être mis en œuvre avant un audit de ADSIA. — Mais comment savoir si quelque chose est potentiellement polluant

si on le découvre pour la première fois ?

— Dans ce cas, l'ADSIA considère la nouveauté comme polluante et son créateur doit prouver qu'elle ne l'est pas avant de pouvoir la mettre en œuvre. Cela passe par un test de cycle de vie complet de l'objet comprenant également sa

destruction. Si au bout du test la preuve est faite que la disparition complète de l'objet peut avoir lieu sans aucune pollution, alors la nouveauté est approuvée.

— Cela doit être extrêmement long ?

— Oui, c'est pourquoi on innove beaucoup moins vite et moins souvent qu'avant la PPPW. Sans

vouloir faire de philosophie de comptoir, on peut dire que l'on a un peu retrouvé le temps de vivre, ce que les gens avaient un peu perdu avant 2058.

— Avez vous un exemple de processus ?

— Prenons nos ordinateurs d'aujourd'hui. Avant que la loi n'existe,

un certain nombre de composants n'étaient pas du tout recyclables, une bonne partie d'entre eux est d'ailleurs dans le monument aux déchets. La loi, lorsqu'elle est apparue, a donné cinq ans aux fabricants pour se mettre à jour en terme de destruction propre de tous les composants. Certains

ont abandonné, preuve qu'ils n'avaient pas les capacités nécessaires pour répondre, d'autres ont relevé le défi. Cela a occasionné des baisses de performances des processeurs et de la mémoire et le ralentissement de la miniaturisation, tout cela dû à l'emploi de nouveaux

matériaux, destructibles
mais moins efficaces. Mais
globalement, les
ordinateurs d'aujourd'hui
restent largement assez
performants, et la
miniaturisation est plus
que correcte puisque tout
cela tient parfois dans un
bijou ou une montre.

Seuls les appareils destinés
à la médecine ont connu

une réelle régression, mais compte tenu des lois en vigueur sur ce sujet, cela n'a finalement pas vraiment d'importance. Nous en reparlerons lors de la conférence dédiée à la santé avant PPPW. Il est d'ailleurs temps de nous quitter. Je vous souhaite une bonne fin d'après-midi »

W. B.

Dans l'appartement de José, c'est l'enfer ! Une platine tourne un vinyle de Mahogany Rush, un groupe du siècle précédent, dont le guitariste, Franck Marino, était un *guitar hero* pur jus. Le morceau qui passe

est Johnny B. Goode,
standard de Chuck Berry,
repris maintes et maintes
fois par les rockers de
l'époque. Le
potentiomètre de volume
de l'ampli de 600 watts est
à la moitié de sa course.
Angèle, la voisine, hurle
sur le palier, à la fenêtre,
sonne, tape, vocifère,
s'égosille mais rien n'y

fait.

José est sur l'Inde, et simule le guitariste avec un balai. Il est plié en deux, jambes écartées, tête pendante en avant, à la manière des guitareux de l'époque. Il secoue la tête de haut en bas au rythme de la basse et braille un « yeah » de temps à autre. Rapidement, tout

l'immeuble est devant sa porte sur le palier, compte-tenu que nous sommes dimanche matin et qu'il est environ six heures...

Les commentaires et vociférations vont bon train. Certains estiment qu'on pourrait appeler la police, ce à quoi d'autres répondent qu'aujourd'hui

tout le monde s'en fout,
on ne voit donc pas
pourquoi la police se
déplacerait. Une grosse
dame dit que si au moins
c'était de la bonne
musique on pourrait peut-
être la supporter. Un
jeune boutonneux lui
rétorque que la musique
est bonne, c'est elle qui est
réac avec ses

commentaires à la con. Le mari de la dame lui demande alors s'il peut répéter ce qu'il vient de dire. Le jeune réplique que quand on a une femme aussi tarte on ne la ramène pas. Le voisin du couple, qui semble avoir un faible pour la dame en question, conseille au jeune de ne pas la

ramener car il pourrait raconter ce qu'il voit certains soirs de fête lorsque ses parents ne sont pas là. La mère du jeune homme tend alors l'oreille.

C'est au moment où la mère colle une baffe à son fils et où le mari soupçonneux tient l'amant potentiel par le

col du pyjama que la porte s'ouvre et que José sort, un panier à la main, fend la foule compacte emplissant le palier et attaque l'escalier en plaçant un « bonjour ! » bien sonore, à la manière d'un acteur de théâtre entrant sur la scène pour la première fois de la pièce.

Plus tard, vers le milieu de la matinée, Amandine et Julie sonnent chez José. Solo de batterie, hurlements de la voisine, ouverture de la porte et elles sont dans la place. José a disposé une nappe sur l'île Maurice, garnie de bols, de croissants et de verres de jus d'orange.

« Bienvenues mes poulettes. Vous prendrez bien un petit déjeuner ? s'empresse-t-il.

— Tu as tes petites manies sur l'île Maurice, dis donc, remarque Julie. Tu nous as déjà réunies là, la dernière fois, non ?

— J'ai un faible pour cette île, c'est vrai. Elle est toujours ensoleillée grâce

à la fenêtre qui est là, c'est un petit paradis.

— Tu y es déjà allé ?

— Si j'y serais été, j'y aurais resté.

— Hmm, je vois...»

Amandine contemple José. Elle se demande s'il lave son kilt de temps en temps. Elle l'a toujours vu habillé de cette manière, même tee-shirt, même

kilt, mêmes chaussettes.

« José, tu as plusieurs kilts pour pouvoir les laver et les faire tourner ?

— T'es pas bien toi ? C'est bien des questions de gonzesse, ça ! Tu crois que j'ai les moyens d'avoir plusieurs kilts ? Tu sais combien ça coûte ?

— Mais alors, tu ne le laves pas ?

— Si, tous les lundis.

— Alors le lundi tu es habillé autrement...

— Non, je reste à poil la journée en attendant que mon kilt et mon tee-shirt sèchent.

— C'est vrai ?

— Ben oui, pourquoi ? »

Amandine ne sait pas quoi répondre. Elle aimerait connaître

l'histoire de José,
comprendre pourquoi il
est comme ça. Mais si elle
le branche là-dessus, soit
elle se prend une
engueulade soit elle en a
pour des heures.

Aujourd'hui, elle ne veut
pas prendre ce risque-là,
elle vient voir si José a
trouvé quelque chose à
propos de sa sœur.

« Merci pour les
croissants ! fait-elle
diversion.

— Pas de quoi. Je ne sais
pas pourquoi, lorsque je
suis sorti les chercher ce
matin, il y avait un monde
pas possible sur le palier...
Sans doute la fin d'une
fête ? suppose José. Bref, le
café est prêt, à table ! »
ajoute-t-il.

L'odeur du café mélangée à celle du jus d'orange crée une ambiance de petit matin de vacances. Un rayon de soleil arrose la nappe qui laisse entrevoir l'île Maurice par transparence, si petite au milieu de l'océan. La poussière en suspension dans le rayon de lumière

donne une impression de chaleur malgré la température plutôt modeste. Chacun s'assoit autour de la nappe. Julie étend les jambes, s'appuie sur ses bras, ferme les yeux et laisse sa tête partir en arrière comme pour mieux sentir l'atmosphère. José se gratte le torse tout en

regardant avidement le
paquet de croissants.
Amandine, assise en
tailleur, semble
préoccupée et secoue
nerveusement un pied.
C'est elle qui pose la
question la première :
« As-tu trouvé quelque
chose à propos de
Noémie ? » lance-t-elle
rapidement.

José finit de mâcher lentement son croissant, se cure une molaire à l'aide de l'ongle de son index, contemple le résultat de son travail, hésite, puis le remet finalement dans sa bouche. Il avale une gorgée de café, rote, et regarde enfin Amandine. Il commence, en lissant

son kilt et parlant très bas, comme si on ne devait pas l'entendre :

« J'ai cherché tous les documents se rapportant au nom de Noémie associé à celui de tes parents. J'ai également cherché tous les documents se rapportant à un enlèvement à la date que mentionne ta maman.

J'ai fait des requêtes en prenant comme éléments clés un enlèvement, le métro et la période de l'enlèvement...»

Silence. José ferme les yeux, on dirait qu'il prie. Il reprend :

« Six enlèvements ont eu lieu ce jour-là, dont trois dans le métro. Dans la même semaine, vingt-

deux raptus sont recensés
dont douze dans le métro.
On a compté jusqu'à
soixante enlèvements au
mois de juillet de cette
année-là »

Il attrape un croissant, le
regarde amoureusement,
puis le coupe en deux
d'un geste lent. Il trempe
une moitié dans son café
puis l'enfourne dans sa

bouche avec un long soupir de satisfaction. Il mâche en émettant le bruit d'une bétonnière, puis avale. Il se torche les lèvres du revers de la main, rote, se gratte le menton et continue son rapport circonstancié : « À ce moment, les enlèvements d'enfants étaient devenus un

business. J'ai trouvé tout un tas de rapports confidentiels qui expliquent que le niveau de vie est tellement dégradé que des gens se tournent vers cette activité pour gagner de l'argent. Un des rapports fait état d'un réseau qui centraliserait tous les enfants enlevés. L'auteur

suppose qu'ils sont
ensuite revendus.

— C'est dégueulasse...
murmure Amandine.

— Oui » approuve José en
reprenant un autre
croissant, qu'il engloutit
d'une seule bouchée cette
fois. Un long trait de café
avalé par dessus
occasionne un bruit à mi-
chemin entre la chute et la

chasse d'eau et le voilà prêt à parler de nouveau.

Avant qu'il ait pu commencer, le solo de batterie faisant office de sonnerie retentit dans l'appartement.

Immédiatement, en plein milieu de la pièce, une image s'affiche sur laquelle le visage de la

voisine apparaît en très gros plan. On peut voir sa moustache et un certain nombre de poils qui follâtrent sur ses joues. Elle a des yeux bleus, immenses, qu'on imagine prêts à sortir de leur orbite au moindre choc. Ils fixent la caméra avec une telle intensité qu'on dirait qu'ils tremblent.

« C'est bon, arrête tes bruits de casseroles ! intime-t-elle à José en criant pour tenter de couvrir la batterie.

— Si quelqu'un fait du bruit avec des casseroles, ce serait plutôt toi, espèce de ménagère de plus de cinquante ans ! rétorque José en arrêtant la sonnerie.

— La ménagère de plus de cinquante ans t'emmerde, n'a plus de sel, et vient quémander de l'aide auprès de son connard de voisin ! gueule Angèle sans cesser de fixer la caméra.

— C'est dans ta vie qu'il te faut du sel, espèce de tarderie ? questionne José d'un ton enjoué dénué

d'agressivité.

— En tout cas, ce serait pas avec un connard comme toi ! répond-elle du tac au tac.

— Bon, tu sais où il est ? conclut José, signifiant ainsi que l'échange est terminé.

— Évidemment » achève Angèle, disparaissant de la caméra, puis apparaissant

dans l'appartement où elle traverse du Cap à Vladivostok pour se diriger vers le semblant de cuisine. Elle passe à proximité du trio en lançant un « bon appétit ! » sonore et enjoué, farfouille dans l'unique placard de Sibérie puis repasse dans l'autre sens sans un mot. La porte

claque, exit la voisine.
Amandine et Julie sont dubitatives sur cet échange d'amabilités. Jusqu'où va la relation entre Angèle et José ? Malgré les propos peu amènes des deux voisins, on sent une complicité évidente. Julie, qui veut en savoir plus, tente un « Plutôt pas mal la voisine,

non ? »

C'était l'erreur à ne pas commettre si elle ne voulait pas lancer José dans une de ses diatribes dont il a le secret.

« Sachez, chère amie, que mon idéal féminin est très éloigné de la mégère qui vient de passer devant vos yeux. Pour moi la femme idéale ne cherche pas de

sel à dix heures du matin.
La femme idéale ne passe
pas sa vie dans les
placards, les marmites et
le Canard WC. Elle n'est
pas accroc au liquide
vaisselle et à l'odeur de
serpillière. Un grand
poète du vingtième siècle,
a écrit : « Au diable les
maîtresses queux ; Qui
attachent les cœurs aux

queues ; Des casseroles ! »
A peine sont-elles
installées quelque part,
elle commencent
subrepticement par te
conseiller de pisser assis
pour ne pas salir la lunette
des cagouinces, puis elles
achètent des piles
d'assiettes comme si on
était vingt alors qu'on est
deux et pour finir elles

t'obligent à repasser tes
tee-shirts. Quand enfin, à
coup de crise de larmes et
de prises de bec, elles t'ont
gentiment imposé toutes
ses règles, auxquelles tu te
plies pour avoir la paix,
elles reviennent à la
charge en te disant que tu
sombres dans la routine,
qu'elles voyaient un autre
projet pour leur couple,

que tu es un minable.
C'est exactement pour ça
qu'il n'y a pas de femme
dans cet appartement. S'il
y en avait une, elle devrait
être à mon image :
raffinée, belle et modeste.
Finalement, je me
demande si la femme
idéale n'est pas un homme
comme moi ? » Julie
regarde fixement ses

doigts de pied. Elle ne peut pas laisser passer ça. Elle hésite entre l'humour et la colère. En fin de compte, elle sort un timide « Macho ! »

Amandine avance plus finement : « C'est exactement comme pour Julie et moi, l'homme idéal est une femme ! »
« Bien sûr mes poulettes,

vous avez raison, et c'est pour ça que je vous aime ! Vous n'avez pas tenté le diable en essayant d'imposer votre façon de vivre à une personne du sexe opposé ! Je suis comme vous, mais je n'ai pas de goût pour les hommes, donc je reste seul et je suis bien, répond José avec un large sourire.

— C'est dit ! On peut continuer ? s'impatiente Amandine.

— Je vous parlais de réseau, il semblerait qu'en plus il soit dirigé par des gens très influents, si j'en juge par une note de service que j'ai trouvée et sur laquelle figure le nom de ton père, Amandine » reprend José. Amandine

lui lance un regard interrogateur. « Cette note émane du ministère de l'intérieur, suite à une plainte contre la police d'un certain Georges, qui n'est autre que ton papa. Elle dit en substance que, pour cause d'intérêt supérieur, les dossiers d'enlèvement âgés de plus d'un mois, doivent être

fermés et elle met en garde tout fonctionnaire de police qui ébruiterait le contenu de ladite note. Ça ressemble à de la protection de personnalité, non ?

— Effectivement, approuve Julie.

— Est-ce que les documents que tu as trouvés apportent quelque

chose d'intéressant ?

s'enquiert Amandine.

— Pas grand chose de plus que ce qu'il y a dans le dossier qu'a laissé ta mère.

— Tu peux me les montrer ?

— Bien sûr »

José trifouille un boîtier sorti de sa poche et un dossier apparaît sur

l'écran où était affiché le visage d'Angèle auparavant. Il s'appelle « enlèvement de la sœur de ma pote Amandine », et contient un tas de fichiers. Un clic sur l'un d'eux ouvre une page intitulée « Note de service n° 8664 » Le texte correspond en tout point à la description faite par

José. Julie lit attentivement, tandis qu'Amandine, déçue, parcourt le texte en diagonale et s'apprête déjà à demander à José d'ouvrir un autre document.

« Attendez, dit Julie.

— Regardez cette phrase :

« ...compte tenu des intérêts supérieurs en jeu

et le risque de trouble que cette plainte pourrait...»

Quelqu'un a griffonné au-dessus de « supérieurs » Je n'arrive pas à distinguer ce qui est marqué »

José agrandit la région où Julie a repéré les traces manuscrites. On distingue deux initiales écrites à l'encre verte, suivies de plusieurs points

d'exclamation. Amandine
lit « W. B. !!! » Julie, elle,
croit voir « VV. B. !!! »

José tranche : « je pense
qu'Amandine a raison car
il y a un point après le W.
Si on considère que ce
sont des initiales, il y
aurait eu un point après
chaque V »

Les trois amis
réfléchissent devant cette

trouvaille. Est-ce que cela les avance à quelque chose ? Le fait que quelqu'un ait écrit cela sur la note de service peut-il avoir une signification intéressante pour leurs recherches ? Amandine émet une hypothèse : « Quelqu'un au téléphone qui n'avait que ça sous la main pour griffonner ?

avance-t-elle.

— Est-ce que tu dessinerais sur une note de cette importance ?
rétorque José.

— Ça y est ! s'écrie Julie. Oui, j'ai compris ! La personne qui a reçu cette note n'était pas dupe des soi-disant intérêts supérieurs et elle a écrit les initiales de la personne

qu'elle pense que l'on
cherche à couvrir !

— Qu'est-ce qui te fait
dire ça ? demande
Amandine.

— Les points
d'exclamation ! Quand tu
mets trois points
d'exclamation comme ça,
c'est que tu veux exprimer
quelque chose. La
personne qui a griffonné

ça, ne pouvait en parler à personne. Elle fait part de sa frustration en écrivant ces initiales et en ajoutant les points d'exclamation pour mettre en exergue ce qu'elle ne peut pas dire » José pousse un sifflement d'admiration.

« Drôlement bien raisonné ma poulette ! Je me demande si je ne

devrais pas revoir mon jugement sur les femmes...
— Mais c'est ça ! s'écrie Amandine, tu as complètement raison ! Frustré par ce qu'il ne peut pas dire, ce gars met toute l'ironie de la situation dans ces initiales et ces points d'exclamation. Il dit : je sais mais je ne peux rien

dire »

Pas un bruit ne sourd. Les trois réfléchissent à ce qu'il peuvent faire après avoir vraisemblablement trouvé les initiales d'une personne qui devait être protégée à l'époque des enlèvements. Il faut répondre en priorité à deux questions : « qui est derrière ces initiales ? » et

« pourquoi cette personne doit-elle être protégée ? »

Julie est la première à briser le silence : « On pourrait faire des recherches sur les gens influents de l'époque pour voir si certains correspondent à ces initiales ? »

— Un travail de fourmis ! s'exclame José.

— Tu as une meilleure
idée ? demande
Amandine.

— Évidemment !
fanfaronne José.

— Tu as raison de dire
que ta principale qualité
est la modestie... grince
Julie.

— Et je maintiens ! Donc,
vous voulez passer en
revue toutes les

personnalités de l'époque
dont les initiales sont
W.B. ?

— Oui, c'est la seule chose
à faire.

— Rien ne nous dit que ce
soit une personnalité. Pas
mal de gens tirent les
ficelles en restant dans
l'ombre...

— Il faut bien commencer
par quelque chose...

— Si nous voyons ces initiales manuscrites, c'est que le document a été numérisé depuis un document papier. Pour que ce soit justement cet exemplaire qui soit numérisé, c'est qu'il s'agissait certainement d'une copie lisible par tout le monde dans le service. On peut aussi parier que

la personne qui a griffonné ces lettres n'était pas un sous-fifre pour avoir connaissance de cela. On peut donc se poser la question suivante : est-ce qu'un cadre responsable aurait écrit des initiales très connues sur une note visible par tout le monde ? Certainement non,

puisque la note menaçait
clairement les personnes
qui seraient tentées d'en
parler autour d'eux. On
peut donc en déduire que
ces initiales appartiennent
à quelqu'un de puissant
mais pas connu
publiquement »

José se ressert du café et
reprend un nouveau
croissant.

« Tu en as déjà mangé combien ? questionne Amandine.

— hmmff, che chais pas... » mâchouille José.

— Combien en avais-tu acheté ? insiste-t-elle.

— Beuuh, une vingtaine... répond le glouton.

— Il en reste cinq, Julie et moi en avons mangé un chacune... Tu es vraiment

un ogre ! s'effare

Amandine.

— Brillante

démonstration, bravo !
félicite Julie.

— Pour les croissants ?
s'étonne Amandine.

— Mais non, l'explication
de José sur la popularité
des initiales ! s'énerve
Julie.

— Alors, tu proposes quoi

José, si les initiales ne sont pas connues ? dit

Amandine qui revient aux choses sérieuses.

— Ben, je vais tenter une requête dans les archives où j'ai déjà cherché tous ces documents. Après tout, si cette personne est en rapport avec les enlèvements elle devrait y figurer quelque part,

non ?

— Oui, tu as raison.

— Je vais mettre la requête en route maintenant, mais je n'aurais rien avant demain. La dernière à dû tourner une trentaine d'heures avant de se terminer »

Lorsque les filles sortent sur le palier, elles

entendent Angèle qui chante dans sa cuisine.

« On dirait que le sel lui donne meilleur caractère !

— J'ai déjà entendu ce qu'elle chante, non ?

— Oh oui, sûrement chez José. C'est un de ses morceaux préférés : Johnny B. Goode ! »

Pas

PeoPlePoWare

L'amphi est plein à craquer. Toute la population est représentée dans cet auditoire. Depuis l'avènement de PPPW, les citoyens consacrent beaucoup temps à la bonne marche de la société. Pour exercer leur

pouvoir à travers le système PeoPlePoWare, ils ont besoin de comprendre ou de se tenir au courant de tout. C'est pour cela que les facultés ont un gros programme de conférences généralistes et vulgarisées, destinées à tous les niveaux de culture. Aujourd'hui, Amandine

est assise sur un banc, au milieu de la foule. Elle assiste à la conférence d'une de ses collègues, Vilma, qui étudie et enseigne la géopolitique. Elle est spécialisée dans les États-Unis et c'est justement là-dessus que porte sa conférence.

« Bonjour à toutes et à tous » commence la

conférencière. Vilma est d'origine scandinave et elle parle avec un accent charmant qui fait que ses conférences, même longues, ne sont jamais ennuyeuses.

« La conférence d'aujourd'hui est consacrée aux États-Unis. Certains aspects, dans ce qui va être abordé,

peuvent s'appliquer aux autres pays n'ayant pas adopté PeoPlePoWare comme moyen de gouvernance »

Elle prend une longue respiration avant de poursuivre.

« Comme vous le savez tous, les États-Unis n'ont pas adopté PPPW depuis que ce système de

gouvernance existe.

Plusieurs raisons ont été identifiées dans les années 2050 pour expliquer cette volonté. Tout d'abord, l'adoption brutale de lois anti-finance de la part des pays PeoPlePoWare a incité les compagnies américaines à retirer la participation financière qu'elles possédaient dans

les entreprises de tous les pays ayant voté ces fameuses lois. Dans le même temps, nombre de financiers de ces mêmes pays, en désaccord avec ces lois, ont émigrés en Amérique du Nord pour éviter de perdre leur capital. Tous ces banquiers, armés de liquidités, ont investi leurs

capitaux aux États-Unis,
en Chine ou en Russie.
Ces pays ont alors connu
un brusque regain
d'activité. Dans ce
contexte, le parti PoWare
touchait peu d'électeurs,
la population estimant
que l'activité économique
repartant à la hausse ne
justifiait pas que l'on
révolutionne les structures

politiques. A cette même époque, l'extraction de gaz de schistes battait son plein, donnant à l'Amérique une véritable indépendance énergétique. PoWare représentait à l'époque cinq pour cent dans les états où il était le mieux placé.

Dans les années qui ont

suivi, le parti s'appuyait sur l'exemple des pays européens et leurs lois fraîchement votées et appliquées pour argumenter sur le bien-fondé d'un tel système de gouvernance. La population américaine, plutôt matérialiste, était assez peu encline à élire un système qui

diminueraient le pouvoir de l'argent. Les exemples de lois concernant les transports et la spéculation n'étaient pas de nature à les rassurer. On estime aussi que les trois super puissances de l'époque qu'étaient les États-Unis, la Chine et la Russie se seraient mises d'accord pour garder une

espèce de contre-pouvoir à trois et qu'elles auraient persuadé la Suisse de les suivre dans cette démarche. Aujourd'hui, il s'avère que le contre-pouvoir envisagé n'a servi à rien. Le parti PoWare n'arrive pas à dépasser cinq pour cent aux élections depuis cette époque et on n'attend pas

d'embellie, du fait que tous les citoyens déçus par le refus de PPPW en Amérique finissent par émigrer dans un pays régi par ce système. Il y a donc vraisemblablement de moins en moins d'électeurs là-bas pour ce parti »

Vilma boit une gorgée d'eau en regardant la salle.

Ses yeux croisent ceux d'Amandine qui lui fait un petit signe de la main. La conférencière sourit en retour et reprend son exposé.

« Le trio USA-Chine-Russie vit de commerce à trois, tout au moins pour les produits que nos pays ne fabriquent plus. Les pays PPPW ne leur

achètent pratiquement rien du fait des restrictions de transport et de l'interdiction de la totalité des produits issus de la pétrochimie. Nous ne leur achetons pas non plus d'électricité ni de pétrole. En revanche, ces trois pays achètent tous plus ou moins quelques produits aux états PPPW.

Nos plus grosses ventes chez eux sont les véhicules electro-inertiels. Malgré le fait qu'ils ont gardé le pétrole comme principale source d'énergie, beaucoup de villes américaines souhaitent se dépolluer et achètent ces véhicules propres en France, en Allemagne, en Italie, au Japon... Les

constructeurs américains de véhicules n'arrivent pas à remettre leur production en cause pour produire eux-mêmes ces voitures car ils sont toujours sous les diktats des marchés et aucun d'entre eux ne prend le risque de faire quelque chose de radicalement différent des autres. Leurs

principaux échanges commerciaux à trois sont dans les secteurs de l'aviation, de l'électronique, de l'informatique et de la chimie. Les USA et la Russie sont très dépendants de la Chine pour certains minerais. En effet, au début des années 2000, ces derniers avaient

acheté tous les gisements de terres rares et autres matériaux précieux pour l'électronique. N'ayant pas changé leur mode de fabrication des produits électroniques, ces trois pays ont encore besoin de ces minerais »

Vilma respecte une pause destinée à reposer sa voix. « La situation économique

des États-Unis a suivi son évolution logique et les conséquences auxquelles on pouvait s'attendre sont bien là : explosion de la pauvreté, amplification des écarts de richesse, forte dégradation environnementale et de la santé. La précarité a fait un bond impressionnant ces dix dernières années.

Les services sociaux n'existant quasiment pas, les gens s'entraident comme ils peuvent. Le salaire moyen est tombé à six cents dollars avec un minimum à trois cent cinquante dollars et un maximum à environ douze mille dollars. Oui, douze mille dollars ! Ces chiffres ne concernent que

les salariés, pas les entrepreneurs indépendants, qui sont au demeurant très nombreux. Pour vous donner des indicateurs concrets, un studio se loue environ mille six cents dollars, une petite voiture coûte à peu près quarante mille dollars et un soda vaut douze dollars.

Beaucoup de gens vivent dans la rue ou dans une voiture.

La disparité des salaires est souvent le corollaire de la pauvreté dans le système capitalisme. Cette règle ne fait pas exception aux USA puisque l'écart des salaires est monstrueux — de trois cent cinquante à douze

mille dollars ! Compte tenu de ces chiffres, il est curieux que le parti PoWare ne fasse pas un meilleur score aux élections, d'autant que des manifestations pour protester contre ces écarts éclatent tous les jours. Aucune mesure n'est actuellement envisagée pour endiguer la

progression de ce gap. Au contraire, les mesures incitant à l'entreprise personnelle sont présentées comme un palliatif à ces problèmes. Le discours est : si vous ne voulez pas vous appauvrir, ne restez pas salarié ! La dégradation de la santé accompagne évidemment la paupérisation. Le plus

grave est que l'on sait maintenant que la quasi totalité des maladies sont dues à la pétrochimie car on en a la preuve par les pays où cette dernière a été abandonnée. Presque tous les cancers et les maladies apparues vers la fin du vingtième siècle sont en train de disparaître dans tous les

pays où les plastiques ont été remplacés et où les médicaments sont fait uniquement d'éléments naturels. Aux États-Unis, non seulement les plastiques sont toujours présents partout, mais l'industrie chimique qui les produit fabrique également les soi-disant médicaments conçus pour

soigner les maladies
générées par ces
plastiques. C'est ce qu'on
appelle une situation *win-
win*, mais pour un seul
acteur de la transaction ! »
L'oratrice boit à nouveau
une gorgée d'eau.

« *Nous en serions là nous
aussi si des gens n'avaient
pas fait PPPW* » se dit
Amandine avec un haut le

cœur. Elle pense à tous ces gens qui sont désemparés devant des situations inextricables pendant que d'autres font leurs choux gras sur leur dos.

L'humain est individualiste et vénal par nature. Si personne ne prend en main sa régulation, il devient un prédateur pour lui-même

et pour son
environnement. Elle sait
que des candidats
américains à
l'immigration se pressent
aux frontières de l'Europe
et de tous les autres pays à
gouvernance populaire.
Quelle ironie !

L'Amérique, terre d'asile,
terre d'immigration et de
rêve, construite par les

colons et dont les citoyens s'enfuient maintenant par milliers...

Vilma reprend son discours :

« La situation environnementale a évolué conformément aux prévisions des écologistes du début du siècle.

L'extraction des gaz de schiste a pollué les nappes

phréatiques, diminuant les quantités d'eau potable et augmentant considérablement son coût. L'agriculture et l'élevage intensif s'ajoutent au processus. Du coup, des usines de nettoyage de l'eau se mettent en place un peu partout. Leurs processus sont à base de produits

issus de la pétrochimie, ce qui est un comble. On extrait du pétrole en polluant les nappes, lequel pétrole sert à nettoyer l'eau de ces mêmes nappes. Les entreprises américaines ont inventé le mouvement perpétuel destructeur.

Quelques efforts ont été fait sur les émissions

polluantes des véhicules ou la consommation énergétique des bâtiments, mais cela est minime en regard des pollutions existant par ailleurs.

— Est-ce qu'au moment de l'adoption de PeoPlePoWare par les autres pays, les États-Unis pouvaient prévoir cet

avenir ? questionne une
auditrice.

— Économiquement
parlant, tout cela était
prévisible et prévu. Tous
les économistes avertis
savent que le point
névralgique de la planète
en matière de commerce
et de richesses bouge
constamment. Les USA
étaient devenus ce cœur

des affaires vers les années 1900, plus précisément Boston et sa région, après Londres qui avait été le centre névralgique de la planète à la fin du dix-neuvième siècle. Les prévisions s'accordaient toutes pour un nouveau déplacement de ce centre vers la moitié du vingt et unième siècle,

vraisemblablement en
Asie. Il est impensable que
des économistes
américains n'aient pas vu
cela. On peut donc penser
qu'ils avaient imaginé des
solutions pour rendre ce
changement indolore. Il
est possible que l'adoption
de PeoPlePoWare par bon
nombre de pays dans
lesquels ils avaient des

capitaux ait perturbé leurs plans. Il est aussi possible qu'il aient cru revenir à l'âge d'or du pétrole avec le gaz de schiste et, ce faisant, reprendre les rênes de l'économie planétaire, mais ça n'est pas arrivé. Est-ce que cela répond à votre question ? — Parfaitement » répond l'intéressée.

Vilma jette un coup d'œil à ses notes. Amandine connaît ce moment où, après avoir répondu à une question, on perd le fil du discours. Elle cherche à se rappeler à quel moment exact elle s'est interrompue pense-t-elle. « Nous en étions à l'environnement, je crois » lance prudemment

l'oratrice. Comme
personne ne la contredit,
elle poursuit :
« Un autre exemple
emblématique de cette
déchéance
environnementale est
l'élevage des bovins pour
la consommation de
viande. Tout le monde sait
aujourd'hui et depuis
longtemps, que la viande

en grande quantité nuit à la santé de l'être humain et que cette viande coûte très cher à l'environnement. Aux États-Unis, non seulement personne ne cherche à diminuer la consommation et la production de viande mais au contraire les marchés spéculent de plus

en plus sur ce business.
Des subventions ont
même été votées
récemment, en 2083, pour
encourager
l'augmentation des
cheptels. Les
conséquences sur la santé
publique sont
considérables. Songez
qu'en Europe, notre
politique de médecine

naturelle et de non
acharnement
thérapeutique, appliquée
depuis une vingtaine
d'années, nous assure une
moyenne d'espérance de
vie de 73 ans tandis
qu'aux USA, cette
moyenne est passée
récemment à 69 ans
malgré leur politique de
santé « à l'ancienne » et

un acharnement thérapeutique qui est le pire de la planète. Cela démontre bien les méfaits de l'alimentation trop dosée en viande et en produits chimiques de toutes sortes, sans oublier le sucre, bien sûr.

— Aurai-ils récupéré toutes les mauvaises pratiques alimentaires

dont nous ne voulions plus ? questionne finement une femme, assise à côté d'Amandine.

— Vous ne croyez pas si bien dire ! répond Vilma.

Dès que les pays PPPW ont voté en cascade les lois interdisant toutes ces pratiques d'un autre âge, certaines compagnies d'agro-alimentaire ont

porté tous leurs efforts
d'investissement sur les
trois pays qui autorisaient
toujours leur façon de
transformer les aliments.
On peut dire sans trop se
tromper que
l'amélioration de nos
produits alimentaires s'est
accompagnée d'une
dégradation en Chine, en
Russie et aux États-Unis.

— Vous ne parlez jamais de la Suisse ? s'étonne un jeune homme.

— Non, vous avez raison. La Suisse présente une situation atypique comparée aux trois autres pays qui ne sont pas PeoPlePoWare. Sa surface est limitée et située au cœur de l'Europe ce qui en fait un acteur du

commerce régional
puisque'elle est
géographiquement peu
contrainte par la loi dites
des milles bornes. Pour
pouvoir commercer avec
ses voisins, le pays a dû
adopter un certain
nombre de lois
compatibles avec les
nôtres. La Suisse est en
fait un pays qui applique

presque les mêmes lois
que ses voisins, sans être
sous gouvernance
populaire. On imagine
qu'elle ne veut pas
franchir le pas pour ne pas
perdre ses relations
financières avec la Russie,
la Chine et les USA »

Vilma jette un nouveau
coup d'œil à ses notes et
fait une légère moue.

Moue qu'Amandine connaît bien, elle la fait elle-même lorsqu'elle a traité de tout le contenu et qu'il reste à conclure. Ça ne manque pas :

« Il nous reste à conclure... dit Vilma. Il faut comprendre que, pour les Américains, cette situation environnementale qui

nous paraît désespérée à nous européens, est pratiquement normale. Seule une petite partie de la population américaine est au fait des problèmes de pollution. Pour eux, le premier problème est sans doute la pauvreté, et ils ne la relie pas forcément aux problèmes d'environnement. Cette

différence de vue peut d'ailleurs s'appliquer aussi à la paupérisation : les Américains, habitués au libéralisme sauvage et à l'absence de structures sociales souffrent de la pauvreté mais n'incriminent pas forcément leurs dirigeants ni même les financiers. Ils ne sont pas fatalistes mais

n'accusent personne.

Beaucoup d'associations se sont créées en Europe ces derniers temps pour leur venir en aide.

Certaines se contentent d'actions ponctuelles, genre humanitaire, d'autres exercent de vraies pressions pour les inciter à changer de gouvernance. Il est certain que la

structure fédérale du pays et la grande disparité de cultures entre les états ne facilitent pas la mise en place d'un système tel que le nôtre. Autre possibilité : est-ce qu'à l'instar de la Suisse, l'Amérique ne pourrait pas adopter petit à petit nos pratiques environnementales, industrielles, agro-

alimentaires et de
politique de santé ?
Notre intérêt est
important dans cette
affaire, car nous ne
pouvons juste plus
échanger avec les États-
Unis — et les deux autres
pays — tant nos valeurs
divergent. Il est aussi très
dommage de nous passer
de leurs compétences dans

beaucoup de domaines. Il y a fort à parier que s'ils avaient été associés à nos années de recherches pour le remplacement du pétrole, ils nous auraient fortement aidés et fait gagner un temps précieux. Je terminerai en reprenant le pari de certains journalistes, sociologues, économistes et autres

intellectuels qui misent sur le fait que les États-Unis auront adopté PPPW avant la fin du siècle et que les trois derniers pays que sont la Chine, la Russie et la Suisse suivront alors. Rendez-vous donc dans seize ans ! Au revoir ! »

Trois pistes

Amandine débarque seule chez José, visiblement en plein déjeuner. Sur la tablette fixée à son fauteuil, trône une pizza dont le diamètre est très légèrement inférieur à celui d'un rond-point. Dessus, tous les ingrédients disponibles sur le marché semblent s'y trouver : tomate, fromage,

œuf, légumes, agrumes,
fruits et même des
pâtisseries !

« Les cannelés de
Bordeaux, c'est vraiment
nécessaire sur la pizza ?
entre-t-elle en matière.

— A little, my nephew
que répond le goinfre.
C'est la touche finale qui
donne à la pizza sa
réputation de repas

complet !

— Ça, pour être complet, c'est complet...» ironise la belle rousse.

José ne mange pas sa pizza, il la dévore. Il approche son visage très près du plat, grogne, arrache un lambeau, le soulève en l'air pour le contempler, semblant vérifier qu'il a bien choisi

un morceau comprenant tous les ingrédients, puis ouvre la bouche comme chez le dentiste et y fait descendre lentement le produit de sa chasse.

Lorsque celui-ci a complètement disparu, englouti, il se met à mâcher en produisant un bruit proche d'une machine agricole tournant

en continu. Par moment, une légère goutte de sueur perle sur son front, alors il rumine un peu plus fort en levant les yeux au ciel. Puis, un énorme bruit de tuyauterie signale que la portion est broyée et qu'il vient de l'envoyer au rez-de-chaussée, à l'estomac. José baisse alors les paupières et s'ensuit un

moment de plénitude.
Lorsqu'enfin il ouvre les yeux, il se remet à contempler la pizza, se demandant à quelle partie il va maintenant s'attaquer.

Amandine attend patiemment qu'il ait terminé. On ne dérange pas José qui mange, c'est une règle de base pour

rester amie avec lui. José n'est pas gros. Il mange beaucoup, pèse son quintal, et même si sa masse imposante peut faire croire qu'il est en surpoids, il n'est pas gros. En d'autres temps, avant que les lois sur l'alimentation et l'énergie soient mises en place, il aurait été obèse, car il

mange vraiment
n'importe quoi, sans
aucun discernement et ne
pratique aucun sport.

Mais aujourd'hui que les
aliments ne sont plus
composés que d'éléments
naturels et que les lois sur
l'énergie et les transports
obligent tous les citoyens
à un minimum d'activité
physique, les obèses

n'existent à peu près plus.

« Alors, ma poulette, tu es venue sans ta poulette ? »

s'inquiète José qui a enfin terminé de manger et sirote maintenant un énorme verre d'un liquide indéterminé.

« Ma poulette est en train de picorer dans les plantes vertes d'une société que je ne connais même pas, où

j'espère qu'il n'y a pas trop de coqs pour la draguer !
répond Amandine.

— Tu parles, entre vous c'est du solide ! Et puis tu es la fille la moins con que je connaisse...» rassure José.

Amandine ne sait pas trop comment elle doit prendre cet avis...

« Merci. Alors, ta requête

a-t-elle ramené des résultats ? coupe-t-elle, impatiente de savoir.

— Trois.

— Trois quoi ?

— Trois résultats.

— Qui sont ?

— Walter Brune,
Wladislaw Bofigue et
Waly Broutin.

— Connus ?

— Pas eu le temps de

chercher encore, la requête s'est terminée ce matin. On va regarder ça » José sort un de ses boîtiers dont lui seul a le secret.

Apparaît l'habituel écran holographique au milieu de nulle part avec, en plein format, la photo d'Angèle dont un côté du bustier est baissé laissant apercevoir la pointe d'un

sein et la jupe relevée dévoilant de magnifiques cuisses.

« Je t'avais dit qu'elle est pas mal ! raille Amandine.

— Oui, enfin, euh, bon, c'est pas ce que je voulais te montrer, ça doit être une erreur...» bafouille

José, aussi rouge que son kilt.

Je ne pensais pas te faire

rougir un jour ! pense
Amandine, mais elle se
garde bien d'insister.
Visiblement, José est gêné
et elle n'aime pas tirer
profit de ce genre de
situation. L'écran affiche
maintenant une page
destinée à faire des
recherches, qu'Amandine
n'a jamais vu nulle part
sur le Web. José tape le

premier nom dans la boîte de texte et une fiche personnelle apparaît.

La partie dédiée à l'état civil dit que Walter Brune est né en 2009 à Lyon, ce qui lui fait soixante-quinze ans aujourd'hui.

Son *curriculum vitae* montre qu'en 2038 il était jeune commissaire à Paris et qu'il a été en charge de

nombreux dossiers
d'enlèvement.

« Celui-là, il colle pile-poil
à ce qu'on cherche !
s'exclame Amandine.

— Voyons les autres »
suggère José.

Pour Wladislaw Bofigue,
qui est né en Pologne en
2014, il était attaché à
l'ambassade de Pologne
en France en 2038.

« Si ses initiales sortent dans cette requête, c'est qu'il y a dû avoir des enfants polonais enlevés ou alors une piste de l'enquête menait en Pologne... suppose José.

— Ou même les deux ? renchérit Amandine.

— Ou même les deux, approuve José.

— Voyons le dernier »

Waly Broutin, né en France en 2014 également, était employé à la RATP comme chauffeur de métro en 2038.

« En voilà déjà un qu'on peut éliminer, affirme Amandine.

— Et pourquoi ?

— Il ne pouvait pas à la fois conduire le métro et enlever des enfants. Si son

nom figure dans ces dossiers, c'est qu'il a dû signer un témoignage ou quelque chose comme ça. — Hmm, dans les thrillers, c'est souvent les apparences les moins pertinentes qui se révèlent être la solution.

— Réveille toi José, on n'est pas dans un roman à deux balles ! On est dans

la vraie vie, celle de 2084.

— Non, l'enlèvement se passe en 2038, je te rappelle !

— 2038 ou 2084, ce n'est pas une fiction !

— En tout cas, je pense qu'il ne faut rien négliger.

— OK. Je propose qu'on leur donne à chacun une priorité et qu'on les traite dans cet ordre.

— Ça me va » répond José.

Amandine réfléchit à l'ordre dans lequel elle souhaiterait continuer les recherches. Elle ne démord pas du fait que le chauffeur de métro n'a certainement rien à voir dans tout ça. Elle le mettrait donc en dernier. Restent l'attaché

d'ambassade et le flic.

Difficile de pencher pour l'un ou l'autre. Il va falloir enquêter sur eux pour savoir lequel des deux aurait éventuellement pu être à la tête d'un réseau d'enlèvement. Mais dans quel ordre ? Elle opte pour le flic sans trop savoir pourquoi.

« Je propose Walter

Brune, puis Wladislaw Bofigue et Waly Broutin en dernier, avance-t-elle. — Je propose qu'on creuse un petit peu plus sur leur situation actuelle, cela nous donnera peut-être un élément auquel on ne pense pas » rétorque José. Joignant le geste à la parole, il développe la fiche de Waly Broutin

qu'Amandine pensait
traiter en dernier. « *Juste
pour m'emmerder* » pense-
t-elle immédiatement.

Mais le désir de
contradiction de José
s'avère payant : Waly
Broutin est décédé d'un
cancer en 2046.

« Bon et bien, lui, son cas
est réglé, triomphe
Amandine.

— Ça ne veut pas dire qu'il n'est pas coupable ! s'écrie José.

— Si, car si tu regardes dans les documents que nous avons étudiés l'autre jour, tu t'aperçois que les enlèvements ont duré jusqu'en 2050, au moins. S'il était la tête pensante, je doute fort que tout cela ait duré encore quatre ans,

peut-être plus, sans lui.

— Un point pour toi »
s'incline José.

Il développe ensuite la
fiche de Wladislaw
Bofigue, toujours à
l'encontre de ce que
préconise Amandine. Là,
situation différente :
l'homme a évolué et il est
actuellement ambassadeur
de Pologne en Malaisie.

« Évidemment, si on veut lui parler, c'est beaucoup moins simple que Garges-lès-Gonnesses...

— C'est clair ! »

Personne n'ajoute rien et José passe au dernier, le commissaire Walter Brune. Ce dernier, après avoir exercé une dizaine d'années au poste de commissaire de police

dans différents quartiers de Paris, a été ensuite nommé sous-préfet de la Seine Maritime et il a fini les cinq dernières années de sa carrière comme préfet de l'Hérault. Il est aujourd'hui retraité et vit près de Montpellier.

« Belle carrière, admire Amandine.

— Oui, joli parcours.

Peut-on soupçonner un homme comme ça ?

— On peut soupçonner tous les hommes !

— Holà, pas de féminisme de base ici...

— Ce n'est pas du féminisme, c'est du réalisme !

— Comme tu y vas ! Tu penses vraiment que tous les hommes sont des

salauds ?

— Quand je suis en colère, oui. Et quand je pense à l'enlèvement de ma sœur, je suis en colère.

— Et si on découvre que c'est une femme qui est à la tête de l'organisation ?

— Je n'ai pas dit que les femmes étaient toutes honnêtes. J'ai juste dit qu'aucun homme ne l'est !

— Ce qui est déjà une affirmation à la con !

— Tu as raison, je ne dois pas généraliser. Je suis sous le coup de la disparition de ma mère, elle même abandonnée par mon père, parce que quelqu'un a un jour enlevé ma sœur. Ça fait beaucoup pour une fille comme moi.

— Bien. Donc on commence nos investigations par m^ossieur le préfet ?

— On n'a pas vraiment le choix, si ?

— On n'a pas le choix »

Les filles sont assises face à face dans le train pour Montpellier. C'est un train dit économique,

c'est-à-dire qu'il ne dépasse pas les 150 kilomètres à l'heure. Les recherches en consommation raisonnée ont abouti à une nouvelle définition des critères de qualité des transports. Par exemple, pour un voyage en train, quel est le rapport temps/satisfaction pour un voyage donné ?

Les études ont avéré que sur un Paris-Montpellier, par exemple, passer deux heures de plus dans le train n'était pas un problème pour les passagers alors que le prix en était un. Il faut dire que les déplacements pour des séjours de moins de deux jours n'ont plus cours en 2084 car on utilise

systematiquement la vidéo pour les réunions de travail. Séjournant plus longtemps, on peut donc passer un peu plus de temps dans le transport. La limitation de la vitesse de chaque train en fonction de son trajet est maintenant une pratique courante, qui rend le train plus économique en

électricité et fait baisser le prix du billet. Amandine et Julie ont justement quatre jours de congés et elles projetaient plus ou moins un petit séjour à la mer. C'est donc l'occasion qui fait le larron. Arrivées à la gare de Montpellier, elles affrètent un taxi, direction Montferrier-sur-Lez, situé à une dizaine de

kilomètres au nord de la ville.

La maison de Walter Brune est située en plein centre du village dans une ancienne cave à vin restaurée. On l'atteint par un chemin qui débouche dans une cour à flanc de colline, d'où la vue sur la garrigue est imprenable.

Une piscine à débordement longe le bord extérieur de la cour et donne une sensation d'horizon assez bluffante. L'habitation, en pierres, présente deux grandes arches qui ont dues être fermées par des portes cochères dans le temps, mais qui sont dorénavant vitrées et qui baignent la

maison dans une lumière
comme seul le midi sait la
faire. Une vigne vierge
court autour des arches et
donne une relative
fraîcheur. Julie éprouve
une drôle de sensation.
« J'ai l'impression d'être
déjà venue ici dit-elle,
pensive.

— Tu vois que tu me dis
pas tout ! » la taquine

Amandine, qui sonne à la porte.

Au bout d'un moment qui paraît interminable, un homme visible à travers les baies vitrées, arrive du fond de la pièce avec une lenteur extrême et ouvre la porte.

« Qu'est-ce que c'est ? »
chevrote-t-il.

Il est petit, n'a presque

plus de cheveux et se tient légèrement plié, comme s'il attendait qu'on lui tape sur la tête.

« Bonjour, vous êtes Walter Brune ? s'enquiert Amandine.

— C'est bien ça.

— Nous enquêtons sur des enlèvements qui ont eu lieu dans les années 2030 à 2040. Vous étiez

bien commissaire à
l'époque ?

— Absolument. Vous
enquêtez pour le compte
de qui ?

— Nous sommes
indépendantes et nous
vendons nos enquêtes à
des sociétés produisant
des documentaires.

Voudriez-vous répondre à
nos questions ?

— Ma foi, pourquoi pas !
Entrez donc, ça me fera
un peu de compagnie.

— Merci pour votre
coopération. Vous vivez
seul ?

— Non, ma femme fait du
bénévolat et s'absente
toute la journée »

Walter Brune les précède
à travers la maison qui est
magnifique. Les sols sont

en tomettes rouges ou orange, les murs sont ocre. Les meubles en bois clair semblent avoir été ajustés à la maison. Plusieurs fontaines émettent un gargouillis rassurant et des puits diffusant une lumière dorée ont été aménagés ici et là dans les toits.

« Asseyez-vous, je vous en

prie.

— Merci.

— Alors, vous ressortez ces vieux dossiers des années trente ?

— Oui, en fait, nous n'avons pas beaucoup d'éléments. Nous savons seulement qu'une vague d'enlèvements sans précédent a eu lieu à l'époque et qu'on a jamais

pu trouver les coupables
ni les enfants disparus.

— Mais comment avez-
vous appris cela ? Ces
dossiers étaient archi
confidentiels ! »

Amandine se traite de
tous les noms. Pourquoi
n'ai je pas préparé ces
réponses avant de venir ?
pense-t-elle. Vite, je dois
trouver une réponse.

Avant qu'elle ait pu trouver un argument, Julie prend la parole.

« C'est un oncle à moi qui raconte depuis que je suis petite que sa fille a été enlevée. J'ai commencé ce boulot il n'y a pas longtemps et j'ai proposé ce sujet à Amandine, ici présente. Elle a tout de suite été intéressée.

— Bien. Mais comment êtes vous passées d'un enlèvement à une vague d'enlèvements, qui je vous le répète, était confidentielle » insiste le vieux.

Oh, il commence à me faire tartir l'ancêtre, pense Amandine. Elle reprend la parole :

« Nous avons un ami très

doué en informatique qui a fait des recherches et qui a trouvé les archives de quelques dossiers.

— Très bien. Alors, en quoi puis-je vous être utile ?

— Nous sommes intéressées par la vague d'enlèvements, mais comme vous vous en doutez, nous aimerions

plus particulièrement
parler de la cousine de ma
collègue. Elle s'appelait
Noémie. Cela vous dit-il
quelque chose ?

— Non. Nous avons
tellement de dossiers à
l'époque que je ne me
souviens pas des noms en
particulier.

— Pourquoi ces
enlèvements devaient-ils

rester confidentiels ?

— C'était les ordres d'en haut, pour « défense d'intérêts supérieurs »!

— Émanant de qui ?

— Du ministère de l'intérieur, bien sûr. Je ne prenais mes ordres que là !

— À votre avis, quels pouvaient être ces intérêts pour en arriver à cacher

des enlèvements

— La sécurité intérieure,
ma petite dame ! Ne pas
affoler la population !

Vous imaginez les
réactions si nous avions
dit qu'une soixantaine
d'enlèvements avaient eu
lieu en seulement un
mois ?

— Pensez-vous que nous
pourrions rencontrer le

ministre ou le chef de cabinet de l'époque ?

— Les deux sont décédés, je crois que seule la femme du ministre est encore de ce monde. Elle s'appelle Aurelle

Tombaleur de Latour, elle habite dans le seizième arrondissement à Paris.

— Je ne l'imaginai pas dans le dix-huitième...

— Plus globalement, que pouvez-vous nous dire de cette vague d'enlèvements ?

— Les ravisseurs devaient être très organisés pour nous avoir toujours échappé ainsi. Ils avaient également l'intelligence de bien disséminer géographiquement leurs forfaits, ce qui fait que

nous n'étions jamais prêts
lorsqu'un nouveau rapt
avait lieu.

— Vous semblez
admiratif...

— J'ai coutume de dire
que les policiers sont des
malfrats qui n'ont pas
réussi dans la vie, même si
je suis conscient que c'est
un lieu commun...

— Vous avez des regrets ?

— Non, bien sûr, mais à la longue des liens invisibles se nouent entre les chasseurs et le gibier.

— Quelles méthodes mettiez vous en œuvre pour les recherches ?

— Comme d'habitude, recherche de témoignages, appels à tous les indics, les bars, surveillance du métro... La force de ces

gens-là était de ne jamais demander de rançon. Ils enlevaient et disparaissaient à tout jamais. Aucun contact n'était possible ensuite.

— Estimez vous avoir mis tout en œuvre pour débusquer les malfrats ?

— Oui, je crois que nous avons tout essayé. Sans succès »

Amandine lance à Julie un regard interrogateur. Non, Julie n'a rien d'autre à demander à Walter Brune. Amandine la sent mal à l'aise sans comprendre ce qui la tracasse.

« Je crois que nous avons fait le tour... » dit

Amandine en faisant mine de se lever.

Walter Brune toussote et

dit très vite :

« Vous m'avez parlé d'un ami qui a trouvé des dossiers, tout à l'heure. Je m'ennuie pas mal et il y a longtemps que j'ai envie de me replonger dans tous ces dossiers qui me rappelleront ma jeunesse. Voudriez-vous me donner ses coordonnées, j'aimerais lui demander

qu'il me les trouve.

— Bien sûr, je vais vous laisser son téléphone. Il s'appelle José White. Vous avez de quoi écrire ? »

Pendant qu'Amandine laisse le téléphone de José, Julie continue d'éprouver le malaise qu'elle ressent depuis son arrivée ici. Elle a beau regarder partout, elle ne voit rien qui

pourrait provoquer cette sorte d'état second.

Amandine a terminé, elles prennent congé de l'ex-commissaire, en promettant de le tenir au courant de leur enquête et retrouvent la cour, puis le taxi qui les attend au bout du chemin. Une fois à l'intérieur, Julie s'adresse à sa concubine : « T'en

penses quoi ? » Amandine reste dubitative : « Il a l'air bien gentil, cet homme, je le vois mal diriger une organisation du crime...

— Je ne serais pas aussi affirmative que toi

— Pourquoi ?

— Quelque chose me met mal à l'aise. Je n'arrive pas à déterminer de quoi ça vient. En tout cas, je le

trouve un peu trop serein quand il parle de cette affaire. Les vieux, ça se lamente, non ?

— Là, tu fais dans le cliché, ma chérie.

— Peut-être, mais je trouverai d'où me vient ce malaise !

— On remet tout ça à plus tard, un debriefing avec José par exemple ? En

attendant, on profite de nos quatre jours ?

— Oui, t'as raison, comme toujours ! Allez, *¡ vamos a la playa !*

Chauffeur ? À la mer s'il vous plait ! »

Transports

Amandine et Julie boivent un café sur la place de la

République. Il est sept heures et demie, Paris se met en branle. Les employés de la voirie ont ouvert les robinets pour faire couler l'eau dans les caniveaux. Il n'y pas de trottoir, un caniveau central recueille les eaux de pluie, ainsi l'ensemble de la rue est au même niveau. Selon une loi

soumise sous PPPW, la priorité de circulation revient aux piétons, puis aux véhicules à traction humaine et enfin aux véhicules électro-inertiels. La vitesse est limitée automatiquement à 30 kilomètres par heure grâce à des bornes qui communiquent avec les véhicules. La fraîcheur de

l'eau qui court au milieu de la rue se combine à l'odeur de café dégagée par le percolateur.

L'ambiance est paisible car il y a encore peu de gens dans la rue, c'est le moment privilégié des lève-tôt qui musardent aux terrasses de café, regardant les passants ou lisant leur journal et

attendant la dernière minute pour rejoindre leur travail.

Les filles ne sont pas exactement des lève-tôt, mais Amandine a sa conférence à huit heures aujourd'hui et Julie doit commencer un nouveau chantier à la même heure. Elles sont conquises par l'atmosphère de calme et

de fraîcheur qui règne à cette heure sur la place.

« Nous devrions faire ça plus souvent ! »

commente Amandine.

Julie réprime un

bâillement, exprimant

ainsi qu'elle est

moyennement d'accord.

Son amie n'insiste pas, elle

doit justement partir. « À

tout à l'heure » dit-elle en

se levant et en déposant un baiser sur les lèvres de Julie qui continue de somnoler. « Hmm hmm » répond l'endormie en se lovant encore un peu plus dans son fauteuil en osier.

L'amphithéâtre est déjà rempli lorsqu'Amandine arrive à la Sorbonne. Elle a perdu du temps en

croisant une
manifestation. En 2084,
les manifestations ont
souvent lieu le matin car
le but est de les filmer
pour ensuite publier la
vidéo sur le site de PPPW.
À cette heure-ci, la
lumière est idéale et on
peut y aller avant le
boulot.

Les manifestations sont, le

plus souvent, le fait de groupes politiques qui veulent revendiquer et faire passer une idée à la population qui pourra ensuite éventuellement émettre une proposition sur PeoPlePoWare. C'est un bon moyen de faire passer des idées, plus efficaces que les stériles et longs débats ou les clips

de propagande. Plus il y a de monde à la manif, plus le message est efficace. Les leaders d'idées choisissent en général la ville où ils ont le plus de chance d'avoir beaucoup de participants, lancent un appel quelques temps auparavant puis filment la manifestation qui montre force slogans. La bande

son est très soignée pour permettre au spectateur de bien comprendre le message. L'ensemble ne dure pas plus de quelques minutes. Ces manifestations physiques ont remplacé les manifestations virtuelles apparues au début de PPPW. À l'époque, on pouvait manifester en

ligne, sur l'interface de PeoPlePoWare. Mais il s'est rapidement avéré que beaucoup trop de mouvements étaient organisés pour des causes qui n'en valaient pas toujours la peine et que finalement les messages étaient dilués dans la masse. Trop de manifestations tuent les

manifestations !

L'événement réel est donc le bon moyen actuel de se faire entendre.

Amandine pose ses affaires sur le bureau de l'amphi et se tourne vers l'auditoire.

« Bonjour, je vous prie de bien vouloir m'excuser pour ce léger retard. La

conférence d'aujourd'hui
traite des transports. Nous
allons essayer de
comprendre ce qu'ils
étaient avant la révolution
et comment ils sont
devenus ceux que nous
connaissons à l'heure
actuelle »

Le but de la manifestation
était justement l'ajout de
tricycles aux vélos mis à la

disposition des citadins.

Les organisateurs essaient de sensibiliser les citoyens au fait que certaines personnes n'ont pas la notion suffisante de l'équilibre pour utiliser un vélo mais aimeraient malgré tout bénéficier de ses bienfaits sur la santé. Je dois penser à parler de cela pendant la

conférence, se dit
Amandine. Elle reprend :
« L'histoire des transports
est intimement liée à celle
du pétrole, même si le
charbon fut utilisé avant
pour les trains et les
bateaux. On peut dire que
le pétrole a aveuglé
l'homme en matière de
transports terrestres,
maritimes et aériens. Dès

l'avènement du moteur à combustion interne, et un peu plus tard du réacteur, plus personne ne s'est posé de question pour faire avancer un objet roulant, flottant ou volant. Il suffisait d'avoir assez de puissance pour compenser les frottements de l'air ou mécaniques et le tour était joué. Les

habitudes étant prises, on a peu à peu oublié les conséquences d'une telle consommation d'énergie, aussi bien économiquement que pour l'environnement. Les années 1950 à 2030 ont été particulièrement énergivores, malgré deux crises majeures du pétrole. Des sommets ont été

atteints en matière de gaspillage d'énergie. Par exemple, dans les années 1980 à 2000, des conflits sociaux à la SNCF ont fait passer la quasi totalité du fret ferroviaire au transport routier, décuplant la dépense d'énergie et la pollution. À cette même époque, les constructeurs automobiles

ont eu un moment pour
cible d'équiper chaque
foyer avec trois voitures,
objectif qu'ils n'ont
heureusement jamais
atteint. Mais l'importance
du transport routier a fait
grimper l'automobile au
rang de première
industrie du pays. Cette
position renforçait
toujours plus les lobbies

du transport qui dictaient les lois aux différents gouvernements.

On avait complètement occulté le fait qu'un moteur thermique est sale, consommateur d'énergie et bruyant et on en mettait partout, quitte à disposer d'une débauche de puissance pour des tâches de rien du tout. Par

exemple, on avait inventé des espèces de soufflettes servant à nettoyer les rues. C'est-à-dire que l'on mettait en jeu environ deux chevaux-vapeur — pour mémoire, un cheval-vapeur correspond peu ou prou à la puissance d'un cheval animal — pour pousser des papiers gras ou des

feuilles mortes pesant
quelques milligrammes !
Tout cela dans un bruit
d'enfer, des émanations
polluantes et en
consommant inutilement
de l'énergie. Dans le
même ordre d'idées, il
était devenu courant de
prendre son véhicule, qui
dépassait couramment
une centaine de chevaux-

vapeur, pour aller
chercher une baguette de
pain à moins d'un
kilomètre de là.

L'habitude étant prise et
les marchés ayant misé
gros sur cette branche de
l'économie, rien ne réussit
à endiguer cette gabegie
énergétique avant
l'avènement de la
PeoPlePoWare.

La réponse de la population à ces années de domination fût à la hauteur du gaspillage. Beaucoup de lois ont été mises en place uniquement parce que des générations de citoyens ont été abusé par des investisseurs et des technocrates sans vergogne. D'abord, la loi

des mille bornes a mis un
frein immédiat aux
transports

intercontinentaux.

Ensuite, les lois sur le
remplacement du pétrole
ont tué l'industrie basée
sur les moteurs
thermiques. Enfin,

l'interdiction de posséder
un véhicule pour les
citadins a sonné la fin de

la production
d'automobiles à grande
échelle. Certaines
entreprises ont disparu
tandis que d'autres se sont
reconverties dans
l'électro-inertiel. De façon
schématique, on peut dire
que cette industrie qui
fabriquait des quantités
énormes de véhicules à
travers des

multinationales est devenue une activité de PME, produisant des quantités modestes et des produits écoresponsables. Il en est de même pour les camions, qui n'assurent plus aujourd'hui que les liaisons entre les gares ferroviaires ou fluviales et les centres de fret des

viles »

Amandine regarde l'heure. Le sujet du transport est si vaste qu'elle doit faire attention à ne pas trop déborder sur l'horaire. Elle reprend rapidement :

« Essayez d'imaginer ce qu'étaient les villes quand des milliers de voitures à pétrole circulaient dans

les rues et que les piétons
marchaient à côté ! Les
poussettes plaçaient les
enfants à hauteur du
tuyau d'échappement, qui
était en quelque sorte la
cheminée de la voiture.
De plus la vitesse était
limitée à cinquante
kilomètres à l'heure mais
cette limite n'était
quasiment jamais

respectée. Essayez aussi
d'imaginer le bruit.

Aujourd'hui, nous
circulons à vélo ou en
véhicule électro-inertiel,
ce qui ne produit
pratiquement aucun bruit
et n'émet aucune odeur,
aucune fumée, aucune
pollution.

— Pourquoi existe-t-il
deux sortes de vélos

électriques ? demande un étudiant.

— Oui, le vélo à entraînement direct et celui à entraînement indirect. L'entraînement direct est une bicyclette électrique issue du vélo traditionnel sur lequel le cycliste pédale pour l'entraîner, c'est-à-dire que le pédalier est relié à

la roue par une chaîne transmettant le mouvement. On a ajouté un moteur d'assistance qui agit dès que l'on pédale pour diminuer l'effort nécessaire du cycliste. Cette technologie avait déjà cours au début des années 2000 et a simplement été optimisée. Le vélo à entraînement

indirect est plus récent. Le cycliste, en pédalant, fait tourner une dynamo qui charge la batterie. Seul le moteur électrique entraîne la bicyclette par action du conducteur sur un bouton. L'avantage est que l'effort et la vitesse de pédalage sont constants et ne dépendent pas du relief de la route. On peut

même éviter de pédaler si l'on veut, mais dans ce cas la batterie ne se charge pas et l'autonomie est fortement réduite »

Amandine fait une pause qu'elle met à profit pour boire un verre d'eau. Elle doit rapidement passer aux transports aériens si elle ne veut pas exploser le timing. Mais avant, elle

repense à la manifestation
de ce matin :

« Ce matin, j'ai été
retardée par une
manifestation qui réclame
des tricycles en plus des
vélos à deux roues. Cela
serait utile aux personnes
incapables de garder
l'équilibre sur une
bicyclette. Qu'en pensez-
vous ?

— Je suis totalement pour ! J'ai un problème d'oreille interne qui m'interdit tout ce qui fait appel à l'équilibre !

— Dans ce cas, pensez à faire une proposition sur PPPW pour augmenter les chances de création de la loi.

— Je le ferai. Je ne pensais pas que d'autres avaient ce

même problème.

— Très bien. Vous venez de vivre en direct la naissance d'une proposition de loi sur les transports ! »

Amandine boit une gorgée d'eau à la bouteille mise à sa disposition sur le bureau. Elle reprend aussitôt :

« L'aviation n'a rien à

envier à l'automobile pour le sort qui lui fût réservé dès l'adoption de PPPW. La population devait avoir des comptes à régler avec les acteurs du transport aérien, car nombre de propositions ont déferlé, toutes centrées sur le même sujet : moins d'avions, moins de vols, moins de dépense inutile

d'énergie, moins de pollution. Les avions de plus de cent places ont d'abord été interdits. Puis les vols continentaux de moins de trois heures. Enfin tous les transports de fret, excepté pour l'humanitaire. Pour chacune de ces lois, les entreprises concernées avaient entre deux et cinq

ans pour s'exécuter, ce qui a provoqué beaucoup de remous. Elles ont immédiatement engagé des plans sociaux massifs en représailles. Des sociétés de déconstruction d'avions ont vu le jour et ont légèrement compensé ces pertes d'emplois. Dans le même temps la construction de petits

avions a relancé
l'industrie aéronautique
sur de nouveaux
standards pour lesquels
tout était à inventer.
Ces lois ont été dures à
passer et les troubles se
sont étalés sur dix ans
environ. Mais le résultat
est là : aujourd'hui, il n'y a
plus de tourisme de
masse, les avions polluent

très peu, les hommes
d'affaire font leurs
réunions en ligne et tout
le monde a retrouvé le
goût du voyage, en train,
en bateau ou en avion.

— Qu'est-ce que le
tourisme de masse ?
demande un étudiant.

— Ah oui, j'ai oublié de
préciser : avant la PPPW,
on achetait des voyages ou

des vacances dans des agences spécialisées. Pour proposer des prix compétitifs, celles-ci affrétaient des avions entiers. Le résultat est que l'on promenait en permanence des dizaines de milliers de gens d'un bout à l'autre de la planète, par paquets de quelques dizaines, que ces

paquets s'agglutinaient sur une plage ou défilaien**t** bêtement dans les villes du monde le nez en l'air. Ils polluaient, usaient, détruisaient, et mettaient en péril les économies locales en achetant n'importe quoi à n'importe quel prix, ce qui faisait invariablement augmenter le coût de la

vie pour les autochtones.
Certains endroits
devenaient des musées
tandis que les gens du cru
se voyaient obligés
d'habiter à distance pour
des raisons de prix et de
nuisances.

Pour revenir à l'aviation,
PPPW a également
interdit les avions
particuliers et donné

trente ans à l'industrie aéronautique pour faire des avions cent pour cent propres. Cet ultimatum a commencé en 2065, il prendra donc fin dans neuf ans. Il semble que les travaux avancent bien puisqu'un avion-dirigeable électrique vole depuis deux ans sur la ligne Tokyo Sydney, ne

semble pas poser de problème particulier, et s'annonce comme étant la technologie du futur en terme d'aviation.

— Ça n'est pas très innovant comme technologie, elle existait déjà il y a deux siècles, non ?

— Ce qui est innovant, c'est que le gaz très

dangereux qui permettait au dirigeable de voler, est remplacé par un chauffage d'air électrique alimenté par la peinture photovoltaïque qui recouvre le ballon. Il n'y a donc plus de danger d'incendie dû au gaz, ce qui était la principale contrainte pour ce type d'engin »

Amandine n'a jamais pris

l'avion. Aujourd'hui, ce type de voyage est rare et arrive au maximum deux ou trois fois dans une vie. Le voyage, comme à la fin du dix-neuvième siècle, est redevenu un événement que l'on prépare et que l'on apprécie à sa juste valeur. « Il reste à parler de la marine, qui a vécu elle

aussi une révolution
considérable.

L'interdiction des
importations supérieures
à mille kilomètres a
durement amputé ce
secteur, pour le bien de
tous puisqu'il était à
l'origine de plus de
quatre-vingts pour cent
des transports de
marchandises sur la

planète. Elle a dû également assurer une mutation technique en passant du tout pétrole au voile-électrique.

Contrairement à l'aviation, la marine a conservé une forte activité dans le tourisme en développant des bateaux de croisière à voile et assistance électrique.

Comprenez que la voile assure la propulsion du bateau, tandis que l'électricité permet la manipulation des voiles et les manoeuvres portuaires. Mais un des grands acteurs du transport aujourd'hui reste la marine fluviale. Avec l'invention du halage électrique, la péniche

représente le moyen de transport le plus économique et sûr à l'heure actuelle

— Qu'est-ce que le halage électrique ? interroge un étudiant.

— Vous avez peut-être remarqué cette espèce de crémaillère sur la berge de certaines rivières ? Il s'agit d'un rail cranté sur lequel

avance un moteur alimenté électriquement par ce même rail. La péniche est amarrée au moteur qui la tracte. Ce système présente le triple avantage de l'absence de pollution, de l'économie d'énergie et de la préservation de la faune et la flore des rivières grâce à l'absence d'hélice »

Il est temps pour l'oratrice de conclure.

« En résumé, on peut dire que le vingtième siècle, et le début du vingt et unième, auront été des périodes de très mauvaise maîtrise des transports et de l'énergie, d'abord par manque de connaissance et d'expérience, au début de la période, puis par pur

mercantilisme de la part des acteurs de ce secteur d'activité. La clairvoyance de la population dès l'arrivée de PeoPlePoWare a mis fin à cette gabegie. Mais nous devons rester vigilants. Sur la quantité de demandes de projets industriels qui sont déposés à la commission

d'étude, beaucoup ne sont pas en accord avec nos standards actuels. Il sont refusés le plus souvent pour non conformité écologique. Mais il suffirait qu'un courant d'idées suffisamment puissant arrive à faire passer des dérogations par décrets et nous pourrions repartir à nouveau dans

les délires de l'avant
révolution.

— Que signifie « être
vigilant » ?

— Chaque citoyen
impliqué dans la vie de sa
société doit être attentif
aux textes qu'il approuve.
Après trente années de
PPPW, il s'avère que
jamais l'implication de la
population, que ce soit

dans le vote ou les propositions, n'a dépassé cinquante pour cent de celle-ci. Cela peut paraître faible, mais cela signifie aussi que ces gens-là sont intéressés à la bonne marche de leur pays et font des propositions responsables. Nous savons que des groupuscules tentent de recruter des

« voteurs » parmi l'autre moitié de la population, celle qui n'est pas impliquée dans PPPW. L'intention de ces groupes serait de faire passer des lois ou des décrets visant à relâcher certaines règles pour en tirer profit économiquement. S'ils arrivaient à leurs fins, nous repartirions

lentement vers une société de marchandisation et de profit outrancier avec les conséquences que l'on connaît.

Je vous souhaite une bonne fin de journée »

Aurette
Tombaleur de
Latour

José prend sa douche
lorsque Julie sonne.

Comme il ne lâche jamais
le précieux boîtier qui lui
permet de piloter tout
l'appartement, même dans
la douche, il peut ouvrir la
porte. Dont acte.

Entrent alors Julie et
Amandine, ébahies par le
spectacle qui s'offre à
elles. Du côté

d'Islamabad, le tube
fermant la douche est bleu
et translucide et laisse
échapper une fumée
blanche digne d'un
refroidisseur de centrale
nucléaire. La symphonie
numéro vingt-cinq en sol
mineur de Mozart emplit
l'appartement à un niveau
tel que l'on ne s'entend
pas parler. On en est à

l'arpège lancinant du
dernier allegro et
l'angoisse dégagée par la
musique est telle que les
filles s'attendent à ce
qu'un événement tragique
survienne à tout moment.
Brutalement la lumière
bleue s'éteint tandis que le
tube de verre entourant la
douche commence à se
soulever. Un terrible

nuage de vapeur sort alors par le bas du tube, faisant penser d'abord à des fumigènes de spectacle. Se forme ensuite un nuage en forme de champignon rappelant celui d'une explosion nucléaire.

Amandine et Julie retiennent leur souffle. La fumée finit par se dissiper et José apparaît alors que

la tension générée par l'allegro est à son comble. La lumière blanche, qui a maintenant remplacé la lumière bleue, le rend blafard, tout du moins dans les rares régions où son corps n'est pas recouvert de poils. La partie poilue est noire, car José est très brun et l'ensemble noir et blanc

lui donne un air de pingouin. Sa carrure et sa musculature n'ont rien à envier à un joueur de rugby, sauf que José ne pratique absolument aucun sport. Il dit toujours que Churchill avait raison, c'est mauvais pour la santé. Il dégage un sentiment de puissance qui contraste avec la

douceur de son visage.

Autre contraste, son sexe, qui est recroquevillé et à peine visible dans la forêt de poils qui l'entoure.

L'effet de la douche, sans doute, ne peut s'empêcher de penser Julie.

Il attrape une serviette qu'il met autour de son cou, puis avance d'un pas lent et assuré vers les filles,

beau, théâtral, sublime,
assumant sa nudité. Il
arrive près d'elles au
moment précis où
Wolfgang Amadeus
plonge d'un dernier coup
d'archet, l'appartement
dans le silence. Il les fixe
dans les yeux chacune à
leur tour, leur baise la
main à toutes les deux
puis s'incline très bas en

murmurant : « Vous prendrez bien une tasse de café, mes poulettes ? »

« Finalement, nous n'en avons pas tiré grand chose de ce préfet, si ce n'est le nom de la veuve du ministre de l'intérieur de l'époque... réfléchit tout haut Amandine.

— Je ne suis pas d'accord !

rétorque Julie. Pour ma part, il m'a paru beaucoup trop calme pour un vieux que l'on vient interviewer sur une des plus grosses affaires de sa carrière. Pas de lamentation, pas de soupir, pas de souvenir ni d'anecdote... Ça n'est pas l'attitude habituelle d'un retraité avec qui on parle du bon vieux

temps — fut-il bon ou mauvais, ce temps ! Et puis, j'ai eu un sentiment bizarre chez lui, quelque chose d'indéfinissable qui m'a vraiment troublée.

— Madame a ses visions ? Tu penses qu'on aurait dû lui faire son thème astral, lui tirer les cartes ?

— Arrête tes conneries, tu ne comprends pas ce que

je ressens. C'est comme si j'avais déjà vu cet endroit dans une autre vie.

— En tout cas, ça ne suffit pas à en faire un coupable.

— C'est exact, mais ça me suffit pour avoir envie d'en savoir plus sur son boulot de l'époque, conclut Julie d'un ton passablement énervé.

— Oh, les filles, on va pas

s'engueuler, calme José. Je pense que la priorité est maintenant d'aller questionner cette madame Tombaleur de Lamour, non ?

— de Latour !

— Hein ?

— de Latour ! Tombaleur de Latour, pas Lamour !

— Du coup, ça n'a plus de sens ! déplore José.

— On pourrait y aller maintenant, non ? lance Julie à Amandine.

— Pourquoi pas ? Allons-y ! » répond Amandine.

Seizième arrondissement, un immeuble cossu de la rue Guy de Maupassant. Un bouton de jour ouvre la porte, puis une suite d'interphones se présente.

Une étiquette annonce
« Aurelle Tombaleur de
Latour, veuve du ministre
de l'intérieur Quentin
Tombaleur de Latour -
4ème gauche - Sonnez
fort ! » Ce dont s'acquitte
consciencieusement Julie
qui reste le doigt vissé sur
le bouton une bonne
minute. Une voix
grésillante se fait

entendre : « Ah, quand même, vous êtes enfin là, montez ! » et un clicquetis de grande classe, caractéristique de l'immeuble bourgeois, annonce que la porte est ouverte. Amandine pense aussitôt que dans les HLM, l'ouverture électrique de la porte émet un grésillement grinçant,

agressant l'oreille. Pas dans le seizième arrondissement. Un escalier légèrement plus petit que l'escalier des ambassadeurs de Versailles se présente en face d'Amandine et Julie. Au quatrième, une petite femme hors d'âge s'appuie sur une canne et les attend dans l'encadrement de la

porte de gauche du palier.
« Vous venez à deux
maintenant ? » s'étonne-t-elle. Sa voix est un mélange de crécelle et de bruit de cocotte minute dans la phase de rotation de la soupape. Elle parle et respire d'ailleurs à ce rythme. Elle est vêtue d'une robe haute couture et parée de bijoux qui

doivent au moins doubler son poids. Fait étonnant pour une femme de son âge, elle ne porte pas de lunettes.

« Bonjour Madame, je suis Amandine et voici Julie » commence Amandine. À ce moment, la vieille se retourne, remonte sa robe, baisse un paquet de froufrous et de dentelles

qu'on suppose être sa culotte et présente une fesse maigrelette à Amandine. « Dépêchez vous de piquer, je vais rater le début de « Plus tarte la vie », saison quatre-vingt-quatorze, qui commence dans moins de cinq minutes crécelle-t-elle.

— Ah bon, il y a une

saison quatre-vingt-
quatorze ? s'écrie Julie.

— Évidemment, sinon
comment pourrions nous
savoir comment se
dénoue l'histoire entre
Amédée et son beau-
frère ? ! grince la vieille.
Julie reste coite.

— Euh, il y erreur
madame, nous ne sommes
pas infirmières... se justifie

Amandine.

— Ah bon ? Tant mieux, rentrons vite discuter à l'intérieur afin que je ne rate pas le début ! » s'écrie la patiente, qui remonte précipitamment sa culotte, descend sa robe et claudique à toute vitesse dans les profondeurs de l'appartement. Celui-ci est à peine moins grand que

la place de la Concorde et les filles ont toutes les peines du monde à ne pas se perdre, car mémé est partie tellement vite qu'elle n'ont pas pu la suivre. Après avoir erré quelques minutes, Amandine et Julie retrouvent la propriétaire des lieux vautrée sur un canapé dans lequel elle

disparaît totalement. En face d'elle, un écran diffuse déjà le générique de la série attendue.

Mémère est totalement excitée, elle respire encore plus vite et ouvre grand ses yeux devant le travelling sur la Méditerranée.

« Pouvons nous vous parler en même temps ? se

risque Amandine en
s'asseyant à côté d'elle.

— Si vous êtes venues me
faire parler de mon con de
mari, c'est pas la peine !
commence la vieille en ne
quittant pas l'écran des
yeux.

— Mais, comment le
savez vous ? s'étonne
Amandine.

— Tout le monde vient ici

pour ça... ironise la vieille.
Je serai morte avant
d'avoir compris ce que les
gens lui trouvaient à cet
abruti !

— Euh, vous parlez de
votre mari ?

— Évidemment de mon
mari, pas de Clotaire, qui
lui savait me faire reluire
comme aucun autre. Mon
mari était tellement niais

qu'il a cru pendant trente-trois ans que je faisais de la photo tous les week-ends avec Clotaire. Non, mais quel con !

— Il a bien été ministre de l'intérieur en 2038 ?

— Qu'est-ce que vous voulez que ça me foute ?

— Euh, c'était une question madame de Latour...

— Tombaleur de Latour !

— Pardon. Je vous demandais si votre mari avait bien été ministre de l'intérieur ?

— C'est possible. De toute façon, dès qu'il y avait une connerie à faire, c'était pour lui ! Ses collègues l'avaient surnommé Quentin pot-de-fleurs-tombaleur-de-latour-

c'est-sur-sa-gueule ! Je ne serais pas étonnée qu'un premier ministre quelconque l'ait nommé dans un ministère rien que pour rigoler ! Quel con !

— Vous ne vous souvenez pas ?

— Même si je m'en rappelais, ma petite, sachez que peu me chaut !

Tout ce qui touche à cet idiot me passe au-dessus de la tête. Je suis sûre que s'il était ministre, alors il était mauvais ministre. Il était nul en tout et ne parlons pas de l'amour... Il n'a même pas été foutu de me faire un enfant, quoique finalement tant mieux, je suis sûre qu'il aurait été handicapé. De

toute façon, j'avais autre chose à faire. Je devais m'occuper de mon pauvre Clotaire qui était sans ressource. De ses papiers, du loyer de son appartement, de l'assurance de sa voiture. On aide jamais assez les pauvres gens rappelez-vous de ça, ma petite. Je me souviendrai toute ma

vie lorsqu'il m'a raconté son histoire, orphelin par son père, alcoolique par sa mère... Quelle émotion ! Mais quelle récompense ensuite lorsque je lui achetais le minimum nécessaire pour vivre au quotidien. La Ferrari, par exemple, je me souviendrai toujours de ses yeux quand je lui ai

donné les clefs et qu'il m'a
demandé, les yeux pleins
d'amour, si j'avais bien
pris la sellerie rouge-feu !
Vous n'imaginez pas le
bien que cela fait d'aider
quelqu'un à survivre !
Alors que l'autre imbécile
passait son temps à
travailler au lieu d'aider
les pauvres gens... Quel
con !

— Avez vous entendu parler d'enlèvements ?

— Ah, ça oui !

L'enlèvement des ordures a toujours été un problème dans le quartier. Évidemment, ça n'est pas mon abruti de mari qui était capable de régler ces histoires. Non mais quel con ! C'est encore le mari de la salope du cinquième

qui s'est distingué sur ce coup-là. Mais je suis sûr que c'est elle qui tirait les ficelles. Pensez donc, une femme qui portait des minijupes avec des talons commac et qui se maquillait comme une voiture d'occasion si vous voyez ce que je veux dire ! — Je voulais parler d'enlèvements d'enfants,

de rapt...

— Ah, ne me parlez pas d'enfant ! Vous me rappelez mon mari. Vous ai-je dit que c'était un imbécile ? Même pas foutu de me faire un gosse celui-là ! Quel con, non mais quel con ! Quand j'y pense, j'aurais pu demander à Clotaire de m'en faire un... Mais le

pauvre était déjà
traumatisé par son passé
d'orphelin, je n'ai pas
osé »

Amandine et Julie se
regardent. Visiblement,
mémé roule sur la jante, il
va être difficile de lui faire
dire quelque chose de
sensé. Qu'est-ce qu'on
fait ? disent les yeux
d'Amandine à Julie,

laquelle semble réfléchir.
Poussée par une soudaine
inspiration, elle s'adresse à
Aurette Tombaleur de
Latour : « Le bureau de
votre mari existe-t-il
toujours ? » lui demande-
t-elle.

Pendant qu'Amandine
écoute les délires de la
vieille, Julie arpente les

couloirs du trois cents mètres carrés à la recherche du bureau du ministre, qu'elle finit par dénicher non loin de l'entrée de l'appartement. Des bibliothèques garnissent la totalité des murs de la pièce, tandis qu'au centre trône un bureau... ministre.

Derrière celui-ci, sur une

étagère, une photo montre deux hommes : le président de l'époque et le ministre de l'intérieur sur le perron de l'Élysée, se serrant la main à l'intention des photographes, l'air emprunté comme il se doit. Julie regarde un instant la tête du mari d'Aurelle en constatant,

qu'effectivement, il ne semblait pas avoir inventé l'eau chaude. Elle contourne le bureau et avise les tiroirs de chaque côté du fauteuil. Elle les ouvre fébrilement et inventorie le contenu de tous les dossiers qui s'y trouvent. Bingo ! Dans le deuxième tiroir à gauche se trouve un dossier

regroupant tous les enlèvements. Une estimation rapide montre une soixantaine de sous-dossiers, chacun titré du nom de l'enfant enlevé. Elle les parcourt tous rapidement et s'attarde sur celui de Noémie. Les mêmes pièces que celles que José a trouvé dans les archives figurent dans le

dossier. Seule une feuille manuscrite lui est inconnue, visiblement une page de notes écrite par le ministre lui-même. Julie photographie la page.

À cet instant, elle est définitivement persuadée que l'ex-ministre n'a jamais fait de note de service pour étouffer ces enlèvements. Si tel avait

été le cas, elle aurait retrouvé cette note dans ses dossiers. Mieux, en lisant les notes manuscrites, elle trouve une ligne rappelant « appeler directeur police pour renfort effectifs » S'il avait voulu cacher ces affaires, pourquoi aurait-il voulu renforcer les équipes travaillant

dessus ? Elle en déduit que
Walter Brune,
commissaire, sous-préfet
puis préfet, leur a menti
en affirmant que l'ordre
d'étouffer ces dossiers
venait du ministre de
l'intérieur. Elle jubile en se
disant que ses impressions
étaient bonnes et elle est
maintenant impatiente de
voir la tête d'Amandine

lorsqu'elle va lui annoncer sa trouvaille. À tout hasard, elle prend des photos des autres notes manuscrites qu'elle trouve dans les autres dossiers, puis remet tout en place dans le tiroir. Avant de quitter le bureau elle envoie un baiser de la main au ministre et au président qui la regardent

benoîtement.

Lorsqu'elle revient, la vieille est en train de raconter à Amandine comment elle avait fait prendre une biture au Président de la République un soir de dîner à la maison !

« Il était assis juste à côté de moi, sa femme de

l'autre côté. Une sacrée
pimbêche au passage !
Madame me regardait de
haut comme si j'avais été
la dernière des ploucs !
Non, mais elle s'est
regardée avec sa bouche
en cul de poule et ses yeux
en couilles d'hirondelles ?
C'est pas une première
dame, c'est une basse-
cour ! Bref. Donc, mon

Président à ma gauche et Clotaire à ma droite, je me dis « Aurelle, ma fille, tu vas faire prendre une murge au Président, on va bien rigoler ! » J'avais trouvé une technique imparable : je lui touchais la jambe avec mon genou. Croyant que je le draguais, il me regardais à chaque fois avec des yeux

de merlan frit et j'en profitais pour lui remplir son verre. D'abord au Chablis, puis du Hautes Côtes de Beaune, ensuite au Bordeaux et enfin au champagne et digestifs. Beurré comme un Petit Lu, mon Président ! Il savonnait sévère, rigolait à tout bout de champ. Sa femme faisait la gueule,

m'étonne pas, il devait pas rigoler tous les jours avec une harpie pareille !

Évidemment, mon abruti de mari n'a rien vu.

Quand ils sont partis, il m'a dit : « Il ne boirait pas un peu le Président ? »

Quel con ! »

Amandine et Julie
prennent poliment congé

à l'instant où on va enfin savoir pourquoi Amédée avait tordu l'essuie-glace de la voiture de son beau-frère dans la saison soixante-dix-sept, ce qui avait occasionné le meurtre de trois personnes.

Au moment de sortir, elles avisent une photo sur une commode. Au centre,

Aurette Tombaleur de Latour tient par la taille deux hommes, dont un est son ministre de mari, que reconnaît Julie, et dont l'autre est inconnu.

Amandine et Julie se regardent malicieusement.

« Clotaire ? » demande Julie.

Amandine sourit.

« Oui, le gigolo-orphelin

de service ! »

Logement

Une chaude musique emplît l'appartement de la rue du château d'eau. Seules quelques lampes diffusant une lumière ténue et chaleureuse sont allumées. Amandine et Julie sont lovées l'une

contre l'autre sur le canapé, un verre de vin blanc à la main.

« Finalement, le seizième arrondissement est resté à la mode du siècle du même nom...

— Oui, d'ailleurs comment se fait-il que ces gens aient pu garder leur appartement, suite à la loi sur la non-propriété ?

— En fait, la loi a prévu une transition pour tous les propriétaires de l'époque afin de ne pas les léser financièrement.

L'état, en récupérant la gestion de tous les biens immobiliers, les a estimés financièrement sur justification de la valeur d'achat de leurs propriétaires. La valeur

d'achat à été choisie, car à l'époque, en matière d'immobilier, les agences et les propriétaires étaient capable de tout pour surestimer leurs biens... Ensuite, les associations fondées spécialement pour la gestion de ces biens ont accordé le droit aux ex-propriétaires d'occuper le logement à

titre gracieux tant que le montant cumulé des loyers n'a pas atteint la valeur d'achat. Après, l'expropriétaire doit s'acquitter du loyer.

— Tu crois que Aurelle machin-chose est toujours logée gratuitement ?

— Ce serait possible ! Ces appartements avaient été achetés si chers et les

loyers aujourd'hui étant
plutôt modestes, il est
possible que cela lui ait
laissé trente ans devant
elle avant de devoir à
nouveau payer un loyer !

— Ce n'est pas juste !

Pourquoi toi et moi
devrions nous payer toute
notre vie un loyer et elle
non ?

— Si, c'est juste. Notre vie

d'adultes à nous a
toujours été sous
PeoPlePoWare, ce qui
n'est pas son cas à elle.

Avant la révolution, elle a
dû payer cet appartement
une fortune et il n'aurait
pas été normal que du
jour au lendemain elle se
retrouve sans rien.

Imagine tous ces gens, qui
ont passé parfois une vie à

acquérir une maison ou un appartement, à qui on dit un jour : vous n'êtes plus propriétaire de votre bien, il appartient désormais à l'état ! Il y a de quoi en vouloir à la terre entière ! En expliquant que, désormais la propriété immobilière privée n'existe plus, qu'elle sera gérée par le

peuple et que ceux pour qui elle était acquise seraient dédommagés à hauteur de leur investissement tout en conservant la jouissance de leur bien, cela passe beaucoup mieux.

— D'ailleurs, pourquoi le peuple a-t-il suggéré cette loi ? En quoi est-ce gênant que la propriété privée

existe ?

— Parce que l'humain est incapable de

discernement entre son

intérêt et celui de la

communauté. Dès qu'il possède quelque chose, il doit le faire fructifier coûte que coûte.

L'immobilier était le pire exemple d'intérêts

personnels pourrissant la

société avant la révolution
PPPW. Chaque personne
voulait être propriétaire
afin de posséder un capital
pour ses vieux jours ou
pour le léguer à ses
enfants, ou même les
deux. L'adage à l'époque
était : pourquoi payer un
loyer à fond perdu alors
que l'on peut posséder un
bien au bout d'un temps ?

Le raisonnement était louable, mais c'était sans compter sur la vénalité de chacun et sur les acteurs du marché immobilier qui avaient bien compris tout le parti qu'ils pouvaient tirer de ce raisonnement. Les professionnels du secteur affirmaient à longueur de décennies que le meilleur placement

était la pierre et les incitations à l'achat étaient nombreuses.

Résultat, plus personne ne voulait vendre son bien au prix de revient assorti d'une simple marge, mais tout le monde vendait au « prix du marché » lequel était bien sûr en constante inflation savamment orchestrée par les

professionnels. Cette envolée constante des prix déteignait bien évidemment sur les loyers. Juste avant la révolution, ce problème était à son paroxysme et dès que le peuple a été en droit de proposer et voter les lois, il s'y est immédiatement attaqué. Si la majorité des lois générées par PPPW

sont le fait de vingt à trente pour cent de la population, les lois sur le logement atteignirent quarante pour cent de participation aux propositions.

Pour en revenir aux gens à qui on a confisqué les biens, le but de PPPW, et donc du peuple, est d'arriver à une société du

bon sens, respectueuse des humains et de l'environnement, pas de tuer ni de ruiner tous les gens qui sont nés avant !
Ce n'était pas 1789 !

— À propos, comment sont calculés les loyers aujourd'hui ?

— Le loyer est basé sur un prix du mètre carré, lequel est défini selon un indice

appelé ONEF, c'est-à-dire : Operation Number for Earning and Fees. La dénomination est en anglais car cet indice est européen. C'est l'indice avec lequel sont calculés les prix de vente de n'importe quel produit ainsi que les salaires. Le mètre carré de location est aussi calculé avec ce

nombre. L'idée de cet indice est de garder une corrélation constante entre les revenus et les dépenses des personnes. Cela marche fort bien, puisque depuis qu'il existe, tout le monde est logé correctement, mange à sa faim et le rapport inter-décile des revenus est passé de quatre et

quelques avant la révolution à moins de deux aujourd'hui — je crois qu'il est à un virgule neuf, en fait.

— C'est scientifique ton truc...

— Oui, c'était le seul moyen, je pense, de lisser les différences de niveau de vie entre les catégories socioprofessionnelles et

au sein même de ces catégories, tout en conservant une souplesse qui permette de reconnaître et rémunérer le niveau de compétence de chacun.

— Qui a trouvé ça ?

— Une petite société spécialisée dans la corrélation des flux monétaires. Elle répertorie

tous les échanges d'argent qui ont lieu entre les particuliers, les entreprises et l'état. Cela lui a permis de définir que des déficits constants apparaissaient sur certains échanges entre les particuliers et les entreprises. C'est-à-dire entre les salaires qui sont les flux entrants et les

dépenses de
consommation courante
qui sont les flux sortants.
En utilisant une base de
calcul définissant des
fourchettes dans lesquelles
ces flux devraient être
compris, il n'y a plus de
risque de déficit dans un
sens ou dans l'autre. Cette
base de calcul a mis en
exercice un indice, utilisé

dans différentes équations permettant de déterminer les prix et les salaires.

— Il y a eu des contestations lorsque ces lois sont apparues ?

— Bien sûr. D'ailleurs, on s'attendait à des lois contraires immédiatement après, mais cela n'est pas arrivé. Il faut dire que toutes les contestations

présentes sous forme de manifestation PPPW ou même physiques ont toutes été prises en compte par ceux qui proposaient les lois et que des amendements ont répondu point par point aux problèmes soulevés.

— Genre ?

— Les résidences secondaires par exemple...

— Quèsaco ?

— Beaucoup de possesseurs de logement en possédait un second, le plus souvent destiné aux vacances, on l'appelait la résidence secondaire.

— Tu veux dire qu'ils étaient deux fois propriétaires ? C'est hallucinant !

— Oui, mais c'était

normal à l'époque, c'était un signe de réussite.

— Wow, j'y crois pas...

— Donc, les possesseurs de résidence secondaire se sont inquiétés de savoir ce qu'il allait advenir de cette deuxième propriété. Ils l'ont fait savoir par le canal des « questions aux législateurs » disponible sur le système PPPW. De

la même manière que les propositions, ces questions sont analysées par le logiciel, puis soumises aux techniciens qui les soumettent à leur tour au peuple avec des propositions de réponses quand l'aspect est trop technique.

Le peuple a donc émis des propositions

d'amendement qui tendaient à laisser la possibilité à ces doubles propriétaires, soit de vendre leur deuxième habitation à l'état, pour une somme évaluée en fonction de la surface et de la localisation du bien, ou de le conserver un nombre de mois équivalent en loyers à

cette somme, étant entendu que les estimations étaient plus faibles que pour une résidence principale.

— Il s'en tiraient bien...

— De leur point de vue non, puisque c'était de toute façon une perte sèche, mais du point de vue de la société, cela a considérablement aidé à

résorber le manque de logement. En cinq ans grâce à la gestion commune des logements et la suppression des résidences secondaires, le parc d'habitations est redevenu suffisant pour la population.

— Parce qu'il ne l'était pas ?

— Si on avait compté les

logements physiquement un à un, on pense qu'il aurait été suffisant. Mais le jeu des spéculations sur les reventes et les locations faisaient que bon nombre de logements restaient inoccupés et que beaucoup de gens vivaient dans leur voiture, dehors ou dans des foyers d'accueil. Une des

victoires de PPPW est d'avoir supprimé les SDF involontaires. Grâce à l'indice ONEF, chacun peut aujourd'hui se loger quels que soient ses revenus.

Amandine pose sa tête sur l'épaule de Julie, laquelle appuie à son tour sa tête contre celle de son amoureuse. « Tu dois être

passionnante dans tes conférences... souffle Julie.

— Tu n'as qu'à venir !

chuchote Amandine.

— Certainement pas,

poursuit Julie dans un

souffle, pour voir tous ces

garçons et ces filles qui te

dévorent du regard ? »

Amandine ne répond pas.

Elle savoure la jalousie de

Julie et se serre un peu

plus contre elle. Elle se demande si leur vie aurait été la même avant 2054. Certainement pas, pense-t-elle tout de suite. Pour commencer, nous ne pourrions pas habiter un appartement comme ça au cœur de Paris se dit-elle. Elle sait aussi que sa mère n'aurait pas pu lui payer les mêmes études car en

2050 les tarifs étaient devenus prohibitifs. Suivant la tendance des États-Unis, toutes les facultés et écoles européennes exigeaient des droits d'inscriptions pour lesquels les étudiants n'avaient pas d'autre choix que celui d'emprunter de l'argent. Sans compter le logement

qui coûtait très cher lui aussi. Sa mère avait d'ailleurs emprunté pour terminer ses propres études. Selon ses dires, elle avait dû travailler huit ans pour pouvoir rembourser les prêts qu'elle avait contractés.

« Pour en revenir à la mère de Latour... reprend

Julie.

— Tombaleur de Latour !
rectifie Amandine en
souriant.

— Oui, c'est pas une
sinécure cette mémé...

Bref. Je ne t'ai pas raconté
le bureau. J'ai trouvé des
dossiers identiques à ceux
de José, plus des notes
manuscrites du ministre.

— Intéressant ! Et ?

— Et je pense qu'il n'a jamais demandé à étouffer ces affaires. Au contraire, d'après ses notes, il voulait ajouter des moyens sous forme d'effectifs.

— Super ! Quoi d'autre ?

— Je n'ai trouvé aucune copie de cette note de service demandant la fermeture des dossiers alors qu'il collectionnait

scrupuleusement tous les documents se rapportant aux enlèvements...

— Le flic nous aurait donc menti...

— Exactement, c'est ce que je pense depuis le début !

— Qui aurait émis cette note alors ?

— Sûrement le flic lui-même !

— C'est pas un peu gros ?

— Qui d'autre ?

— Je ne vois pas.

— On devrait soumettre ça à José, non ?

— Bonne idée, de toute façon il attend sûrement le résultat de notre visite chez Tombaleur de Lamour.

— Latour ! »

Pirate

Angèle est sur le palier, vêtue d'un simple tablier de cuisine, l'oreille collée contre la porte de José, frappant celle-ci à l'aide d'une écumoire. Ses jambes et ses fesses, en parfaite harmonie, sont très agréables à

contempler de l'avis des filles qui arrivent à ce moment. De côté on aperçoit un sein écrasé contre la porte que le tablier ne couvre pas.

« José, merde, bougre de con, qu'est-ce que tu fous ? Je sais bien que tu es là, tu ne veux pas me répondre ? Si tu ne réponds pas je mets le feu

à la porte et j'appelle les pompiers, ils ouvriront eux ! Mais répond espèce d'enflure ! Tu fais ça pour me faire chier, hein ? Dis le que tu fais ça pour m'emmerder, espèce de déchet ambulante ! Allez, ouvre, merde... »

Elle aperçoit Amandine et Julie derrière elle et les prend aussitôt à partie :

« C'est vous qui l'avez rendu neurasthénique mon José ? Il ne donne plus signe de vie depuis avant-hier soir. Au départ je pensais que c'était encore une de ses humeurs à la con, mais je commence à m'inquiéter, quoi, merde ! Faites quelque chose ! »

Amandine contemple

Angèle dont les deux seins sortent maintenant du tablier. Elle les trouve jolis, bien galbés...Mais le sujet n'est pas là.

José ! Que lui arrive-t-il ?

Julie essaye la sonnette, mais elle ne fonctionne pas. Elle frappe à la porte en criant : « José, c'est Julie, tu vas bien ?

Ouvre ! » Pendant ce

temps, Amandine appelle José sur son téléphone. Elle est immédiatement renvoyée sur la boîte vocale. « Vous pouvez regarder par la fenêtre ? » demande Amandine à Angèle. « Bonne idée ! Venez ! » Pendant que Julie continue de frapper à la porte, Amandine suit Angèle dans son

appartement. Ses fesses
ondulent devant elle, mais
son inquiétude pour José
est la plus forte pour le
moment. Angèle ouvre la
fenêtre et sort sur le
balcon sans tenir compte
de son accoutrement,
Amandine la suit. Elles se
penchent toutes les deux
pour essayer de voir dans
l'appartement de José,

mais les rideaux sont tirés.
« Merde ! » s'écrie Angèle.
Julie, qui a toujours une
idée d'avance sur les
autres, sort son téléphone
et rédige rapidement un
texte sur une messagerie
instantanée où elle sait que
José est toujours connecté.
Le message dit :
« kesstufou ????? on est
alaporte avec pizzas !!!! ».

Une demi-seconde plus tard, l'alerte signalant un nouveau message retentit : « akoi ? » Julie tape rapidement : « jambon, fromage, chorizo, lardons, crevettes, œuf et + » « Crème fraîche ? » « Oui » La porte s'ouvre. Les trois filles, inquiètes, pénètrent rapidement dans l'appartement. José

est devant ses moniteurs, visiblement fébrile. Sa tête pivote constamment et son regard passe d'un écran à l'autre. Il semble en transe. Il tape très vite sur un clavier, attend un résultat, hoche la tête, retape, change de moniteur, tape encore, et ainsi de suite. Ses gestes font penser à un écureuil.

Rapides et saccadés
entrecoupés de pauses de
quelques secondes. Les
arrivantes le regardent,
sans comprendre ce qui le
rend aussi fébrile. Après
un long moment, Julie
lance : « José ? » Mais José
ne répond pas. Il continue
son manège, toujours
aussi vite. « José, ça va ? »
insiste Julie. Brutalement,

José se fige. Il fixe un écran, la bouche ouverte, tous les sens en alerte. Il attend quelque chose. Commence légèrement à couiner. Puis le couinement s'amplifie et soudain il lève les bras au ciel en hurlant un « YEAH ! » qui fait sursauter tout le monde. « Ah mes poulettes, ah,

Angèle, ça y est, je l'ai eu
cet empaffé ! Pfffou, j'ai eu
chaud ! Mais y connaît pas
José, ce nœud ! Il croyait
pouvoir me la faire
facilement ! Ah ah, on ne
pirate pas José comme ça !
Où sont-elles ces pizzas,
j'ai comme une petite
fringale maintenant ! »
Julie, embarrassée,
bafouille « Euh... on...

euh... on attend la livraison, en fait...»

« J'espère qu'il ne va pas traîner ce livreur de malheur ! Savez vous qu'on a tenté de me pirater, moi, José ?!

Depuis hier matin, un programme tente d'écrire dans mes machines. Il a tout essayé, mais je ne l'ai pas lâché. À chaque

tentative d'écriture, paf,
j'éradiquais le fichier.

Mais il était foutrement
bien fait le bougre, j'ai mis
longtemps à comprendre
comment il était implanté
dans le système. J'ai fini
par lui tendre des pièges
pour savoir comment il
agissait. Quand je l'ai
enfin trouvé, je l'ai effacé
et changé aussitôt tous

mes accès. Mais ça m'a pris deux jours ! »

José est essoufflé. On sent qu'il vient de vivre un long moment de stress et qu'il fait maintenant relâche.

« Le pire, c'est que je ne comprends pas comment ce bricolo a pu s'attaquer à mes machines ! Elles n'apparaissent pas sur le

réseau, il faut être
sacrément informé pour
réussir ça. Je serai curieux
de savoir qui en est
capable ? Et les pizzas ?

— Pas de nouvelle...

— Ce que je ne
comprends pas, c'est ce
qu'il cherche...

D'habitude, quand je me
fais attaquer, le but du
programme est toujours

de récupérer des données qui pourraient permettre de se connecter à PPPW. Là, non. On dirait qu'il cherchait juste à répertorier mes documents et planter mon système. Attendez, je jette un coup d'œil dans le script.

— Ton boulot est si important que ça ? »

demande Angèle qui, comme Amandine et Julie, n'est pas au courant des activités réelles de José.

« Attendez, j'ai trouvé un truc, ouh la la, c'est pas bon ça...

— Quoi ?

— Savez-vous ce que cherche ce script ?

— Non...

— Tous les fichiers
contenant les mots
« enlèvement », « rapt »,
« police » et j'en passe !

— Non ?

— Si !

— Se peut-ce ?

— Ça se peut, c'est là,
devant vous ! »

Tout le monde a compris,
excepté Angèle qui tombe
de l'armoire.

« José, je dois te dire quelque chose qui m'avait échappé... commence prudemment Amandine. J'avais donné tes coordonnées à Walter Brune parce qu'il voulait te contacter pour te demander de lui trouver des archives...

— Quel genre de coordonnées ?

— Téléphone et email.

— Ça va, ne cherche pas plus loin. Ce mec a le bras plus long que le nez d'un homme politique quand il affirme qu'il va tout faire après les élections. Avec ça, il a pu trouver l'identité de mes machines sur le réseau pour les attaquer. Il doit avoir une relation importante dans

le système pour pouvoir récupérer mes identifiants comme ça.

— Au moins, on est fixés maintenant ! » conclut Julie, contente que son intuition se vérifie.

Seule Angèle plane complètement dans cette conversation. Elle regarde les intervenants les uns après les autres, les yeux

grands ouverts, ne comprenant rien à ce qui se dit.

« Bon, ben, je vais vous laisser, je vois que vous êtes entre vous... » dépité-elle en tournant les talons pour partir.

« Angèle, ne pars pas ! » s'écrie José. « Les poulettes, êtes-vous d'accord pour mettre

Angèle au courant de nos messes basses ? »

questionne-t-il à la cantonade.

« Bien sûr ! » répond Amandine. « De toute façon, il n'y a pas de secret dans ce que nous faisons.

Je dirai même mieux, plus de monde le saura et plus nous aurons des chances de trouver la solution ! »

ajoute-t-elle.

« Bon, je vais faire un résumé de la situation, ça permettra à tout le monde de faire le point et à Angèle de connaître l'histoire » attaque José.

« Lorsque la maman d'Amandine est décédée, elle a laissé une lettre expliquant qu'elle avait eu

une autre fille, mais que celle-ci avait été enlevée avant que naisse

Amandine. Elle avait quatre ans de plus.

Jusque-là j'ai bon ?

— Parfait ! »

Angèle, émue essuie une larme sur sa joue, se gratte un sein et renifle.

« J'ai recherché dans les archives de la police où

j'ai trouvé qu'une vague importante d'enlèvements avait eu lieu à l'époque à laquelle Noémie avait été enlevé...

— Noémie ?

— C'est le prénom de la sœur enlevée. Dans ces archives, donc, nous avons également trouvé une note de service semblant émaner du

ministère de l'intérieur
demandant aux flics de
bien vouloir étouffer ces
affaires pour cause
d'intérêts supérieurs. Pas
de nouvelle des pizzas ?

— Non, toujours pas, elles
vont sans doute arriver...

— Bon. Sur cette note de
service figuraient des
initiales tracées à la hâte,
qui semblaient vouloir

désigner la source des
fameux intérêts
supérieurs.

— Oui, car des points
d'exclamations au bout
des initiales donnaient un
sens ironique à l'écriture.

— Vous êtes vachement
forts, admire Angèle.

— Ce n'est pas tout ! se
rengorge José. Les initiales
pouvaient correspondre à

trois personnes dans les milieux proches de l'enquête. L'une est décédée, l'autre est en poste en Malaisie. Nous sommes donc allés au plus simple...

— NOUS sommes allées...
interrompt Amandine.

— Euh, oui c'est vrai, elles sont allées rencontrer Walter Brune, le troisième

nom correspondant aux initiales. Julie a senti que quelque chose n'allait pas chez lui car il était vraiment trop sûr de lui. Il nous a donné...

— NOUS a donné, rectifie Julie.

— Il leur a donné le nom du ministre de l'intérieur de l'époque, qui est aujourd'hui décédé mais

dont l'épouse vit toujours.

Madame Aurelle

Tombaleur de Lamour !

— de Latour !

— Dommage... murmure

Angèle.

— Chez cette Aurelle de
machin, Julie a pu fouiller
le bureau de feu le
ministre et comprendre
que celui-ci n'avait
certainement jamais fait

de note demandant à étouffer l'affaire.

— Et en arrivant ensemble ici ce matin, conclut

Amandine, nous

apprenons que José s'est fait pirater ses machines, que le but était de trouver tout document relatif aux enlèvements alors que j'avais donné les coordonnées de José à

Walter Brune... Vous en déduisez quoi Angèle ?

— Que ce Brune m'a l'air d'un beau salopard !

— Et les pizzas ? »

L'heure est à la réflexion.

Les quatre se regardent en silence, changeant de

partenaire de temps à

autre. On sent les

cerveaux en ébullition, à la

recherche d'une idée pour

continuer l'enquête.

« On pourrait pirater son ordinateur ? demande Julie.

— Oui, répond José, mais je doute fort qu'un homme comme lui stocke quoi que ce soit de compromettant dans un ordinateur connecté... Je vais essayer quand même »

Angèle suggère : « On pourrait le torturer ?

— De quel droit ?

— De quel droit a-t-il enlevé des enfants ?

— Nous n'avons pas de preuve qu'il l'ait fait. Si jamais il est innocent, vous vous rendez compte de ce que ça peut nous coûter ?

— Sans compter que nous

ne savons pas faire ça »

José revient dans la discussion. « C'est bien ce que je pensais, il n'y a rien dans son ordinateur, que des documents banals.

— Il faut donc trouver une autre solution...

— J'ai peut-être une idée...
sourit Angèle.

— Et pour les pizzas ? »
rappelle José...

Santé

« Bonjour à toutes et à tous ! » Amandine est heureuse de retrouver son amphithéâtre et ses étudiants. Elle se demande parfois ce qu'elle va faire après sa thèse, si elle va s'orienter vers la recherche ou bien le professorat.

Aujourd'hui cette dernière possibilité lui apparaît comme une évidence. Elle se sent bien avec ses élèves, elle aime expliquer les choses et elle aime partager ses connaissances. Le seul risque est que ce savoir devienne rengaine et qu'elle rabâche la même chose à longueurs

d'années. Mais les lois
PPPW ont aussi pensé à
ça se dit-elle *in petto*.

Effectivement, les
professeurs n'ont pas le
droit d'enseigner plus de
sept ans d'affilée dans la
même matière. Une
coupure de trois ans doit
nécessairement intervenir
et cette coupure ne peut
pas être dans

l'enseignement, ce qui permet aux profs de se ressourcer avant de ressasser toujours les mêmes choses et de ne plus être au fait de la pratique. Elle pourrait refaire de la recherche pendant trois ans tous les sept ans. Elle se dit qu'il va falloir qu'elle étudie ça de près.

« Nous allons aujourd'hui parler de santé, avant et après PeoPlePoWare, si vous le voulez bien.

De tout temps, la santé a été un sujet sensible pour l'homme car elle touche à ses propres peurs, à ses rapports à la maladie ou la douleur, mais elle est aussi en rapport direct avec son évolution sur la planète. Il

est certain que depuis que Molière raillait les carabins, la médecine a profondément modifié le statut de l'espèce humaine sur la terre. On est en droit de se demander si le fait de se soigner ne déséquilibre pas les rapports de force dans la nature. On peut aussi penser que le hasard de la

nature ayant fait évoluer l'homme dans le sens où il peut réfléchir et influencer sur le cours de sa propre existence fait aussi partie de ce hasard, et donc est peut-être parfaitement géré par cette même nature. Mais nous ne sommes pas en cours de philosophie, revenons à l'histoire. La médecine a

réellement commencé à
changer la vie de l'homme
au dix-neuvième siècle
grâce à la chimie et aux
techniques de
laboratoires. Au vingtième
siècle, elle est passée du
statut de science au statut
de produit de
consommation. Au vingt
et unième siècle, elle
n'était plus qu'un marché.

Ce que j'affirme ici est sans doute inaudible pour des médecins ou chercheurs qui se sont donnés corps et âme à leur science et en toute intégrité intellectuelle. Mais les faits sont là : au bout du compte, il y a toujours un prix aux soins et c'est à cause de ce prix que les choses ont dérapé.

En 1945, à la fin de la seconde Guerre Mondiale, des ordonnances jettent les bases de ce qui deviendra la Sécurité Sociale. Le système est centré sur la cotisation des actifs et permet à tout le monde de bénéficier de soins. Et c'est certainement là que les problèmes ont commencé.

La « sécu », comme on disait à l'époque, a d'abord équilibré ses comptes, même si elle a dû procéder à des ajustements comme des déremboursements au fil des vingt ou trente premières années. Puis, deux facteurs se sont conjugués : l'habitude prise par les patients de

voir soixante-quinze pour cent du montant de leurs soins remboursés et l'habitude prise par les médecins de ne pas avoir de limite dans l'utilisation d'outils de diagnostic ou dans la prescription de médicaments. Ce deuxième facteur notamment, a fait entrer l'économie de marché

dans la médecine. Les fabricants de médicaments, d'appareils d'analyse médicale ou encore la chirurgie, ont fini par représenter un business si important que la notion même de santé est passée au second plan. Il n'y avait pas de complot ou de mauvaise intention derrière tout cela. Il y

avait simplement un système dont tout le monde profitait, et plus personne ne souhaitait un retour en arrière. Mais, comme tout système croissant, il fallait que cela s'arrête un jour.

Un autre effet pervers de cette augmentation outrancière du business médical était la

démographie croissante.
Une grande partie de cette
croissance était due aux
pays qui ne régulaient pas
les naissances, c'est-à-dire
presque tous. Mais une
autre partie était due à ce
business médical lui-
même, qui préconisait
l'acharnement
thérapeutique et la
recherche d'une espérance

de vie toujours plus importante.

C'est tout cela que le peuple a voulu réguler pour une société plus saine et une espèce humaine qui ne détruise pas son environnement »
Amandine reprend son souffle. Elle sait qu'il va y avoir beaucoup de questions car le sujet est

sensible pour tout le monde. Dès qu'il s'agit de santé, chacun se sent concerné. Ça ne rate pas, une première question fuse :

« Comment a-t-on pu transformer cela en business. On n'est pas malade par plaisir ?

— Non, bien sûr. Mais par contre, on peut petit à

petit habituer les gens à toujours plus de confort, grâce à la publicité, à des campagnes pour ceci ou cela. Il y a des dizaines d'exemples. Prenons l'orthodontie, un parmi d'autres. Avant la transformation en business, elle était prescrite à des gens dont les dents présentaient des

particularités
handicapantes. Petit à
petit, on a fait des
campagnes de dépistage,
financées par la filière
professionnelle de
l'orthodontie, à l'école,
chez le dentiste, et au
début du vingt et unième
siècle, la quasi totalité des
jeunes portait un appareil
pour rectifier ceci ou cela.

Si on analyse les différentes parties prenantes de cette filière, que peut-on constater ? Les parents y trouvaient leur compte car il estimaient que leur enfant avait droit à des dents parfaites d'autant que les magazines regorgeaient de sourires resplendissants et parfaits. L'enfant,

persuadé par les parents, pensait peu ou prou la même chose.

L'orthodontiste était fier d'apporter sa contribution à l'amélioration de la race humaine, si j'ose dire, et content de gagner de l'argent. Le vendeur d'appareils faisait un très bon chiffre d'affaires et surtout de très bonnes

marges. C'était donc une situation *win-win-win-win* ! Pendant ce temps, la Sécurité Sociale ramait pour combler un trou qu'elle ne boucherait jamais, même en déremboursant l'orthodontie. Les mutuelles se voyaient obligées d'augmenter leur tarif, et au final le niveau

de vie du consommateur baissait, toujours plus sollicité par ces soins, soi-disant incontournables. Si vous appliquez ce principe à toutes les branches de la santé, vous avez votre réponse.

— Vous avez d'autres exemples ?

— Oui, les cliniques privées. Vous rentriez

dans une clinique pour un problème donné, quel que soit votre état de santé, on vous faisait des examens systématiques, souvent pas nécessaires, à longueur de journée. Le but était de rendre votre séjour rentable. Lorsque vous sortiez de là, vous aviez coûté une fortune à la collectivité pour un

problème qui en aurait coûté dix fois moins si l'intention avait simplement été de vous soigner.

Même les médecins généralistes avaient mis le doigt dans l'engrenage. Ils étaient intéressés au nombre de médicaments qu'ils prescrivait, au nombre de vaccins même.

Comme le diagnostic devenait toujours plus pointu et que les risques d'erreur coûtaient très cher, ils prescrivaient toujours plus d'analyse, de scanners, de radios, d'échographies et j'en passe, qui coûtaient toujours plus cher.

— Pourquoi coûtaient-ils toujours plus cher ?

— Parce que les fabricants d'appareils les concevaient toujours plus sophistiqués, avec l'excuse d'améliorer la prestation, et les vendaient ou les louaient de plus en plus cher. C'était un cercle vicieux, en fait. Même l'hôpital public, qui aurait dû, par essence, échapper à cette marchandisation,

rentrait dans le jeu du toujours plus et du retour sur investissement. Mais les tentatives pour le rendre rentable échouaient toujours car il était harcelé par les prestataires externes et les fabricants de matériels. Enfin, les gens habitués au confort médical, sollicitaient de plus en

plus cet hôpital public, pour des choses qu'ils auraient réglées eux-mêmes quelques années auparavant. Comme autre exemple de marchandisation, l'optique a représenté un énorme scandale à l'époque. Les fabricants de lunettes, c'est-à-dire les verriers et les fabricants de

montures, pratiquaient des prix outrageusement élevés en regard de leur coût de fabrication. Ils avaient élevé les lunettes au rang d'accessoire de mode que l'on changeait fréquemment pour être à la page. Leurs revendeurs pratiquaient le dumping en gonflant systématiquement les prix

au maximum de ce que remboursaient les mutuelles. Résultat, les mutuelles augmentaient, et leur accès devenait de plus en plus difficile aux gens ayant des revenus modestes.

— Personne ne s'élevait contre ces pratiques ?

— Le marketing développé pour le

business de la santé avait tant et si bien réussi, que tout le monde était devenu accro aux soins et aux médicaments. On consultait pour une douleur bénigne, on achetait des pilules par ce qu'on était fatigué, ou on se lavait les mains au désinfectant. Certains portaient même un

masque dans la peur des miasmes de leurs congénères. Avec de pareils comportements à la limite de l'hypocondrie, plus personne n'avait l'idée de s'élever contre ces pratiques abusives de peur d'être mal soigné ou de manquer de médicament.

La seule à tenter d'enrayer

tout cela était la Sécurité Sociale, mais son action était très impopulaire pour les raisons que je viens d'évoquer »

Amandine pense à sa mère. Sûr qu'elle n'avait pas dû coûter cher à la sécu ! Elle qui refusait tout le temps de se soigner à moins d'être au trente-sixième dessous... Elle

avait compris le cercle vicieux de l'hypocondrie qui atteignait de plus en plus ses compatriotes. Elle expliquait cela souvent à Amandine lorsqu'elle était enfant, en lui disant qu'il fallait faire attention à ne pas abuser des avantages offerts par la société si l'on veut que cela dure et que tout le monde en profite.

« Un dernier exemple d'abus : les vaccins. Les laboratoires pharmaceutiques étudiaient tout un tas de vaccins inutiles, puis, lorsqu'ils étaient prêts à les commercialiser, mettaient la pression sur le gouvernement pour les rendre obligatoires ou recommandés. En général,

cela marchait plutôt bien et les gens étaient vaccinés pour tout, y compris ce qui ne présentait aucun intérêt. Le coût, énorme, était bien sûr supporté par la sécurité sociale. Pour la petite histoire, sachez que plusieurs de ces vaccins ont, au bout du compte, fait des victimes car ils étaient mal étudiés et pas

suffisamment testés pour des raisons de... coût !

Cela prouve encore une fois, s'il en est besoin, que tout cela n'était qu'un business et non un acte humaniste »

Les étudiants semblent écoeurés par ce qu'ils viennent d'entendre. Des commentaires fusent dans la salle. Un garçon

demande : « Est-il possible que cela recommence aujourd'hui ?

— Je ne le pense pas, mais il faut rester sur nos gardes, car l'imagination des humains, lorsqu'il s'agit de profit, est sans limite.

Aujourd'hui, nous avons pas mal de lois en place censées éviter ces

problèmes. L'euthanasie, l'interdiction de l'acharnement thérapeutique et le coût réglementé des soins sont les trois piliers de notre politique de santé. En faisant le choix d'un prix unique et homologué par la Sécurité Sociale et en interdisant la médecine privée, il y a de grandes

chances pour que ce scénario ne se reproduise pas. En ayant également sensibilisé la population au coût des soins et supprimé les actes et les médicaments inutiles, le système de santé est revenu à l'équilibre. Et bien sûr, la suppression de la pharmacie privée au profit du système public a

réduit à néant les velléités de profit excessif des laboratoires.

Néanmoins, il faut faire attention à la vente des médicaments par les trois pays non PPPW qui ne suivent pas les réglementations et continuent à jouer sur la corde sensible du bien-être et la peur de la

douleur. Notre meilleure arme contre cela est d'offrir le meilleur service possible dans nos hôpitaux et chez nos médecins afin d'éviter que les gens ne cherchent d'autres remèdes ailleurs.

— Pensez-vous que notre système actuel de santé est bon ?

— Pour le système en lui-

même, je ne suis pas en mesure de vous répondre, car je n'ai guère de point de comparaison avec d'autres pays. Mais une chose est certaine, c'est que nous sommes tous en bonne santé aujourd'hui, tout au moins les générations d'après 2060. L'arrêt de la pétrochimie, l'élevage et la culture

raisonnés ont permis la baisse spectaculaire des maladies cardiovasculaires, qui étaient légion avant la révolution. Les cancers aussi disparaissent les uns après les autres. Enfin, certaines maladies rares ont totalement disparu. Globalement, notre actuel système de santé, allié au

fait que la population est plutôt en forme, présente un bon compromis »

Amandine pense qu'il est temps de conclure.

« Nous nous retrouverons la prochaine fois pour la dernière conférence. D'ici là, je vous souhaite bonne continuation. Au revoir »

Angèle

Angèle se sourit à elle-même en regardant son reflet dans la vitre du train. Elle s'amuse à laisser sa vue se brouiller sur les poteaux des caténaires qui défilent à un rythme régulier, puis refait le focus sur le paysage, et laisse à nouveau le flou l'envahir. Elle est contente de ce

qu'elle va faire. Contente d'abord pour Amandine car, hormis le fait qu'elles ne se connaissent pas encore bien, Angèle sent que cette fille est la bonté même et qu'elle est désemparée devant cette situation ô combien atypique. Avoir une sœur que l'on a jamais vue parce qu'elle a été enlevée

avant sa propre naissance, c'est pas courant, si ? Elle est également contente parce qu'elle va marquer des points auprès de José, ce mufle qu'elle convoite depuis qu'elle est sa voisine. Dès le premier jour, elle avait sonné chez lui pour lui demander — déjà — quelque chose. Avait alors retenti

le fameux morceau de batterie qui réveillait systématiquement tout l'immeuble, solo qu'avait interrompu José pour pousser un « mouais, c'est quoi-t-est-ce ? » en lui ouvrant électriquement la porte. En rentrant, elle l'avait trouvé assis sur ses toilettes sèches, en plein milieu de l'Atlantique.

Elle avait été subjuguée par le toupet et la sincérité de ce mec qui lui ouvrait sa porte alors qu'il était dans un moment aussi intime. Depuis, leur relation va tant bien que mal au gré de leurs humeurs respectives, car elle sait qu'elle n'a pas un caractère facile, elle non plus. Elle se prépare

psychologiquement à son action commando. Elle a proposé à Amandine d'aller voir Walter Brune, en revenant de chez son père qui habite Marseille. Elle lui a garanti qu'elle le ferait parler sans violence. Amandine a tout d'abord refusé en bloc cette proposition, arguant qu'elle ne connaissait pas

Angèle et qu'elle ne voulait pas qu'elle prenne des risques pour elle. Mais Angèle a tant et tellement insisté qu'elle a fini par la convaincre et qu'elle est maintenant dans le Marseille-Montpellier de quatorze heures trente-huit, éloignez-vous de la bordure du quai. Ce qu'Angèle n'a pas dit aux

autres, c'est la manière dont elle compte lui tirer les vers du nez. Dans une vie antérieure, elle fut « péripatétipute » comme elle dit. C'était suite à un divorce, elle était sans ressource, elle n'avait trouvé que ce moyen pour subsister. Elle a désormais tiré un trait sur cette vie qu'elle n'a pas appréciée le

moins du monde, au contraire, mais elle a au moins gardé de cette expérience la manière de manipuler les hommes, dont elle connaît par cœur les forces et surtout les faiblesses. Elle n'a pas de plan en particulier, mais elle ne doute pas un instant qu'elle va faire parler ce Walter Brune

qu'elle déteste sans l'avoir
jamais vu — ça fait déjà
un lien ! Et puis, que ne
ferait-on pas pour les
beaux yeux d'Amandine ?
Cette fille l'envoûte. Son
regard vert d'eau et sa
chevelure rousse lui
confèrent un pouvoir de
séduction qui lui donne le
frisson. Cela doit
d'ailleurs se voir car Julie

l'a regardée à plusieurs reprises l'air méchant, genre « Si tu touches à Amandine, je te crève... » Elle arrive à Montpellier, prend un taxi pour Montferrier-sur-Lèz. Lorsqu'elle remonte le chemin menant chez le flic, elle ne peut retenir un sifflet d'admiration en voyant devant elle cette

cour avec le paysage au fond et la piscine à débordement qui crée un faux horizon. C'est maintenant qu'il va falloir être à la hauteur se dit-elle. Elle sonne à la porte. Walter Brune ouvre avec sa lenteur habituelle, semble regarder les chaussures à talon haut d'Angèle puis remonte

lentement sur ses jambes parfaites, bronzées à souhait. Il s'arrête un instant au passage de la mini-jupe qui lui moule le haut des cuisses et continue sa remontée en s'attardant à nouveau sur le décolleté pigeonnant de l'inconnue qui sonne à sa porte. « Euh... oui ? » bafouille-t-il.

« Salut pépé, je suis de l'agence VieuxModèles et je tourne en ce moment dans la région pour trouver des modèles vieux et photo-hygiéniques. Est-ce qu'on pourrait causer un moment ? » gouaille-t-elle en changeant d'appui, ce qui a pour effet de faire passer ses fesses d'un côté à l'autre en tendant sa

mini-jupe qui remonte
d'un bon centimètre. Elle
sait que la vulgarité
fonctionne avec beaucoup
d'hommes et elle s'est fait
le pari à elle même que
celui-là ne ferait pas
exception à la règle.

Bingo ! Le vieux rougit
brutalement, tousse un
coup et se met à
bafouiller : « Mais...,

mais..., mais...»

« Mais quoi ? » le pousse Angèle. « Mais... mais, bien sûr, entr... entrez donc ! » bégaye Walter qui est de plus en plus rouge et s'efface avec une légère courbette pour la laisser entrer. Une fois dans la place, elle part à l'instinct dans une pièce qu'elle estime pouvoir être

un salon. Un canapé et des fauteuils clubs s'y trouvent lui confirmant qu'elle ne s'est pas trompée. Elle choisit le plus profond des fauteuils, se laisse tomber dedans, ce qui a pour effet de faire remonter une fois de plus sa mini-jupe de quelques centimètres. Le vieux, qui a eu du mal à suivre,

arrive juste après la
disparition d'Angèle dans
le fauteuil. « Vous
prendrez bien quelque
chose ? » interroge-t-il,
très vieille France.

« Pourquoi pas, mon
cher ? » répond la
pétroleuse — à prendre au
sens étymologique du
terme car elle a
littéralement mis le feu au

vieil homme... Il disparaît dans une supposée cuisine pendant qu'Angèle affûte ses arguments. Elle a clairement l'ascendant sur le vieux. Elle sait aussi que ça ne dure jamais très longtemps, il faut tout de suite aller au cœur du sujet avant qu'il ne se reprenne et se doute de quelque chose.

Walter revient en
poussant une charrette
pleine de bouteilles, de
verres, de gâteaux salés et
sucrés. « C'est plus qu'il
n'en faut ! » s'esbaudit-
elle.

« Je vous sers un porto ?
— Excellente idée ! »

Pépère sert ledit porto,
s'attribue un whisky et
s'assoit évidemment dans

le fauteuil pile en face d'Angèle. Elle a pris soin de mettre des bas et une culotte de dentelle noire qui ont toujours leur effet sur les hommes de cet âge. Comme prévu, Walter ne quitte pas l'entrejambe de son invitée des yeux, tout en bavant légèrement.

« Cher monsieur...
monsieur ?

— Appelez moi Walter... souffle péniblement son hôte.

— Cher Walter, donc, êtes vous marié ? » demande Angèle d'un ton candide.

A ces mots, l'autre sursaute, esquisse un signe de croix puis répond très vite : « Non, non, non, euh... non, absolument pas !

— Bien. Nous recherchons des hommes de votre trempe pour poser dans un magazine de héros d'avant la révolution. Je crois que vous étiez haut fonctionnaire, n'est-ce pas ?

— Euh, oui, c'est... c'est exact !

— Parfait. Pourriez vous

me raconter une action marquante de votre carrière ?

— Euh... et bien... attendez...»

Pendant que pépère cherche ses mots, Angèle écarte légèrement les jambes, ce qui fait encore remonter sa jupe, offrant une vue panoramique au pauvre Walter qui

commence à légèrement suffoquer. À force d'avancer pour être plus près d'Angèle, il n'est pratiquement plus assis sur le fauteuil, mais en suspension sur ses jambes fléchies, ce qui est remarquable pour un vieillard de son âge.

« Oui... je me souviens... euh... en 2026... dans la

Seine-maritime...» Tout en parlant péniblement, il a fini par se poser sur les genoux. On dirait maintenant qu'il fait sa prière... Implacablement, Angèle écarte encore un peu les jambes. Le vieux ne peut maintenant plus avoir de doute sur ses intentions et se sent pousser des ailes.

« J'avais... euh...
inauguré... vos bas...
pardon, je veux dire un
pont, qui...» Il avance
maintenant
subrepticement vers elle, à
petits genoux. Il finit par
poser une main sur ceux
d'Angèle en bafouillant de
plus en plus. « Vous êtes
si... enfin si peu... ou
plutôt très...» Il est

maintenant carrément penché en avant, le visage très près des jambes de son bourreau et au bord de l'apoplexie. Angèle l'achève d'un « Vous en êtes un autre, cher Walter ! » et elle lui tire doucement la tête vers son entrejambe.

À ce moment elle sort son téléphone, et mitraille la

scène d'aussi loin que lui permet la longueur de son bras. De dessus, de côté, elle change de main, fait des dizaines de clichés afin d'être sûr qu'il y en aura des bons. Les photos terminées, elle range l'appareil dans son sac et se dit qu'il est temps de réveiller pépère.

Ce dernier, qui n'a rien vu

de la séance et qui y croit encore, ronronne et émet des petits sons incongrus. Il embrasse et lèche les bas d'Angèle qui lui laisse encore quelques secondes de bonheur avant de lui asséner la douche froide qu'elle a prévue. Elle lui relève doucement la tête en lui murmurant des mots gentils. « Allez

pépère, c'est fini
maintenant, nous devons
parler de votre
mannequinat... Nous
reprendrons cette
conversation plus tard... »
Le vieux s'extirpe à regret
d'entre les jambes de la
complotreuse. « Vous...
vous êtes sûre ? »
« Absolument sûre, nous
devons travailler

maintenant ! » Walter se rassoit à contrecœur sur son fauteuil, en ne perdant pas de vue l'entrejambe d'Angèle, enfin ce qu'il peut encore apercevoir.

« Walter, j'ai bien réfléchi, vous êtes l'homme qu'il me faut ! » commence Angèle, en guise d'introduction à la séance

de travail.

« Vous... vous croyez ? »

s'étonne le vieux.

« Oui. Pendant vos ablutions, j'ai pris quelques clichés qui m'ont servi de casting et je dois dire que vous vous en tirez plutôt bien ! » Et de montrer le diaporama des photos à son hôte qui n'a pas encore réalisé ce qui

lui arrive. « Regardez, on vous reconnaît bien, c'est un bonheur la qualité de ces appareils ! Et attendez, encore plus fort : hop, d'un simple clic, je les envoie à une copine à moi, qui sait, bien sûr, que je suis chez vous ! »

Alors, là, c'est la débandade ! Pépère réalise qu'il vient de se faire

piéger comme un gamin.
Lui qui a intrigué toute sa
vie, se faire avoir comme
ça par une pétasse qui
veut sans doute du fric...
Misère, se dit-il. « Quel
con, quel con, mais quel
con ! » regrette-t-il
maintenant tout haut.
Angèle profite de l'avance
qu'elle a pour enfoncer le
clou : « Mais ça n'est pas si

grave, vous m'avez bien dit que vous n'étiez pas marié ? » raille-t-elle.

Walter est impérial. Son calme retrouvé, il relève le menton, prêt à faire face, regarde Angèle droit dans les yeux et dit simplement :

« Combien ? »

Angèle ne baisse pas le regard. Elle se dit qu'il a

dû être terrible du temps de sa grandeur et n'aurait pas aimé être en conflit avec lui. Elle doit faire vite car il est capable de trouver une solution pour retourner la situation.

« Ça n'est pas combien, mon cher Walter, mais
« quoi »

— Qu'est-ce à dire ? Vous ne voulez pas d'argent ?

En principe les filles vulgaires de votre trempe sont plutôt intéressées par le fric, non ?

— Pas moi. Moi, je recherche une certaine Noémie, sœur d'une amie, que vous avez fait enlever en 2038 et j'aimerais bien la retrouver.

— Noémie ? Connais pas !

— Peut-être que le nom

ne vous dit rien,
certainement d'ailleurs,
puisque vous ne
connaissiez pas les noms
des enfants que vous
enleviez, n'est-ce-pas ?

— Je ne vois pas de quoi
vous voulez parler...

— Ça n'est pas grave,
nous allons attendre votre
femme et je lui montrerai
votre casting. Elle sera

certainement enchantée
par votre nouveau boulot
de mannequin »

Angèle n'en mène pas
large. Elle sait que si cette
situation dure jusqu'au
retour de sa femme, il
aura trouvé quelque chose
d'ici là pour la faire taire
et elle n'a pas envie de
savoir comment. Elle
poursuit : « Je vais aussi

envoyer un message à ma copine afin qu'elle fasse part aux médias de notre conversation, si j'ose dire. Je vais ajouter que vous ne voulez pas me parler des enlèvements, ce qui intéressera sûrement la police, dont vous faites partie d'ailleurs.

— Vous voulez quoi à la fin ?

— Je vous l'ai dit,
retrouver la sœur de ma
copine !

— Comment pourrais-je
vous aider ?

— Je ne sais pas, c'est à
vous de voir. En me
donnant des noms de gens
qui vous achetaient les
enfants, car je suppose
que vous les vendiez ?

— Si je vous donne

quelque chose, qu'aurai-je en échange ?

— Rien. Je vous rendrai simplement ces photos, qui vous appartiennent et vous n'entendrez plus parler de moi.

— Qui me dis que vous n'irez pas à la police en sortant d'ici ?

— Toujours rien. Mais telle n'est pas mon

intention. Ma mission consiste à ramener à ma copine des éléments susceptibles de l'aider à retrouver sa sœur, rien d'autre. Je ne suis pas une justicière en herbe, même si en ce moment j'ai foutrement envie de vous casser quelque chose sur la tête...

— J'ai peut-être quelque

chose... commence le
vieux.

— Dites toujours...

— Je ne connais aucun
nom d'enfant, je n'ai que
des noms de familles
d'accueil...

— Comme c'est joliment
dit !

— Ne m'interrompez pas !
Si je vous fournis cette
liste, est-ce que cela suffira

à votre mission ?

— Montrez toujours, je vous dirai après »

Le vieux se lève, Angèle fait de même pour le suivre. Il ne s'agirait pas qu'il aille chercher une arme, se dit-elle. Ils traversent un autre salon puis pénètrent dans une chambre. Un petit coffre-fort se trouve dans une

armoire. Il l'ouvre et en sort un carnet bleu, qu'il tend à Angèle. Cette dernière l'ouvre et le parcourt. À chaque page se trouve la mention « Famille » suivie d'un nom. Suivent leur adresse, la description succincte d'un enfant et enfin deux mentions terribles : « enlevé le » et « vendu

le », chacune suivie d'une date. Angèle a un haut le cœur. « Espèce de salaud » grince-t-elle. Elle ne le jurerait pas, mais elle est presque sûre que le nombre de pages atteint la centaine.

« Alors ? » fait le vieux.

« Alors ? Alors j'ai envie de vous tuer, là, maintenant. Mais bien

sûr, ça n'est pas dans mes principes. Il n'empêche que vous n'êtes qu'une ordure. Je vais donner ça à ma copine, elle en fera ce qu'elle voudra. En ce qui me concerne, comme je vous l'ai dit, je ne ferai rien de plus, je n'ai qu'une parole. Regardez, je détruis les photos et j'envoie un message à

mon amie pour qu'elle fasse de même. Voilà, c'est fait. J'espère juste que vous allez crever dans d'atroces souffrances. Je ne vous souhaite pas le bonsoir, espèce de vieux vicieux ! » Elle tourne les talons et s'en va d'une démarche mal assurée. Elle a maintenant peur que le vieux trouve

quelque chose pour
l'arrêter définitivement.
Mais elle atteint la porte et
sort sans encombre.

En sortant de la maison,
elle aperçoit une femme
au bout du chemin qui
vient vers la maison. Elle
met ses cheveux en
bataille, remonte sa jupe
au-delà de ce que peut

accepter l'épouse d'un homme qu'on vient de visiter et tire un peu plus sur son décolleté. Puis elle prend le chemin avec une démarche la plus provocante possible.

Quand elle croise la femme, elle prend son accent le plus vulgaire et gouaille un retentissant :
« 'Soir Mâ'âme ! »

Politique

« Heureusement, on n'a plus cette politique bipolaire et la cour d'école qui allait avec, comme avant la révolution !
s'énerve José.

— Pourquoi ? s'enquiert Julie.

— Pourquoi ? Mais parce

que ces hommes
politiques se foutaient de
faire avancer leur pays,
tout ce qui leur importait
était de dire le contraire
du parti opposé !

— Ils ne proposaient
jamais rien d'intéressant ?

— Quelques idées
sortaient de temps à autre,
mais la majorité des
polémiques étaient faites

pour emmerder le parti
du trottoir en face !

— Pourtant les choses
bougeaient quand même ?

— Presque 100 ans à
protéger les intérêts des
entreprises et des rentiers,
tu penses si ça bougeait...

— En quoi est-ce mieux
aujourd'hui ? Après tout,
les lois du peuple ne sont
peut-être pas les

meilleures !

— En tout cas, ça fonctionne plutôt bien depuis trente ans.

— Peut-être cela pourrait-il être mieux ? D'abord, est-ce que l'opposition au système existe ?

— Opposition au système, je ne pense pas.

Aujourd'hui, il semblerait que personne ne veuille

remettre en cause PPPW.
Par contre, opposition aux lois votées, oui ! C'est le débat permanent sur l'interface de PeoPlePoWare, qui permet aux sympathisants comme aux détracteurs de s'exprimer et ainsi influencer les gens qui font des propositions ou qui votent.

— Mais l'avantage
aujourd'hui c'est que les
avis ne sont pas
uniquement pour ou
contre. Toutes les
opinions existent et sont
exprimées. Avant la
révolution, même si le
peuple avait des opinions
nuancées, le reflet de ces
avis par les politiques était
toujours binaire : pour ou

contre. Je pense qu'on peut parler de vraie démocratie aujourd'hui, ce qui n'était pas vrai avant, quoi qu'en disaient les milieux politiques.

— Sans compter ceux qui ramaient pour leur intérêt personnel uniquement...

— Qui par exemple ?

— Je crois que le plus emblématique était un

Italien, Berlo... Berlas...

Berlusconi !

— Que faisait-il ?

— Il utilisait la politique pour faire marcher sa boîte de finance. Il n'apportait strictement rien au pays, faisait des réformes qui allaient uniquement dans le sens de ses affaires et quand il a quitté la politique,

contraint et forcé par la justice, il traînait des dizaines de casseroles et laissait le pays dans un état pitoyable avec des dettes énormes. On ne peut vraiment pas dire qu'il ait apporté quoi que ce soit à l'Italie ! »

Amandine et Julie sont chez José, assises autour

de la nappe posée, comme d'habitude, sur l'île Maurice. Le débat est animé, comme toujours quand il s'agit de politique. « Qu'est-ce qui empêche aujourd'hui quelqu'un de ramer pour son intérêt personnel ? — Pour faire une proposition de loi, il faut que celle-ci ait été soumise

au moins par vingt pour cent des forces de proposition et ensuite qu'elle soit votée à la majorité avec encore un minimum de vingt pour cent de votants. Pour faire passer une loi d'intérêt personnel, il faudrait donc quatorze millions de personnes ayant le même petit intérêt. Ça

complique singulièrement
le processus...

— Évidemment...

— C'est l'avantage du
système : dans le temps
soixante-cinq millions de
personnes étaient
représentées par trois
cents députés,
aujourd'hui, soixante-dix
millions sont représentés
par quatorze millions de

gens... L'inconvénient, c'est que les décisions sont plus longues à prendre parce qu'il faut plus d'avis convergents.

— N'empêche que certaines propositions n'aboutissent jamais à cause de ce minimum de propositions requis ! Il semble que la démocratie intéresse à peine les vingt

pour cent nécessaires.

— Pas d'accord ! Ce n'est pas que vingt pour cent des gens ne soient pas intéressés par la démocratie, je pense même que quatre-vingts pour cent veulent cela. Tout simplement, il est plus difficile de trouver vingt pour cent des gens proposant des choses

similaires. De toute façon,
les propositions se
cumulent, attendent, et le
minimum finit toujours
par être réuni à un
moment ou l'autre. C'est
une question de temps.
C'est d'ailleurs une grande
qualité de notre société
d'aujourd'hui : le temps !
— Pourquoi ne pas
baisser ce seuil

minimum ?

— Pour éviter les propositions à caractère trop personnel ou local. Je ne sais pas exactement comment ce nombre a été fixé mais les techniciens de PPPW ont fait de nombreux essais avant d'arriver à cette valeur »
La société PeoPlePoWare est très sereine et les

débats politiques, bien qu'animés, sont toujours constructifs, rarement contestataires et jamais négatifs. La raison ne tient pas uniquement au fait que tout le monde peut proposer et voter les lois, mais surtout au fait que plus aucun groupe d'intérêt ne peut influencer sur les législateurs pour

imposer des choix allant dans leur seul sens. Une partie de la population n'émet jamais aucune proposition, par goût ou manque de compétence, mais elle sait que ceux qui proposent ne feront pas de loi contraire à l'intérêt du peuple.

Amandine reprend la parole : « En tout cas, je

n'aurai pas aimé vivre
avant la révolution ! Tu
parles d'une bande
d'incompétents ! C'est à se
demander comment cette
société à pu tenir jusqu'en
2054 dans ces conditions...
— Comme toujours :
quand on est dans un
environnement, on
n'imagine pas forcément
que quelque chose d'autre

soit possible.

— D'accord, mais le peuple se faisait rouler dans la farine en permanence sans réagir. Imaginez qu'à chaque crise financière — crises qui arrivaient de plus en plus souvent — on expliquait aux gens que la seule manière de s'en sortir était de les payer

moins, alors que les
bénéficiaires de la finance
s'enrichissaient toujours
plus à chaque fois !

— Étaient-ils vraiment
idiots à ce point ?

— Je ne crois pas. Je pense
qu'ils étaient drogués à la
consommation. Le
commerce avait réussi à
leur faire croire qu'ils ne
pouvaient pas vivre sans

telle ou telle chose comme une voiture, une cuisine ou une télévision. La moindre perspective de manquer de quelque chose les mettait dans un état de stress pas possible. C'est d'ailleurs à cette époque que les maladies cardio-vasculaires étaient les plus fréquentes. Et, à l'époque, on mettait tout

cela sur le compte du tabac, alors que le stress et la malbouffe étaient des facteurs au moins aussi importants !

— Personne ne dénonçait cela ?

— Bien sûr que si, mais ils n'étaient pas en nombre suffisants et le marketing et la publicité étaient très présents et très forts pour

faire avaler tout ça. Le marketing rendait les gens comme des moutons !

— Comment cela ?

— Regarde : tu fais des études de marché desquelles ressortent des goûts et des couleurs en matière de consommation. En fonction de cette étude de marché, tu affines ton

offre pour répondre à quatre-vingt pour cent des opinions émises. Tu répètes cela plusieurs fois et tu fais la publicité en conséquence. Après ces quelques fois, quasiment tout le monde aime la même chose, consomme la même chose et présente la même opinion. On faisait croire aux gens, à

l'époque de la
consommation, que l'offre
était énorme, les produits
variés, qu'il y en avait
pour tous les goûts et que
chacun bénéficiait d'une
grande liberté de choix.
C'était exactement le
contraire ! On amenait
tous les gens à aimer et
consommer la même
chose en leur laissant

croire qu'ils avaient le choix.

— Oui, j'ai lu ça quelque part. Des modes passaient par vague. Pendant dix ans c'était la mode de faire du sport par exemple.

Alors tout le monde se jetait à corps perdu là-dedans, le but étant bien sûr de vendre des articles de sport ou des heures de

cours. Le marketing et la pub tournaient à plein régime, les médias faisaient leurs émissions dessus, tout ramenait toujours à ça. Puis, les marchés arrivaient à saturation, quelqu'un lançait une autre idée et tout recommençait avec un autre sujet. Peu de gens avaient cette vision

générale et ceux-là
passaient pour des
emmerdeurs !

— J'ai aussi entendu
parler de marketing viral !
Des gens étaient payés
pour passer des idées à
leurs amis afin
d'entretenir ces modes qui
à leur tour alimentaient
les ventes. Le pire, c'est
que l'acte de consommer,

lui-même était devenu une mode. À partir de là, il était difficile de dénoncer la consommation.

— Hmm, il me semble qu'aujourd'hui certaines entreprises ne sont pas loin d'essayer de reprendre tout ça, non ?

— C'est vrai qu'on sent une tendance à essayer de

contourner le système
pour développer des
ventes dans certains
domaines. J'ai entendu
que des sociétés
d'exploitation des futurs
avions-dirigeables
électriques avaient été
montées pour créer des
voyages de groupes. Il ne
faudrait pas revenir au
tourisme tel qu'il était

avant la révolution !

— Quelle importance si ça ne pollue pas ?

— Ça risque de développer des commerces dédiés au tourisme dans certaines zones et de pénaliser les populations locales en faisant monter les prix et...»

Amandine est

interrompue par le solo de batterie de Moby Dick, la sonnette chez José. Le visage souriant d'Angèle apparaît sur l'écran.« Yo, ma voisine, entre si tu as des bonnes nouvelles, dégage sinon !

— Je vois que cinq jours plus tard, tu es toujours aussi con...»

Cet échange d'amabilité

passé, Angèle entre et fonce droit sur le trio assis autour de la nappe.

Amandine et Julie la regardent arriver avec inquiétude, modérée par le large sourire affiché par Angèle. Une femme respirant ainsi la joie peut-elle être porteuse de mauvaises nouvelles ? Angèle choisit l'espace

libre entre Amandine et Julie et s'assoit en tailleur face à José. Elle porte toujours la jupe avec laquelle elle a vampé Walter Brune et elle étale largement son entrejambe à la vue de son voisin dont le regard est instantanément aimanté et ne quitte plus cette vue des choses. Elle prend son

temps, ménageant son effet, jubilant par avance de la réaction de ces interlocuteurs lorsqu'elle leur dira ce qu'elle ramène. Elle est plutôt fière d'elle. Sa décision d'aller tirer les vers du nez au flic est une réussite totale. Elle sort le carnet arraché de haute lutte au kidnappeur et le tient à

bout de bras au milieu de la nappe.

« Savez-vous ce que c'est ? »

Silence. La question n'appelle pas de réponse, tout le monde attend la suite, suspendu aux lèvres d'Angèle.

« Il s'agit de la liste des familles ayant acheté les enfants enlevés ! »

Une espèce de hoquet d'étonnement général est perceptible. Personne ne prend la parole en premier, mais les trois ont envie de crier leur joie. La tension dans l'air est palpable. On peut pratiquement entendre les questions que se posent *in petto* les admirateurs d'Angèle : « Comment a-

t-elle fait ? », « Qu'y a-t-il dans ce carnet ? », « Allons nous découvrir où Noémie a grandi ? », et beaucoup d'autres questions. L'appartement est empli de points d'interrogations. José est le plus rapide. Il balaye l'air de son bras et se saisit prestement du carnet avant qu'Angèle ait pu

réagir.

« Comment as-tu réussi ça, toi, une simple voisine ? » bave-t-il en ouvrant le carnet.

« Avec un peu de jugeote féminine et en utilisant la connerie masculine ! » s'enorgueillit ladite voisine.

« Alors là, chapeau ! » admire Amandine tout en

se levant. Elle s'approche d'Angèle et l'enlace pour l'embrasser chaudement.

« Merci, merci » lui souffle-t-elle à l'oreille.

« Je n'aurai jamais cru que tu fasses une telle chose pour moi. Merci !

— De rien...» souffle

Angèle, qui sent immédiatement le thermomètre de son

attirance pour Amandine
passer dans la zone rouge.

« Tu sais, c'est facile avec
les hommes, ils ont le
cerveau dans leur
calbute... Remarque, moi
aussi, quand je te vois, j'ai
plus toute ma tête ! »

Amandine la regarde avec
tendresse. « Merci aussi
pour ça ! » dit-elle,
touchée.

Pendant ce temps José parcourt fébrilement le carnet.

« Incroyable. Tout est là ! Tous les couples qui ont acheté les enfants ! Leur nom, leur adresse, la date de vente, la date de rapt ! Wow, quel cynisme ! Ça met la gerbe... » Il feuillette les pages à grande vitesse avec le pouce, dans un

sens puis dans l'autre.

« Vous vous rendez compte, il y a bien cent pages !

— C'est exactement ce que je me suis dit lorsque je l'ai vu » dit Angèle

« Tu n'as pas pris de risque au moins ? »

s'inquiète Julie.

« Si quelqu'un a pris des risques, c'est plutôt lui ! Je

n'aurais pas voulu être à sa place quand sa femme est rentrée ! J'ai mis le paquet pour qu'elle croit fermement que nous venions de prendre du bon temps. J'ai dû vider un demi-flacon de parfum avant d'y aller, ça doit sentir encore ! Et croyez moi, j'ai trouvé le parfum le plus vulgaire du

marché !

— Bien fait, il le mérite !

— Tu lui as dit qu'on allait le dénoncer ?

— J'ai dû donner ma parole que moi je ne le ferai pas afin que le chantage fonctionne, mais je lui ai dit que je ne préjugeais pas de la décision d'Amandine...

— Très bien, comme ça

nous ferons ce que nous voudrons.

— Oui, et d'ailleurs qu'est ce qu'on va faire ?

— Je ne sais pas encore, c'est trop énorme, trop nouveau, je dois réfléchir...»

José tourne maintenant les pages une à une, cherchant quelque chose. Il émet des « oh ! » et des

« ah ! » de temps en temps, soupire bruyamment, tourne une autre page. Enfin il s'arrête longuement sur l'une d'entre elles.

« 16 mai 2038 » annonce-t-il, comme un médecin annonçant le nom du prochain patient dans une salle d'attente. Silence dans l'assemblée. Tout le

monde sait qu'il s'agit de la date à laquelle Noémie fut enlevée. « J'ai bien parcouru le carnet, deux pages seulement mentionnent cette date » ajoute-t-il. La pression augmente d'un cran. On va savoir, on va enfin savoir, chez qui Noémie a pu se retrouver après son enlèvement. Amandine

pense à sa mère. Elle serait fière de moi pense-t-elle. En deux mois à peine, avec les aides précieuses de José, Julie et Angèle, elle a réussi. Elle a presque trouvé où sa sœur a vécu après son enlèvement. La retrouver devrait maintenant être beaucoup moins difficile. Il suffira de rebobiner le fil du

temps en partant de ces gens.

José annonce d'un ton légèrement emprunté, façon curé de campagne :

« Enlevée le 16 mai 2038, vendue le 21 mai 2038 à Monsieur et Madame Delbroye, 89 avenue Monge à Bertrouville »

Tout le monde se regarde, attendant un

commentaire de
quelqu'un, mais rien ne
sort. Il est évident que
cette première adresse ne
dit rien à personne, ce qui
était tout à fait prévisible...
Les trois filles attendent la
suite avant de pouvoir
exprimer quoique ce soit.
José reprend
solennellement : « Enlevée
le 16 mai 2038, vendue le

5 juillet 2038 à Monsieur
et Madame Trucaut, 8 rue
des fauvettes à Courange
Lès...»

Il n'a pas fini sa phrase
que Julie s'évanouit,
tombant sur les jambes
d'Angèle. Au même
moment, Amandine ne
peut retenir un cri. « Mais,
mais, mais... bafouille-t-
elle

— Qu'est-ce qui se passe ? » s'inquiète José en tentant de prendre la main d'Amandine. Angèle tapote les joues de Julie, essayant de la faire revenir à elle. Amandine est prostrée, les deux mains sur sa bouche, comme ferait un mauvais acteur voulant montrer qu'il s'empêche de parler. Julie

revient doucement à elle dans les bras d'Angèle qui continue de lui tapoter les joues.

« Mais qu'est ce qui se passe, à la fin ? » crie presque José visiblement inquiet, ce qui est contraire à ses habitudes.

Julie vient de refaire surface, elle se redresse,

regarde tour à tour
Amandine, José et Angèle
plusieurs fois, inspire fort,
puis d'une toute petite
voix craintive : « Trucaut,
8 rue des fauvettes à
Courange, c'est le nom et
l'adresse de mes
parents ! »

Les Trucaut

Un long, un très long
silence s'est installé dans
l'appartement de José.

Dans les quatre cerveaux
présents, c'est la
débandade. Les idées
s'entrechoquent. Les
parents de qui ? Julie ? Et
bien, quoi, ses parents ?
Ah, ce sont ses parents ?
Comment cela, ses
parents ? Mais pourquoi ?

Mais que... ?

Personne n'est capable de sortir un mot, tâchant d'envisager la signification des paroles de Julie.

Elle a dit « Ce sont mes parents » pense Angèle.

Mais ses parents n'habitaient peut-être pas là, à l'époque ? Oui, mais elle dit que le nom aussi correspond continue-t-

elle à penser. Elle n'ose pas émettre tout haut les questions qu'elle se pose, de peur de vexer Julie, de dire une ânerie.

C'est la même chose pour José. Il se pose exactement les mêmes questions mais préfère laisser la parole à l'intéressée, de peur de la froisser, de la culpabiliser. Il regarde Angèle, assise

en tailleur en face de lui.
Ne peut s'empêcher de
laisser son regard
descendre vers son
entrejambe. Angèle ne fait
plus exprès de se montrer
maintenant, elle est
totalement perturbée par
ce que Julie vient de dire
et ne prend plus garde à sa
posture. José sent une
sensation amoureuse

monter, comme si la situation extrême provoquait cet élan. Il regarde Angèle plus tendrement que d'habitude et ne peut réprimer un petit soupir. Finalement, d'une toute petite voix que les autres ne lui connaissent pas, Amandine brise le silence : « C'est le nom et

l'adresse des parents de Julie... Se pourrait-il que ce soit une coïncidence ?

— Où ça une coïncidence ? Si le nom et l'adresse correspondent, ce n'est plus une coïncidence, non ?

— Sans compter la date de l'enlèvement...

— Mais alors ça signifie...

— Oui !

— Pas forcément ! Julie,
tu as une sœur ?

— Non !

— OK, alors, tu as été
enlevée et vendue à tes...
parents ! »

Julie cale son visage sur
l'épaule d'Angèle et éclate
en larmes. « C'est pas vrai,
c'est pas vrai... nie-t-elle
l'évidence. Mes parents ne
m'ont jamais parlé de ça...

— Ils avaient sûrement leurs raisons... *A fortiori* s'ils t'ont achetée...» assure impitoyablement José. Brutalement, Amandine semble entrer en transes. Elle se met à marcher à grandes enjambées autour de la simili table, le regard rivé sur la moquette. Elle tourne, elle tourne, en parlant mécaniquement :

« Tu as été enlevée le même jour que ma sœur...»

Elle fait un tour.

« Un autre enfant a été enlevé ce jour-là...»

Autre tour.

« Si cet enfant est un garçon, tu es ma sœur ! »

Et elle éclate en sanglots sans finir son tour.

Julie redouble de pleurs

en entendant les propos d'Amandine. Elle couine dans le cou d'Angèle, marmonne dans ses larmes des sons quasi incompréhensibles : « Je suis peut-être ta sœur... ? Mais ça n'est pas possible ! Ça n'est pas possible ! » Amandine a repris son activité de satellite de la table. Elle semble

maintenant réfléchir tout en tournant autour de la table et sa vitesse de rotation donne nettement l'impression qu'il s'agit d'une réflexion intense. José ne sait plus où donner de la tête, entre Julie qui pleure, les jambes d'Angèle qui lui donnent des idées et Amandine qui tourne. Il sent le trouble

l'envahir, la situation monter en gravité. Il doit calmer les esprits, reprendre l'initiative, montrer qu'il est le mâle de la bande, jouer en quelque sorte un rôle de chef de famille.

« STOP !!!!! » hurle-t-il soudain. Tout le monde est tétanisé. Amandine arrête de tourner, Julie de

pleurer, Angèle sursaute.

« Nous devons nous reprendre ! Tout mettre à plat et réfléchir sereinement. Si nous nous laissons déborder par l'émotion, rien n'est possible.

— C'est quand même un choc, t'avoueras...» laisse tomber Angèle qui est malgré tout d'accord avec

José.

Le cri de José a déclenché quelque chose chez Amandine qui se précipite vers Julie et la prend dans ses bras. Les deux amoureuses s'enlacent et se serrent très fort. Elles restent ainsi un long moment, que respectent Angèle et José qui finissent par se regarder

droit dans les yeux avec visiblement la même idée de galipettes en tête, mais inapplicable en l'état.

Enfin Julie s'écarte d'Amandine, la regarde dans les yeux et dit :

« Même si tu étais ma sœur, cela ne changerait rien ! » Amandine laisse couler une grosse larme et murmure un « Merci ! »

qui va droit au cœur de Julie. Angèle est bouleversée elle aussi tant l'émotion est forte. José pousse un soupir de soulagement.

« Je propose que nous buvions un coup au succès d'Angèle et que nous réfléchissions à la suite des événements » dit-il d'un ton enjoué. Les

sœurs potentielles se
séparent l'une de l'autre.
Elles embrassent tour à
tour Angèle pour la
remercier encore une fois
et se rassoient à leurs
places. José part et revient
avec une bouteille
d'armagnac. « Il faut au
moins ça après un choc
pareil... » Il sert
grassement tout le monde,

se rassoit, fourrage dans son nez à l'aide de son index, évalue le produit de sa recherche puis l'envoie balader d'une chiquenaude.

« À Angèle ! » lève-t-il son verre. « À Angèle ! » reprennent les trois filles. José et Angèle avalent le contenu de leur verre d'un trait, tandis que Julie et

Amandine trempent à peine les lèvres dans l'alcool fort pour en boire une toute petite quantité. Visiblement, Angèle et José ont une longue pratique de la descente... C'est Angèle qui reprend la première : « En fait, il ne reste qu'une vérification à faire pour lever le doute...

— Je crois savoir ce que tu vas dire...

— Comme disait

Amandine, il suffit de vérifier si l'autre enfant est une fille ou un garçon.

— Oui, s'il s'agit d'une fille, tous les doutes sont permis, mais s'il s'agit d'un garçon...

— Julie serait forcément la sœur d'Amandine !

— Comment vérifier ?

— On pourrait appeler les gens, euh... cette famille... comment déjà ?

— Delbroye...

— C'est ça, Delbroye.

— Tu crois qu'ils vont accepter de nous répondre au téléphone ?

— Ils n'habitent pas à côté, on ne va tout de même pas y aller ?

— C'est où Bertrouville ?

— En Normandie...

— Bof, ça va, ce n'est pas trop loin...»

José, qui n'est pas intervenu dans cette conversation, prend la parole : « Moi, je peux savoir, sans me déplacer...

— C'est vrai ?

— Ben oui tu me connais, non ?

— C'est vrai que tu peux tout faire ! conclut Julie.

— Et Superman, il compte utiliser ses super pouvoirs quand ?

— Pas plus tard que tout de suite » frime le supposé super-héros, qui se lève et se dirige vers ses ordinateurs.

Pendant que José va faire ses recherches, Julie

décide d'appeler ses parents. Du moins, les gens qu'elle croyait être ses parents... Elle ressent une colère froide et compose le numéro d'un doigt rageur sur son téléphone, sans utiliser le raccourci, sans doute pour pouvoir se défouler sur le clavier. Sonnerie... sa mère décroche.

« Maman ?

— Oui, bonjour ma chérie

— Bonjour madame...

— Quoi ?

— Bon-jour ma-da-me !

— Qu'est ce que ça veut dire ?

— Tu sais très bien ce que ça veut dire...

— Euh... ?

— Tu m'as payée combien ? Tu m'as

négociée ?

— ...

— Oui, c'est ça ne dis rien, ça vaut mieux. Est-ce que vous pensiez me le dire un jour ?

— Qu'est-ce que tu as découvert ?

— Tu me poses la question ? Tu ne pensais pas qu'un jour je saurai que vous m'aviez achetée ?

Ou bien comptiez-vous
me laisser un testament
pour éviter d'avoir à me le
dire en face ?

— Ça ne change rien à
l'amour que nous te
portons, Julie...

— Si, ça change tout ! »
hurle Julie dans le
téléphone. Les trois autres
tournent la tête vers elle,
inquiets.

« Si vous m'aviez aimée,
vous m'auriez dit le plus
tôt possible que je n'étais
pas votre fille biologique,
dès que j'aurais été en âge
de le comprendre !

— On n'a pas osé...

— Lâches !

— Il faut nous
comprendre Julie...

— Non, tais-toi, il n'y a
rien à comprendre. Juste

un grand gâchis que vous avez volontairement créé. Est-ce que tu penses que je vais vivre comme si de rien n'était à partir de maintenant ? Vous m'avez trahie...

— Nous ne pouvions pas avoir d'enfant...

— Et bien, quand on ne peut pas avoir d'enfant, on n'en a pas, merde !

— Tu ne connais pas l'époque, on voulait des enfants à tout prix, ça n'était pas comme aujourd'hui. On était prêts à tout pour cela.

— Joli résultat ! Je n'étais pas complètement sûre de l'intérêt de la révolution PPPW, mais avec des conneries pareilles, je comprends que certains

aient voulu changer les choses... Vous étiez vraiment une société d'abrutis !

— Julie !

— Quoi Julie ? Est-ce que tu prétendrais me faire la morale ? Il n'y a plus de Julie ! D'ailleurs je vais changer de nom et de prénom, pour essayer de ne plus penser à ça !

— Mais Julie...

— Ah, oui, je peux même te donner une info en avant-première : je vais peut-être prendre Noémie comme prénom !

— ...

— Et puis, je vais peut-être aussi épouser ma sœur !

— ...

— Le doute n'est pas dans

le mariage mais dans la
sœur !

— Euh... je ne comprends
pas très bien...

— Tant mieux !

Dorénavant, je dois vivre
avec ça, et vous, vous allez
vivre avec des questions !
Démerdez-vous à trouver
les réponses vous-mêmes !
Salut ! »

Et elle jette le téléphone

du côté de la Scandinavie avant d'éclater en larmes, sans même avoir coupé la communication.

Amandine prend Julie dans ses bras et la serre du plus fort qu'elle peut.

« C'est fini mon amour, c'est fini » lui murmure-t-elle à l'oreille.

« Non, ce n'est pas fini »

sanglote Julie. « Tu te rends compte, si nous sommes sœurs ?

— Non, je ne me rends pas très bien compte pour le moment. Il faut laisser José trouver si l'autre enfant est un garçon ou non avant de penser à ça.

— Ne me dis pas que tu n'y penses pas...

— Si bien sûr, mais

mettons ça de côté pour le moment. Ce n'est pas la peine de se faire du mal inutilement s'il s'avère qu'il n'y a pas de doute. Si l'autre enfant est un garçon, nous serons sûres d'être sœurs, sinon il y aura encore une possibilité que ce ne soit pas le cas.

— Qu'est ce qu'on fera si

le doute subsiste ?

— Je ne sais pas encore, chaque chose en son temps, ma chérie.

— Quand je pense à mes parents, tant d'années à cacher ça...

— Ça n'a pas dû être facile pour eux...

— Tu les défends ?

— Non, je n'ai pas dit ça ! Je dis juste qu'ils ont dû

longtemps se poser la question de savoir s'ils devaient te le dire ou non.

— Et bien, ils auraient mieux fait de se décider à me le dire. Maintenant, je n'ai plus confiance en eux !

— C'est normal ma chérie, tu as raison de te sentir trahie, j'aurais eu la même réaction à ta place.

— Et, tu sais quoi ?

— Non ?

— L'impression de déjà vu que j'avais chez Walter Brune... C'est parce que j'ai habité là-bas quelques jours. Je revois tout maintenant, même la chambre où je dormais ! »

Les deux filles se regardent dans les yeux. Le regard de Julie est un

peu fou tandis que celui d'Amandine se veut plus rassurant. Pourtant, elle n'en mène pas large non plus. Elle craint la réponse de José qui révélera si l'autre enfant est un garçon ou pas. La question de Julie demandant quoi faire si jamais il s'agit d'une fille, est plus que pertinente.

Que vont-elle décider s'il reste une chance sur deux pour qu'elles soient sœurs ? Vont-elle pouvoir vivre avec un doute pareil ? Et dans l'autre cas, si l'enfant est un garçon ? Cela impliquerait qu'elles sont sœurs... Que feront-elles alors ? Les questions, sans réponse, tournent en boucle dans la tête

d'Amandine.

José a l'œil rivé à ses écrans. Il effectue ses requêtes tout en cachant ce qu'il fait, car Angèle est à côté de lui et il ne peut pas lui montrer les interfaces auxquelles il a accès, cela pourrait révéler sa fonction au sein de PPPW. Il se livre donc à

une recherche sur
l'Internet public, tapant le
nom de la famille
Delbroye accompagné de
différents mots
susceptibles de ramener
des résultats sur leurs
enfants. Dans le même
temps, il tape des requêtes
dans une console, dans un
code incompréhensible
par un béotien. Dans cet

écran, il est connecté aux services de l'état civil qu'il interroge directement.

Angèle paraît angoissée.

Elle ronge ses ongles nerveusement et jette des regards inquiets à l'écran sur lequel José fait les recherches sur Internet.

« Tu parles d'une histoire » finit-elle par lâcher, sans regarder José.

« Oui, un drôle de pataquès » répond ce dernier, le regard fixé sur les lignes blanches qui défilent sur l'écran noir.

« T'avoueras quand même que cette société était vraiment pourrie ! Enlever des enfants pour les revendre tient de la sauvagerie.

— Es-tu sûr que cela

n'existe plus aujourd'hui ?

— Pas pour des raisons de pauvreté en tout cas.

— Mais était-ce vraiment la raison ?

— Je pense que oui ?

— Pas sûr, le flic que j'ai vu n'a pas l'air pauvre du tout... Tu verrais sa baraque...

— Lui non, mais la personne qui a enlevé la

gamine ne devait pas
rouler sur l'or pour se
livrer à un truc pareil !

C'est cette pauvreté-là qui
n'existe plus aujourd'hui.

— J'espère que tu as
raison.

— En tout cas les services
de police n'en font pas
état.

— Comment le sais-tu ?

— Euh... et bien... je lis

beaucoup de choses là-dessus...

— Ah bon ? Tu te passionnes pour la délinquance ?

— Non, mais je me tiens au courant des choses...»

Angèle regarde José d'un air soupçonneux. *Mince pense-t-il, faut que je fasse gaffe à ce que je dis !*

À ce moment, le

défilement de noms à l'écran s'arrête. Il n'y a qu'un résultat avec le nom et l'adresse des Delbroye, qui figurent dans le carnet du flic comme la famille ayant acheté l'autre enfant enlevé le même jour que la sœur d'Amandine. José ouvre fébrilement la fiche qui est proposée avec le nom. Ses yeux parcourent

les noms des rubriques très vite, s'arrêtent à « Enfant(s) : » et tournent légèrement vers la droite pour lire ce qui figure sur la ligne. Un seul et unique nom y figure.

« Mesdames, je vous annonce que l'autre enfant enlevé est une fille ! »

L'homme, une espèce de cons

« Ma chérie est peut-être
ma sœur, il y a une chance
sur deux qu'elle soit ma
sœur » Amandine répète
cette phrase comme un
mantra depuis qu'elle a
quitté l'appartement ce

matin, pour se rendre à sa
toute dernière conférence
à la Sorbonne. Le bruit du
métro accompagne
étrangement la phrase,
comme un arrangement
électro soutient une
mélodie répétitive,
entêtante. Elle s'enivre de
cette musique jusqu'à
oublier ce qui l'entoure.
Elle laisse passer, sans s'en

rendre compte, la station Odéon, où elle aurait dû descendre, et sort finalement à Saint-Sulpice. Elle décide de faire le chemin inverse à pied jusqu'à la Sorbonne et se met à nouveau à tourner la phrase en boucle dans sa tête, cette fois au rythme de ses pas. Dans la salle, tous les

étudiants sont déjà assis,
elle arrive bonne dernière,
mais à l'heure.

« Bonjour à toutes,
bonjour à tous...
commence-t-elle.

Aujourd'hui, comme
promis, nous débattons
de ce que nous avons vu
lors des précédentes
séances. Comme le but
avoué de ces conférences

est d'essayer de ne pas renouveler les inepties du passé, il serait bon que le débat tourne autour des erreurs d'avant la révolution. J'attends vos questions »

Comme dans tous les auditoires, certaines personnes avaient déjà noté les questions à poser tandis que d'autres

préfèrent écouter le débat
et n'intervenir
éventuellement que s'ils
en ressentent le besoin.

Quelques mains sont
levées. Amandine jette un
regard circulaire sur la
salle et désigne une
étudiante au hasard.

« Oui ?

— Il ressort de toutes vos
conférences que les

citoyens et les dirigeants de l'époque agissaient de façon irresponsable.

Pourquoi seraient-ils plus responsables aujourd'hui ?

— Je vous rappelle tout d'abord que vous et moi faisons partie des citoyens, vous pouvez donc dire « serions NOUS plus responsables ! » Rires dans la salle.

« À mon sens — il s'agit là d'une analyse personnelle — ce qui rend l'humain irresponsable, c'est la possession. Qu'il s'agisse de possession de biens, d'argent ou même de personnes, comme cela s'est produit à l'époque de l'esclavage.

La société d'avant 2054, disons entre 1950 et 2054,

était totalement focalisée sur la possession.

Possession de biens mobiliers et immobiliers et possession d'argent. Le système capitaliste n'avait rien trouvé de mieux qu'exacerber ce besoin de posséder pour faire des affaires et avait fini par faire croire à tout le monde que tout cela était

absolument indispensable.
Nous trouvons les
meilleures preuves de cet
état dans le nombre et la
motivation des suicides de
l'époque. En grande
majorité, ils étaient dus à
des pertes de biens ou des
banqueroutes.

Ce qui rend les choses
différentes aujourd'hui,
c'est le détachement que

nous avons des biens matériels et de l'argent. Les lois mises en place dans les premiers temps de PeoPlePoWare ont enlevé une grande partie du pouvoir à l'argent et éliminé les biens inutiles. Quand il nous manque quelque chose à nous, citoyens de 2084, c'est en général quelque chose de

vital. Et les prix des choses essentielles, comme le logement ou la nourriture sont réglementés par la loi, qui oblige à un respect des proportions entre revenus et dépenses vitales. Nous ne sommes donc plus angoissés par ces besoins vitaux comme pouvaient l'être les populations d'avant

PPPW. Cela répond-il à votre question ?

— Parfaitement, je vous remercie.

— Monsieur ?

— J'aimerais savoir pourquoi l'écologie n'a pas réussi à s'imposer aux différents gouvernements d'avant la révolution ?

— Pour plusieurs raisons. D'abord, les écologistes

n'étaient pas des professionnels de la politique, ils étaient simplement honnêtes avec eux-mêmes et avec leurs idées. En politique, cela ne fonctionnait pas à l'époque. Il fallait être capable de calculer, de monter des stratégies quitte à s'asseoir sur quelques principes pour

arriver au pouvoir.

Ensuite, pour les mêmes raisons de manque de stratégie, ils n'étaient pas unis. Des nouveaux courants d'idées apparaissaient régulièrement et donnaient lieu à la création de nouvelles branches dans les partis, voire de nouveaux partis.

Tout cela diluait le message aux électeurs qui ne savaient pas trop à quel saint se vouer. Mais la raison principale de ce manque de réussite est certainement ailleurs.

L'écologie n'est pas une politique de gouvernance.

L'écologie doit être intégrée à tous les niveaux de gouvernance comme

une constante à prendre en compte dans chaque décision, mais elle n'est en aucun cas une raison suffisante de diriger un pays. Le peuple le savait intuitivement et il ne voulait pas choisir entre le tout écologique et pas d'écologie du tout. Il souhaitait que les gouvernements incluent

l'écologie dans leur façon de gérer l'état. La preuve, c'est que les premières propositions de loi retenues par le peuple sous PPPW, intégraient toutes une dimension écologique importante et que les lois encore proposées aujourd'hui prennent toujours ce facteur en compte. Ce qui

prouve bien que tout le monde est concerné par l'écologie.

— Ne pensez-vous pas que l'écologie était trop chère pour les sociétés en crise de l'époque ?

— Ça, c'était le discours officiel ! En réalité, quand l'écologie représentait un moyen de gagner de l'argent, tout le monde

devenait instantanément écolo ! Dès qu'elle demandait un léger sacrifice financier, plus personne n'en voulait. On rejoint ici la réponse à la question précédente : l'humain perd tout sens commun dès qu'il possède quelque chose. Prenez par exemple le scandale du nucléaire, qui continue de

nous pourrir la vie trente ans après : tout le monde s'est demandé au moins une fois, s'il était bien raisonnable de créer des déchets qui ne sont ni destructibles, ni recyclables. De même, tout le monde a pensé un jour que cette énergie était dangereuse et qu'on devrait la remplacer par

autre chose. Cela n'est que du bon sens. Mais qui a dénoncé le nucléaire, excepté les activistes écologistes ? Personne ! Pourquoi ? Parce que le besoin en électricité, créé de toutes pièces par la société de consommation, était devenu un besoin fondamental de la vie de chacun. On n'envisageait

pas de se passer
d'électricité pour certaines
tâches comme ouvrir ses
volets, son portail, éclairer
des locaux même quand
ils sont vides, climatiser
tout et n'importe quoi,
etc... Du coup le lobby
nucléaire avait beau jeu
d'expliquer que sans ce
moyen de production, la
quantité d'électricité

n'était pas suffisante.

Alors qu'il aurait suffi de maîtriser la

consommation de façon raisonnée pour pouvoir se passer du nucléaire bien avant la révolution »

Amandine reprend sa respiration en regardant l'homme qui a posé la question. Celui-ci semble être satisfait par la

réponse, mais elle veut expliquer mieux, justifier ses dires.

« Un autre exemple de marchandisation de l'écologie est celui du commerce de dioxyde de carbone. Croyant bien faire, les hommes politiques, poussés par les écologistes, avaient mis en

place un système de compensation pour les producteurs de CO₂, qui pouvaient, s'ils le souhaitaient, acheter des « crédit-carbone », servant à financer des projets visant à réduire les émissions de gaz carbonique. Très rapidement, beaucoup d'opérateurs véreux se

mirent en place afin de vendre ces crédits-carbone à n'importe quels prix, ces derniers variant de 1 à 10. Ils reversaient ensuite une partie de la somme aux organismes gérant les projets et se mettaient la différence dans la poche »

Cette explication rappelle à Amandine que les

humains ne sont pas tous honnêtes et, naturellement, ses pensées reviennent à Noémie.

Comme dans le métro, l'éventualité que Julie soit Noémie se remet à tourner en boucle dans sa tête, mais curieusement, le mantra ne l'empêche pas de penser à autre chose en même temps. Depuis la

soirée d'hier chez José, elles n'ont pas pris le temps d'en parler sérieusement, il faut dire qu'elles avaient pas mal bu et elles se sont couchées dès leur retour à l'appartement.

Lorsqu'Amandine est partie ce matin, Julie dormait encore. Depuis son réveil, Amandine a

une idée en tête : faire un test ADN. Cela lui est apparu comme une évidence dès qu'elle a posé le pied par terre ce matin et cette pensée ne la quitte plus depuis. Quand cette conférence sera finie, elle appellera Julie pour la lui soumettre. Plusieurs étudiants lèvent la main, Amandine en désigne un

au hasard.

« J'ai lu quelque part que la spéculation financière était hors de contrôle parce que pilotée par des logiciels. Est-ce exact ?

— C'est exact. Les milieux financiers avaient mis au point des algorithmes pour spéculer en bourse. Ils étaient chargés de vendre et d'acheter selon

les cours des actions. Le problème était que ces logiciels agissaient seuls, uniquement en fonction d'autres logiciels qui communiquaient les cours. Or, s'il était possible de comprendre les effets d'un seul logiciel spéculant automatiquement, il était impossible d'imaginer les

conséquences de dizaines de machines spéculant toutes en même temps. La situation était à ce point absurde que les utilisateurs en étaient réduits à acquérir des locaux physiquement au plus près de la bourse pour gagner quelques mètres de câble et ainsi quelque pico-secondes sur

les transactions ! Il arrivait que ces spéculations automatiques créent des mini cracks boursiers dont on ne pouvait trouver l'origine tellement les opérations imbriquées étaient complexes. Avant la révolution, certains gouvernements avaient tenté de réglementer ces pratiques, mais sans

succès. Les crises qui se sont succédées à l'époque n'étaient, bien sûr, pas étrangères à ces systèmes qu'on peut aujourd'hui qualifier de barbares.

— Ces systèmes existent-ils toujours dans certains pays ?

— Oui, aux États-Unis, en Russie et en Chine. Voyez l'état de leurs sociétés...

— On parle parfois de spéculation sur les produits alimentaires ?

— Exact, on spéculait sur les matières premières alimentaires comme le blé, le riz et d'autres. La valeur donnée à ces produits n'était aucunement en rapport avec leur vrai coût de production et on laissait

croire à des pénuries pour justifier les montées brutales des prix de ces aliments. On créait ainsi des famines artificielles, uniquement dues à la « haute finance », comme on disait.

— Personne ne s'élevait contre ça ?

— Comme je l'ai certainement déjà

expliqué, il n'y avait pas de complot. Il était impossible d'attribuer des responsabilités à des gens ou des entreprises en particulier. Ces faits étaient la conséquence des comportements des industriels, des financiers, de la distribution et même des consommateurs. Tout le monde était dans une

spirale infernale où il fallait gagner toujours plus. Seules les personnes capables d'analyser le phénomène pouvaient échapper au cercle vicieux et le dénoncer, mais elles étaient trop peu nombreuses.

— L'éducation scolaire n'aurait-elle pas pu ramener les gens à la

raison ?

— Au contraire ! Dans les années mille neuf cent soixante-dix, l'orientation scolaire prêchait l'avenir des filières de commerce. Des centaines de milliers de jeunes sont sortis de ces cursus avec des notions de profit, de marketing ou de gestion. Cela a créé une première

génération de boutiquiers.
Par la suite, l'éducation
s'adaptait à l'évolution des
modes de pensée et
renforçait les jeunes dans
l'idée que le
comportement
consommériste de leurs
parents était normal. Une
des branches les plus
prisées au lycée était le
cursus économique et

social. Le côté social de l'enseignement ne formait qu'au règlement des petits maux de la société tandis que l'aspect économique produisait des jeunes rompus aux techniques mercantiles. Ces filières permettaient l'accès aux grandes écoles de commerce, lesquelles étaient les plus visées par

les étudiants. Là encore, de génération en génération, une spirale montante a renforcé le sens du commerce et le besoin de consommer. Si quelqu'un pouvait comprendre qu'un phénomène croissant constamment doit forcément s'arrêter un jour, si une corporation

avait le recul nécessaire pour comprendre que la société allait droit dans le mur, c'était bien les enseignants. Et ils n'ont jamais rien fait pour lutter contre ça. Ils se sont contenté d'enseigner les programmes que leur imposait leur employeur. Ce qui aurait dû être un sanctuaire n'était qu'un

lieu de vente de plus !

— Finalement, vous êtes en train de dire que personne n'a fait quoique ce soit pour éviter la faillite de la société, bien au contraire ?

— L'homme est une espèce de con. Homme signifiant ici « humain », mais aussi « mâle », car l'origine du capitalisme et

de bien d'autres
problèmes sur terre est
plutôt à imputer aux
hommes, pas aux femmes.
Désolée, messieurs ! Et ce
n'est pas parce que nous
avons trouvé une solution
au capitalisme, dernière
imbécillité connue des
humains, qu'une autre
énorme connerie n'est pas
en train de naître. Dans

notre bonne société
d'aujourd'hui,
apparaîtront tôt ou tard
des problèmes dus à notre
politique, à nos
comportements. Ce sera
alors une avarie de plus
qu'il faudra régler par une
autre révolution. Et
comme nous en sommes
tous individuellement
responsable, nous faisons

tous partie de la même espèce de con.

— A-t-on exporté cette espèce ailleurs que sur terre ?

— Heureusement non, les crises financières ont arrêté les projets en plein vol ! Vers les années 2040, des programmes étaient en cours pour coloniser Mars. Ils ont été

abandonnés faute de moyens. Après la révolution, des lois ont empêché que ces programmes ne reprennent »

Amandine est maintenant impatiente de soumettre son idée de test ADN à Julie. Elle voudrait que cette conférence se termine au plus vite pour

foncer jusqu'à leur appartement. Elle lui apporterait un café dans son lit, car elle ne doute pas un instant qu'elle dorme encore.

« Et bien merci de votre attention tout au long de ces conférences. J'espère que cela vous servira dans votre vie de citoyen et que vous serez tous des

émetteurs d'idées et de lois pour le bien de notre société. Au revoir.

— Au revoir ! » répond l'auditoire d'une seule voix, tout en se levant et se dirigeant vers la sortie.

Amandine se dirige rapidement vers la porte dérobée qui donne accès à l'estrade, lorsque celle-ci

s'ouvre brusquement.
Entre alors Julie, tête
baissée qui fonce vers
Amandine, ne la voit pas
et la percute violemment.
Cette dernière vacille, se
rattrape à Julie, qui tient le
coup et ne tombe pas.
Amandine, prête à éclater
de rire, regarde Julie.
« Tu m'as déjà fait ce
coup-là il y a quelques

années, non ?

— Et le coup de l'ADN, je te l'ai déjà fait, ou pas ?

— Tu... Hein ?

— J'ai pensé que c'était la meilleure solution à notre problème.

— Tu veux faire un test ADN ? Mais j'ai la même idée depuis ce matin...

— Quoi ?

— Oui, depuis mon réveil,

ce matin, je me dis que nous devons faire un test...

— Moi, je me suis renseignée...

— Et alors ?

— Et bien, on va au laboratoire déposer notre salive, ils font le test et ne communiquent pas le résultat automatiquement. On doit aller le chercher si

on veut le connaître. Ils peuvent le garder aussi longtemps que nécessaire.

— Et tu veux savoir ?

— Je ne sais pas...

— Faut qu'on en parle...

— Oui, faut qu'on en parle !

— Bistrot ?

— Bistrot !

Amandine et

Julie

À peine sorties de la Sorbonne, Amandine et Julie se dirigent droit vers le premier bistrot qui se trouve à quelques mètres, celui là même qui accueille leurs amours débutantes. Elles optent pour un petit coin discret,

une alcôve au fond de la
salle, propice aux
confidences comme aux
déclarations d'amours.

Elles ne sont pas encore
installées qu'Amandine ne
peut retenir une question :
« Quand as-tu eu cette
idée de test ADN ?

— Ce matin en me levant.

— Wow, exactement
comme moi ! N'y aurait-il

que les grands esprits qui se rencontrent ?

— Ça doit être ça ! »

Julie est excitée comme quand elle avait rencontré Amandine la première fois. Ce doute sur leur lien de parenté semble remettre à plat leur relation. Elle a le vague sentiment qu'elle doit conquérir à nouveau la

femme qui est en face
d'elle. Ce n'est pas une
nouvelle femme,
Amandine est bien la
compagne avec qui elle vit
depuis plusieurs années,
mais ce nouveau statut de
sœur éventuelle
redémarre en elle un
processus de conquête.
Elle se lève pour passer
au-dessus de la table et

donner un baiser à sa chérie. Amandine, d'abord surprise, se laisse rapidement faire et les deux filles s'embrassent longuement. C'est Julie qui capitule la première, se rassoit et plante son regard dans celui d'Amandine.

« Je suis excitée comme une ado qui vit son

premier amour !

— C'est un peu ça pour moi aussi !

— Comment expliquer ça ?

— Nous nous voyons sous un jour nouveau, inconnu jusque là ?

— Peut-être... À moins qu'il n'y ait un petit côté interdit qui nous excite ?

— Nous y voilà...

— Il va bien falloir en parler à un moment ou à un autre.

— Oui, tu penses bien à l'inceste ?

— Exactement !

— J'ai regardé la définition dans le dictionnaire. Il s'agit de relations sexuelles entre un homme et une femme, liés par un degré de

parenté.

— Ça, c'est le dictionnaire de l'académie. Dans l'encyclopédie sur Internet, il est dit qu'il s'agit de relations sexuelles entre deux êtres liés par une parenté, donc pas nécessairement de sexe opposé.

— Ce qui change tout !

— Franchement, ça

change quoi pour nous ?

Lorsque nous nous sommes rencontrées, nous ne nous posions pas ce genre de question...

— Tu as raison. Ça veut dire que nous étions attirées mutuellement, sans nous demander s'il y avait un interdit ou pas.

— Et brusquement, on décrète que nous sommes

sœurs et l'amour
disparaît ?

— Holà ! Stop ! Rien ne
dit pour l'instant que nous
sommes sœurs !

— Bien sûr, mais c'est une
éventualité que nous
devons envisager. C'est
même une alternative,
puisque'il reste maintenant
une chance sur deux.

— Amandine ?

— Oui ?

— Quelle que soit la réponse à cette question, je t'aime !

— Moi aussi Julie. Aucun tabou ne me fera renoncer à toi ! »

Les deux filles se laissent aller sur leur siège et poussent simultanément un soupir de soulagement. Comme toujours, ça va

mieux en le disant, et elles sont maintenant sûres d'être sur la même longueur d'onde.

« Oui, tu as raison de parler de tabou. Il n'y a pas d'aspect biologique en ce qui nous concerne, puisque même si nous faisons un enfant, une seule de nous deux serait génitrice. Donc aucun

risque de consanguinité.

— Tout cela est une affaire de tradition, de religion et autres foutaises !

— Oui, je suis d'accord » Julie regarde Amandine comme au jour de leur rencontre. Elle ne se lasse pas de l'admirer, physiquement et intellectuellement et elle

reste toujours ébahie
d'avoir le privilège d'être
sa compagne, son
amoureuse. Son
soulagement est à la
hauteur de la colère
qu'elle éprouve pour ses
soi-disant parents. Certes,
ils l'ont élevée du mieux
qu'ils ont pu et ont
toujours été gentils et
tolérants avec elle, mais

elle n'avale pas le fait
qu'ils l'aient achetée et
qu'ils ne lui aient rien dit.

« Amandine ?

— Oui ?

— Tu crois... enfin, je
veux dire... mes parents
m'ont achetée, est-ce que
c'est normal ? Est-ce
encore un de mes tabous
de penser qu'on ne doit
pas acheter un enfant ?

Est-ce que j'exagère ?

— Il me semble que tu réagis en personne concernée, c'est-à-dire que tu es celle que l'on a achetée, donc non objective dans cette situation. De plus, tu te sens trahie par des êtres chers qui ne t'ont pas expliqué cet aspect aussi important de ta vie.

— Et ?

— Essaye de revenir au temps où tu ne le savais pas. La relation avec tes parents était alors normale car tu n'imaginais même pas qu'il ne soient pas tes parents. Du coup, c'est comme pour notre amour quand nous n'imaginions pas pouvoir être sœurs.

Rappelle-toi ce que nous venons de faire à l'instant en nous disant que si nous nous sommes aimées dans l'ignorance de cet éventuel lien de parenté, il n'y a pas de raison pour que cet amour s'arrête le jour où le lien est révélé ? De même, l'amour filial que tu as toujours porté à tes parents doit-il s'arrêter le

jour où tu apprends qu'ils ne sont pas tes géniteurs ?

— Oui, tu as raison, c'est encore un de mes tabous qui prend le dessus sur la réflexion. Mais, reste le fait qu'ils m'ont achetée...

— Alors là, ma vieille, c'était monnaie courante à l'époque !

— Quoi ?

— Je ne parle pas

d'enlèvement, bien sûr,
mais d'adoption, de
fécondation *in vitro* ou
même de mère porteuse...
Les gens qui ne pouvaient
pas faire d'enfant à cette
époque étaient prêts à tout
pour en avoir, car la
société leur offrait ces
possibilités. Il y avait les
artifices médicaux, que
l'on payait fort cher, pour

avoir un bébé malgré un dysfonctionnement du corps d'un des conjoints, on pouvait aussi faire appel à une mère porteuse. Dans ces deux cas, il y avait une chance pour que l'un des deux conjoints participe naturellement à la procréation. Mais, il y avait aussi l'adoption, et

malgré un encadrement juridique assez strict, on sait parfaitement que des abus existaient. L'acte le « moins grave », si je puis dire, venait des familles pauvres qui vendaient leurs enfants pour subsister et le pire des actes était l'enlèvement dont nous venons d'avoir toi et moi la preuve de

l'existence. Aujourd'hui, nous nous plions aux volontés de la nature, mais la société de l'époque était ainsi faite qu'il était incompréhensible pour certains de ne pas pouvoir avoir d'enfant et ils ne s'y résignaient pas. Alors, si tes parents t'ont achetée, c'est certainement qu'ils croyaient avoir affaire à

une adoption moyennant paiement. On présentait cela comme un don fait à la famille ou à l'orphelinat. Ils ont certainement été abusés par une organisation bien rodée.

— Tu crois ?

— Ce n'est que mon avis. Il faudrait plutôt en parler avec eux. Leur as tu dit

que tu pensais avoir été enlevée ?

— Non, je ne crois pas...

— Alors, il faudrait commencer par là. Il y a des grandes chances pour qu'ils tombent des nues, comme toi.

— Oui, tu as encore raison, je devrais leur expliquer. Mais j'ai tellement peur d'être

déçue à nouveau...

— Veux-tu que je m'en charge ?

— Tu ferais ça ?

— Pour toi, je ferais n'importe quoi, tu le sais bien...»

Encore une fois, Julie admire Amandine qui sait toujours prendre du recul sur les situations et se montrer rassurante en

analysant les choses
posément,
intelligemment. Oui, elle a
raison, elle doit parler à
ses parents pour
comprendre quel était
leur état d'esprit lorsqu'ils
l'ont adoptée. Tiens,
remarque-t-elle pour elle-
même, je ne pense plus
« achetée » mais
« adoptée » C'est peut-être

un signe ?

Le temps que Julie réfléchisse à tout cela, Amandine a commandé deux cafés, et le garçon est en train de les servir quand elle revient à la réalité. Dès qu'il a disparu, Amandine reprend la discussion.

« Alors, concrètement, on fait quoi ?

— Ben... on pourrait commencer par le test, non ?

— Tu as vraiment envie de savoir ?

— Cela à moins d'importance maintenant que nous sommes d'accord sur le fait que ça ne change rien à notre liaison. Et toi ?

— Je suis partagée entre le

même sentiment que toi et la curiosité. Mais ça m'ennuierait d'avoir fait toute cette enquête pour rester sur un doute.

— Ce n'est pas forcément un doute. Nous pouvons aussi nous contenter de savoir que nous sommes peut-être sœurs ?

— Donc, si nous votons tout de suite, ce sera une

voix contre une ?

— Si tu votes pour et moi contre, oui.

— Tu votes contre ?

— Oui, je n'ai pas envie de savoir.

— Et moi pour, j'aimerais savoir qui est ma sœur !

— Donc, *statu quo* !

— Il nous faudrait un moyen de nous départager...

— Une troisième voix ?

— Pas bête, mais qui ?

— José, Angèle ?

— Pas les deux, car on court le même risque d'égalité !

— Un des deux alors.

— Oui, un seul. Qui ?

— José, il nous connaît mieux ?

— Oui, ça semble être le mieux...»

Ce compromis ne semble pas satisfaire les filles.

L'une souhaite connaître sa sœur, l'autre, heureuse de garder l'amour de sa vie, n'entend pas rejouer le scénario une fois de plus en prenant le risque d'une nouvelle révélation.

Elles se regardent longuement, les yeux verts d'Amandine se reflétant

dans le bleu de ceux de
Julie et réciproquement.
Le regard de Julie,
implorant, semble dire
que tout cela est fini, qu'il
faut s'arrêter là et
reprendre la vie normale
d'avant la mort de la mère
d'Amandine. Son visage
de madone ferait craquer
n'importe qui et
Amandine sait qu'elle

n'échappe pas au charme de son amie. Son regard à elle, par contre, est un peu plus dur, comme si elle menait une négociation à bâtons rompus dans laquelle le rapport de force est déterminant. Julie ne s'y trompe pas et sait qu'elle a à faire à forte partie, car Amandine ne va pas lâcher prise

facilement.

La situation semble bloquée, quand le téléphone d'Amandine sonne. C'est José.

« Salut les poulettes !

— Comment sais-tu que nous sommes ensemble ?

— Tu sais bien que je sais tout...

— Oui, mais là, ça tient du sortilège...

— Bon, ok, une petite localisation de vos deux téléphones me dit que vous êtes toutes les deux dans le même café.

— C'est légal ça ?

— Non, Votre Honneur !

— Mais tu es un délinquant !

— Oui, Votre Honneur !

— Ok, qu'est-ce qui t'amène ?

— Toujours le sortilège !
Je ne vous ai pas mises sur écoute, mais je parie que vous êtes en train de vous demander si vous voulez savoir ou pas votre lien de parenté. Me goure-je ?

— ?

— Je parie aussi que vous pensez au test ADN, mais vous ne savez pas si vous devez le faire ou non ?

— ??

— Nous venons de parler longuement avec Angèle.

Vous la connaissez ?

Discrète, délicate,

amoureuse d'Amandine,

et toujours pleine d'à

propos. Elle et moi

sommes arrivés à la

conclusion suivante : il va

être très dur pour vous

deux de décider si vous

voulez savoir ou non et donc de faire ce test. Nous ne sommes pas loin de penser que vous n'êtes pas d'accord toutes les deux. L'une voudrait le faire et pas l'autre. Vrai ?

— Oui, mais...

— Bien ! Pour moi celle qui veut le faire est Julie car elle est tellement amoureuse de toi qu'elle

veut savoir si elle va te perdre ou non. Mais Angèle pense le contraire. Elle dit que tu veux savoir qui est ta sœur, tandis que Julie a peur. Lequel de nous deux a raison ?

— Angèle, mais...

— Bravo ma poule, tu as gagné ! » crie José à l'attention d'Angèle.

« Mais, vous êtes de vrais

détectives...

— Oui, on se défend...

— Justement, on pensais te demander un service...

— Je m'en doute. Vous allez me demander de vous aider à vous décider...

— Exactement !

— Pas la peine, je l'ai fait pour vous !

— Quoi ? Tu as fait quoi ?

— J'ai fait le test ADN.

— Tu... tu as... tu as fait
QUOI ???

— Le test, je l'ai fait.

— Mais... ?

— J'ai envoyé vos verres
au laboratoire ce matin.

— Nos verres ? Quels
verres ?

— Les verres dans lesquels
vous avez bu hier, si
toutefois vous vous en

souvenez...

— Tu as fait ça ?

— Oui, j'ai fait ça !

— Mais tu n'as pas le droit !

— Non, je n'ai pas le droit et si vous m'attaquez pour ça, je suis un homme foutu. Mais oui, j'ai le droit, si vous me considérez comme votre ami et que j'ai fait ça pour

vous éviter de prendre
une décision
douloureuse »

Amandine laisse tomber
sa main tenant le
téléphone sur la table.

« C'est José, il dit qu'il a
envoyé nos verres au labo
pour faire les tests ADN...
dit-elle à Julie.

— Quoi ? Passe-le moi !
José, tu as fait ça ?

— Bien sûr ma poulette !

— Mais tu es malade, on ne t'avais rien demandé...

— Écoute, je sais que tu es contre ce test et

Amandine, pour. Votre situation est insoluble sans un médiateur. J'ai anticipé ce rôle et fait faire les tests. Mais moi seul ai le résultat.

— Parce que tu as le

résultat ?

— Bien sûr, je l'ai trouvé dans les ordinateurs en fin de matinée !

— Quels ordinateurs ?

— Ceux de l'état civil. Tu sais que tout test ADN doit être communiqué à l'état civil et que tout comparatif doit également l'être à la police pour alimenter leurs fichiers.

J'ai donc consulté les
fichiers de police.

— Et tu sais...

— Et je sais !

— Et tu vas nous le dire ?

— Uniquement si vous
me le demandez...

— On est revenu au
même point alors !

— Oui, sauf que c'est
votre copain José qui vous
le dira et qu'il saura le

faire intelligemment, vous me connaissez !

— C'est bien ce qui me fait peur ! malgré Julie.

— Bon, ben vous passez à la maison, on en discute autour d'un verre ?

— Ok, on va en parler toutes les deux, on passera après.

— Ça marche. Allez salut les frangines, à tout à

l'heure ! » conclut José en raccrochant.

Julie passe par toutes les couleurs. « Tu... tu sais quoi ? » demande-t-elle à Amandine.

« Non, mais je m'attends au pire...

— Il a dit « salut les frangines »

— QUOI ???

— Oui, c'est ça, « salut les

frangines »

— Mon dieu...

— Voilà, je savais... je savais que tu serais bouleversée ! Maintenant, tu vas te poser à nouveau les mêmes questions, tout recommence... Ah le con, le sombre con, l'ignoble con ! Qu'est-ce qu'il a besoin de se mêler de nos affaires ?

— Tu as raison, il n'aurait pas dû. On y va, ça va chier !

— Oui, ça va chier ! »

Frangines ?

Amandine et Julie arrivent place Alligre le couteau entre les dents, bien décidées à clouer José au pilori. Elles montent

l'escalier quatre à quatre, sonnent, attendent le solo de batterie et ne prennent pas la peine de répondre au « salut les poulettes » habituel. Elles entrent comme deux furies et se dirigent quatre à quatre vers la lune sous laquelle José est en train de travailler.

« Alors, heureuses d'être

soulagées de cette tâche ?

— Quoi ? D'abord, qu'est-ce qui t'as permis de faire le test à notre place, puis de nous dire le résultat sans tambour ni trompette ?

— Quel résultat ? Je ne vous ai pas donné de résultat ! Je ne le connais même pas, je n'ai pas ouvert le fichier !

— Mais tu nous as dit que tu le connaissais ?

— Oui, j'ai le résultat, c'est ce que je vous ai dit. Le voilà, regardez sur

l'écran : le fichier s'appelle `result_79HETF6_4653h90`.

Les deux codes sont vos identifiants respectifs pour les tests. Mais je ne l'ai pas ouvert. Je l'ouvrirai si vous me le

demandez après que nous en ayons discuté ou un autre jour si vous le souhaitez. Je ne prends pas la décision pour vous.

— Mais alors, pourquoi as-tu dit « salut les frangines » tout à l'heure ?

— Ah ah, c'est pour ça que vous me fusillez des yeux depuis votre arrivée ? C'est juste une bonne

blague ! En argot,
« frangine » signifie
copine ou camarade, mais
tout le monde l'utilise
comme « frère » ou
« sœur » au sens familial
du terme. Maurice Drack
l'employait dans je ne sais
plus quelle pièce des
années mille huit cent et
quelques, et puisque l'on
parle de grands auteurs,

Frédéric Dard s'en est servi à peu près dans tous les bouquins qu'il a écrit ! C'était juste pour faire un jeu de mots fort à propos !
— Imbécile !
— Connard !
— Bon, on boit un coup ? »

FIN